

*LIRE, DU MÊME AUTEUR*

A la même librairie :

**Lyon. II.** — *Guignol et les Canuts lyonnais.* 1 vol.  
Avec illustrations.

**La Nouvelle Autriche.** — 1 vol. 5° mille. Avec  
cartes et illustrations.

**Locarno et les îles Borromées.** — 1 vol. 4° mille.  
Avec cartes et illustrations.

**Ouessant, l'île de l'Épouvante.** — 1 vol. Avec  
cartes et illustrations.

*A PARAÎTRE :*

**Byrd l'Oiseau.** *La Vie au Pôle Sud.* — 1 vol. Avec  
cartes et illustrations.

PROVINCES ET VILLES DE FRANCE

---

LÉON RIOTOR

---

LYON



LA CITÉ DE LA SOIE

---

10 PHOTOGRAVURES HORS TEXTE

---

PARIS

ÉDITIONS PIERRE ROGER

54, RUE JACOB, 54

1931

# LYON



## LA CITÉ DE LA SOIE

---

### *CHAPITRE PREMIER*

#### **Ancienneté de Lyon**

Du haut de Fourvière, un immense panorama se déploie jusqu'aux Alpes. La ville s'étend à vos pieds, la plaine s'élargit, des plateaux s'étagent, de hauts sommets dessinent le lointain horizon. Les beautés de la nature, celles du travail, du savoir, de l'art, se disputent vos méditations. D'antiques visions se forment; l'histoire raconte des siècles mieux connus; et puis c'est le présent, continuant l'effort ancestral à ce confluent célèbre de deux fleuves gaulois.

Le val helvétique où le Rhône épanche ses premiers flots est comme un ossuaire gigantesque de la période glaciaire. Des masses énormes se sont mises en mouvement, du côté surbaissé, broyant les obstacles sous leur marche irrésistible. Les

calcaires les plus durs n'ont pu les faire dévier; aux flancs des moraines on peut voir encore, après des millénaires, le glissement des blocs. L'ossature terrestre, écartée, par ce coin tout-puissant, s'est fendue, ouvrant un abîme que les eaux tenteront sans cesse de remplir, tandis que dans l'effroyable fracture que les campagnes essaieront de s'approprier, coulera le torrent de larmes des terres célestes. Du Saint-Gothard, les glaciers sont partis dans des sens différents pour un sort commun : l'Aar à Brienz, la Reuss à Uri, le Rhin à Constance, le Rhône au Léman. Sur ces bords dévastés, les hommes peu à peu affronteront les horreurs physiques, et de rians villages, fleurs d'un jardin conquis sur les rocs, essaieront les promenades de la préhistoire.

La Furka, où sourdent, à 1 784 mètres d'altitude, les eaux froides du Rhône, est un paysage désolé. Voici le Léman, le beau lac bleu, le Valais sous sa chevelure de forêts, Genève de Calvin et de Jean-Jacques, la Savoie robuste, le souple et tenace Lyonnais. Voici, à la courbe méridionale du fleuve, ma ville natale, où chaque habitation parle à mon souvenir, où je revis chaque heure d'un temps trop vite enfui. Ici, la source et la

mer, le berceau, le tombeau, la vie et le trépas. Où sont les amis de mon premier âge? Où sont mes délices d'antan, les plaisirs qui me semblaient le charme de l'existence? Les demeures sont les mêmes, mes pensées ont vieilli et, comme du fond d'un étang troublé, il ne remonte de ces ondes qu'amertume et mélancolie.

Demandonz au tableau plus calme l'apaisement. Loin vers le nord, loin comme un mystère, s'enflent des collines pittoresques, couvertes de sapins, murmurantes d'eaux limpides : les Faucilles. Un de ces cours d'eau passe non loin du village où naquit le poète Gilbert. Il descend, nonchalant, — sa source n'est qu'à 396 mètres, — en contournant le terroir de Luxeuil qu'illustra saint Colomban, plie et se replie dans les plaines agricoles de Vesoul et de Gray, gagne Mâcon, berceau de Lamartine, s'étale, sur 200 mètres, puis se resserre en la vallée agreste de Villefranche. C'est la Saône, paisible, ses 455 kilomètres, dont 400 sont navigables. Robuste sans fracas, elle porte des centaines de bateaux; elle est la travailleuse, la disciplinée qui élabore, répare et console.

Le Rhône, c'est la migration, l'invasion, les ruées conquérantes; la Saône, c'est la patience, le

labeur, les efforts constructeurs de la paix. Les deux, mariés : Lyon.

Leur confluent est à 165 mètres d'altitude, la colline de Fourvière à 130 mètres au-dessus. Une autre colline, la Croix-Rousse, oblige le Rhône fougueux à se replier vers le sud et la Saône paisible à se glisser entre elles deux. Ce coude obstruteur devait jadis, dans cet endroit, s'élargir en un lac immense.

Passé fabuleux, à trente-cinq siècles des autos, des sous-marins, des avions et des cinémas!

Ce lac indéfini, ces fleuves, ces collines, ces vallées, cette plaine, ce sera Lyon. La vue, à l'ouest, se heurte à des barrages montueux; de l'autre côté, par temps clair, au Jura et aux Alpes, territoire couvert de forêts; sombres fourrés peuplés d'aurochs, d'ours, de loups, de sangliers, de cerfs, sur lesquels planent les aigles et les vautours. Partout des marécages et des oiseaux pêcheurs. Aux fontes de neiges, la plaine est envahie par le Rhône jusqu'aux rampes de la Balme. L'été, un chaud soleil, l'automne des brouillards, l'hiver, un froid sec, des pluies fréquentes entretiennent la fécondité d'un sol assez rude.

Les premières migrations gaëlles amènent de l'Orient les Ibères, puis les Ligures, montés des rivages de leur golfe des Ligs ou du Lion. Une vaillante tribu, les Allobroges, s'installe dans la courbe du Rhône, jusqu'au Léman. Sur la rive droite des deux fleuves, les Arvernes, non moins redoutables, ont laissé des essaims. Que reste-t-il de ces brumes antiques? Une certitude : le lent fleuve du nord nommé Arar par les Ibères, et une probabilité : quelques huttes lacustres désignées Lig par les Ligures.

Environ seize siècles avant Jésus, surviennent les Celtes et les Sékouanes. Les Celtes vont vers la Loire, laissant seulement des Aulerkes Branoviks au terroir qui sera le Beaujolais; les Sékouanes, logés aux monts Jura, et du Rhin au Rhône, changent le nom d'Arar en celui de Sogan : Saône, installent leurs Ambares entre les deux fleuves, dans la plaine aux marécages, et leurs Ségouzaves sur la rive droite, du confluent aux monts du Forez. De ce temps au moins, durent dater deux oppida, un sur Fourvière, l'autre sur la Croix-Rousse : des Douns, nom employé par les Sékouanes, le mot que nous prononçons *dun*. D'autre part, au pied de la Croix-Rousse, l'ancien

confluent reporté plus au sud laissait un mélange de *terre* et d'*eaux* : les *Terreaux*, peu à peu desséchés, habitables. L'ensemble de ces cabanes, peut-être des villages, assemblera les deux noms : Lig-Doun, Lugdun. On a voulu y lire « colline du corbeau » ? Peut-être bien.

Lugdun aura sa part des luttes des tribus gauloises. 587 avant Jésus, il verra de près les secousses produites par l'arrivée des Belges, Gaëls du nord, qui se concluront par le départ de deux fortes émigrations, celle de Sigovèse emmenant par l'est des riverains de la Saône, des familles de Seine et des Vosges, celle de Bellovèse conduisant des Edues, des Bituriges, des Arvernes, des Ségouzaves, des Allobroges, le long du Rhône, secourant Massalie (Marseille) en passant, allant fonder dans la vallée du Pô la puissance que plus tard Rome nomma Gaule cisalpine. Les Belges avaient fourni des familles aux deux expéditions.

Lugdun, remis de l'alerte, reprendra sa rude vie de pêche, chasse, un peu de travail agricole ou artisan. Les échanges, qui avaient faibli à la disparition des Rhodiens, reprennent à l'arrivée des Phocéens de Massalie. Bientôt ce sera un commerce régulier, les bateaux massaliotes apportant

des produits du Midi, du corail, des bijoux, des étoffes d'Orient, et les bateaux sékouanes du métal, de la poudre d'or, des ciselures et placages édues, mandous et bituriges, surtout des salaisons et des fumaisons de porcs sauvages, du vin de la Côte d'or, que les Phocéens transporteront jusqu'à Rome, jusqu'à Athènes. Ce commerce reliera même les tribus du Rhin, des Vosges, des Ardennes, et celles de la Sékouane ou Seine, de la Loire jusqu'à Nantes. Lugdun, si bien placé, connut une première prospérité. Les Sékouanes, maîtres de ce négoce, s'intéressaient vivement à la libre navigation des deux rivières par lesquelles ils communiquaient avec le Midi (Amédée Thierry). Ils trouvèrent aussi des bénéfices par des péages à leurs bourgs de la Saône où les tribus voisines amenaient leurs produits.

Lugdun concentrait les marchandises gauloises et phocéennes. C'était un marché perpétuel, avec, peut-être, à certaines dates de l'année, des foires primitives, dont l'une pouvait coïncider avec ces réunions annuelles, que l'on signale, des tribus gauloises au confluent du Rhône et de la Saône. Peu à peu son rôle de transit le faisait indépendant, centre de l'est de la Gaule. Mais il subissait

les contre-coups des rivalités de grandes tribus, surtout celles des Edues qui convoitaient les péages de la Saône, ce qui amena les Sékouanes à s'allier aux Arvernes (deuxième siècle avant notre ère).

Les campagnes de César terminèrent cette guerre de cent ans, dite de l'Indépendance. Les Helvètes, pauvres dans leurs montagnes, menacés par les Germains d'Arioviste, voulurent aller vivre à l'ouest de la Gaule. Rassemblés à Genève en 58, ils y trouvèrent César, qui fit rompre le pont; ils obtinrent des Sékouanes un passage sur leur territoire, descendirent la rive droite du Rhône, entre celle-ci et la pointe sud du Jura. César courut en Italie, leva deux nouvelles légions, se rendit chez les Voconces. Il fait ensuite de Lugdun sa base d'opérations, ce qui semble résulter de sa relation : « Des Voconces, il pénètre chez les Allobroges, puis chez les Ségouzaves... La Saône verse ses eaux dans le Rhône avec une telle lenteur, que l'œil peut à peine distinguer la direction du courant. » (Jules César, *Commentaires*.) A ce confluent, il apprend que les trois quarts des Helvètes ont passé la Saône, au nord de Trévoux, sur des radeaux et des barques joints ensemble. Il envoie

son lieutenant Labienus les surveiller; lui-même avec trois légions monte la rive gauche, atteint l'arrière-garde helvète avant qu'elle ait franchi le fleuve, la culbute, la disperse dans les bois. Passant ensuite sur la rive droite, il suit le gros des Helvètes jusqu'au mont Beuvray, vers Bibracte (futur Autun), les défait, les oblige à regagner leurs montagnes.

## Lyon sous les Césars

Les appellations géographiques changent au gré d'émigrants, de conquérants, de préférences de l'habitant, de fantaisies d'un despote. Si la structure physique du globe n'en souffre pas, il n'en est pas de même des hommes, de leurs institutions, de leurs constructions. Une évolution du nom accompagne souvent celle de la population, dans son existence matérielle et quelquefois dans son état moral. Ce fut le cas pour Lugdun. Les Romains latinisèrent Lugdunum, qu'ils commencèrent à transformer.

41 avant Jésus, victoire d'Antoine et Octave sur Brutus et Cassius, meurtriers de César, le consul Lucius Munatius, gouverneur de la Gaule, s'établit à Lugdunum. Des colons romains chassés de Vienne par une sédition d'Allobroges, il les installe sur le plateau de Fourvière. La cité prend

l'importance d'un centre militaire et administratif. Quatre grandes voies, tracées par Agrippa, utilisant des chemins primitifs ou perçant les rochers, franchissant en lignes directes collines et vallées, mènent du confluent à la Méditerranée, au Rhin, aux Pyrénées par l'Aquitaine, à la Manche par les Ambriaves (Picardie). Celle-ci, dès son départ, rencontre un sérieux obstacle, un promontoire qui, du pied de Fourvière, avance jusqu'à la rive droite de la Saône, qu'il surplombe; Agrippa le fit scier. Les Lugdunais donnèrent à l'endroit le nom de *Petra scissa* : Pierre scize.

Dans cette première installation fut bâti, au flanc sud de Fourvière, devant la Saône coulant à 300 mètres, le palais des préfets du prétoire ou gouverneurs de la Gaule.

Jules César avait laissé beaucoup de libertés, accordé des privilèges, limitant l'impôt à une solde militaire. Quand Octave eut vaincu Antoine et reçu du Sénat le titre d'*imperator* commandant de toutes les forces, « il laissa au Sénat les régions calmes et prospères de l'intérieur, et prit pour lui celles qui remuaient encore ou que les barbares menaçaient, mais où étaient toutes les légions. » (Victor Duruy, *Histoire romaine*.) Dès la seconde

année de son retour à Rome, il accourt en Gaule, s'installe au palais de Lugdunum (28 av. Jésus), avec une cohorte prétorienne veillant à sa sécurité.

Convoquant une assemblée des cités gauloises, il posa les bases d'un régime administratif et financier. La Gaule, pays d'empire, fut divisée en provinces gérées par des légats : Narbonnaise, Aquitaine jusqu'à la Loire, Lugdunaise comprenant le bassin de la Seine jusqu'à la Loire, Aulerkie (Normandie) et Armorique, enfin Belgique englobant (pour barrer les Germains) la Sékouanie et l'Helvétie. Ces provinces se partageaient en soixante cités, subdivisées en pagus ou pays. La curie des cités se composait des chefs de famille possédant plus de vingt-cinq arpents de terre; les curiales étaient responsables des impôts, sur leurs biens. La plèbe gardait ses assemblées, nommait les magistrats, mais ses élections n'étaient que la confirmation des choix faits par l'imperator. Les assemblées des provinces pouvaient envoyer à ce dernier des délégués investis d'un mandat.

En hiver, Octave César regagna Rome, où le Sénat lui donna le nom d'Auguste, attribué seule-

ment aux dieux (17 janv., 27 av. Jésus). De retour à Lugdunum, il amorça un service de postes sur les quatre grandes voies, étudia des tracés transversaux, fit du lieu le centre politique. Aux bases premières d'administration financière, il adjoignit une fiscalité détaillée; un recensement général des populations et des propriétés servit d'échelle à l'impôt. Cela n'alla pas sans des mécontentements qu'il dut réprimer.

Durant les trois années 28 à 25, Auguste séjourna à Lugdunum, dressant un plan de monuments. Il revint plusieurs fois de 25 à 22, appela son beau-fils Drusus. Celui-ci termina le recensement, apaisa les mécontents par sa sagesse, revit les détails d'administration, invita les Gaulois à coopérer à l'œuvre nouvelle. Avec eux, il fit construire au sud des Terreaux, à la pointe du confluent, un temple : *A Rome et Auguste, dieux tutélaires de la Gaule.*

Celui-ci était orienté vers le ciel italique. Long d'au moins 150 pieds, en marbre blanc, avec des colonnes en bronze doré, il s'ornait à droite et à gauche, sur des piédestaux de marbre rouge hauts de 30 pieds, de deux Victoires colossales, également en bronze doré. Les statues de Rome et d'Au-

guste précisaient l'affectation du temple. Pour le service, aussi pour le culte des lares des carrefours, fut institué un collège de prêtres *augustaux* « pris surtout parmi les druides édues et dont le chef était un druide édue, Vercondaribud ». (Francis Monnier, *Vercingétorix*.)

10 avant Jésus, — où naquit à Lugdunum Claude, fils de Drusus et d'Antonie, — le jour même, 1<sup>er</sup> août, de cette naissance, eut lieu l'inauguration solennelle du temple. (Suétone, *Histoire des douze Césars*.) Devant la déesse de la Patrie : la Gaule, entourée des soixante statues des cités, Drusus et ses officiers, Vercondaribud et les druides, reçurent l'hommage des représentants de ces soixante cités ou principales tribus gauloises. Une médaille fut frappée, en mémoire de cette fête pompeuse; le revers représentait l'autel, avec en bas l'exergue : *Rome et Aug...* Un grand concours de peuple se pressait au temple et aux alentours, Lugdunais, ceux du voisinage : Ambares, Insubres, Ségouzaves, Allobroges, beaucoup même accourus de régions plus lointaines. Quarante années s'étaient écoulées depuis la Guerre de l'Indépendance, les survivants avaient plus de soixante ans, cette multitude qui s'entremêlait de

Fourvière au Rhône, du Temple aux Terreaux, c'étaient les jeunes, une génération nouvelle avide de spectacle, de paroles et de chants, aussi de jeux et de festins.

Les travaux prévus par Auguste, commencés par Drusus, sont continués aux débuts de l'ère suivante. Il y eut un théâtre au sud du palais (futur quartier Saint-Just); des thermes entre ce point et la Saône (au-dessus du futur quartier Saint-Georges). On a retrouvé des fragments de frises, mosaïques, marbres, pilastres, moulures, poteries. Un aqueduc souterrain, sur la rive droite du Rhône, alimentait le Temple. Deux autres, rive droite de la Saône, partaient du mont d'Our (ou mont d'Or) pour aboutir, l'un à l'actuel Saint-Romain, l'autre, venant de Curis, contournant le massif et se soudant à celui de la Brévenne, aux villas de l'île Barbe et peut-être au bas nord de Fourvière. La canalisation de la Brévenne courait du val de l'Orgeolle, au-dessous de Duerne, dans la chaîne d'Yzeron, à Lugdunum. Le plus long, celui du mont Pilat, mesurant 80 kilomètres, passait par Saint-Irénée, Sainte-Foy, Francheville, Chaponost. Celui de l'Yzeron, par le Tourillon, Craponne. Des fractions de viaducs subsistent

encore; mais ils étaient souvent souterrains. Du côté de l'Izeron, il s'agissait d'alimenter le camp qui protégeait les caisses publiques et les agents du fisc. Plus tard la métropole restera un point de ralliement, de passage des légions en marche, sur le plateau de Craponne. Non loin de là exista sans doute l'hospice de Calpurnius, vers Chaponost (Bleton).

Germanicus, né à Lugdunum, mourut à trente-quatre ans, empoisonné, dit-on, par ordre de son oncle Tibère, lequel avait succédé à Auguste en 14 de l'ère de Jésus. Peu de temps après, en 23, eut lieu la révolte de l'édué Sacrovir; c'était au voisinage, mais les Lugdunais, au milieu des soldats romains, n'auraient pu y participer; ce fut de chez eux que partit Aviola avec une légion, soumettre les Turones et les Andécaves, défaire ensuite Sacrovir devant Autun. On signale, sous Tibère, un affranchi lugdunais qui devint intendant-payeur de la Gaule.

Vers 39-40, Caligula séjourne à Lugdunum. Il y donne des jeux variés, un combat d'éloquence grecque et latine, « où les vaincus étaient obligés de couronner eux-mêmes les vainqueurs et de chanter leurs louanges; ceux dont les composi-

tions étaient trop mauvaises devaient les effacer avec une éponge ou avec leur langue, sous peine de recevoir des fêrules ou d'être jetés dans la rivière ». (Suétone, *Histoire des douze Césars*.)

Son successeur, Claude, apporta des preuves de bonne volonté, quelques réalisations utiles. Il accorda le droit de cité à de nombreux Gaulois, ouvrit le Sénat, l'accès aux dignités à tous ceux pourvus du titre de citoyen romain. L'avis de Claude fut adopté, son discours, gravé sur des tables de bronze, exposé devant le Temple. Un fragment se voit encore de nos jours au musée du Palais Saint-Pierre.

Sous Néron (en 59) un incendie détruisit une partie, on dit même toute la ville; sans doute celle des vieux habitants, aux Terreaux.

En 102 Trajan fit élever au sommet de la colline d'ouest un édifice, le Forum Vetus, qui, par corruption, est devenu *Fourvière*. Ses successeurs, Adrien et Antonin le Pieux, protégèrent les foires annuelles, le commerce augmenta. Ces trois empereurs se plurent à embellir la cité. Toute la Gaule florissait, dans le calme et le travail, les études, les arts, les lettres. L'école de Lugdunum était très suivie. Les riches se construisaient de

belles habitations, des « villas ». On a trouvé les traces de trois théâtres. On asséchaît de nouvelles « terres-eaux », le futur quartier Bellecour. Plus au sud, le confluent laissait émerger des îles qui plus tard deviendront Perrache.

Rive gauche de la Saône, dans les marais de la Pêcherie, Pothin creusa une chapelle primitive sous l'invocation de la Vierge. C'est, croit-on, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Nizier, dont la crypte, remaniée, serait ce sanctuaire vénérable. Ce premier pasteur des Lugdunais y reçut les néophytes, priant, prêchant, officiant dans ces demi-ténèbres. Il était fort âgé; aussi Polycarpe lui envoya pour le soulager le pieux et savant Irénée, Grec aussi de naissance. La petite église avait encore pour assurer ses débuts le zèle d'Epipode, Alexandre, Alcibiade, Epagathe, Attale, Poutique, et la ferveur d'une jeune esclave, Blandine.

C'était le règne de Marc Aurèle: Alors se propageait, aux terroirs voisins, l'hérésie de Moutan, au sujet de laquelle Irénée partit à Rome conférer avec le pape Éleuthère. Durant son absence, les prêtres du temple païen excitèrent le peuple contre le faible troupeau chrétien (vers 177). On

l'accusa de s'assembler pour se livrer aux crimes les plus honteux. Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut arrêté, avec ceux qu'on savait ses disciples. La jeune Blandine soutenait leur courage. Son extase dans les tourments l'a fait placer en tête des martyrs gaulois.

Dans la décadence croissante de l'empire, se multipliaient les querelles. Albinus, chef des légions de Britannie, vint en Gaule disputer le sceptre à Septime Sévère. Appuyé par les Gaulois, il fit une entrée triomphale à Lugdunum. L'approche de Sévère l'obligea à se replier dans la plaine voisine de Trévoux, où, défait, il se tua (19 juillet 197). Sa femme et ses enfants, égorgés, furent jetés au Rhône. Septime Sévère, revenant sur Lugdunum, le livra aux flammes et fit périr Irénée avec plus de dix-huit mille personnes, la plupart chrétiennes.

La chronique mentionne encore que Géta, né à Lugdunum, périt assassiné en 212, et que Caracalla, fils de Septime Sévère, y naquit aussi. Il dut son surnom au manteau gaulois qu'il mit à la mode.

Ce fut sans doute aux débuts de cette période de tranquillité chrétienne qu'un patricien nommé

Albert fonda, aux Terreaux, une communauté de Saint-Pierre et Saint-Saturnin, où ses deux filles Radegonde, Aldegonde, et sa nièce Sybille se consacrèrent à Dieu.

L'église Sainte-Croix, première paroisse de la ville, fut édifiée, puis unie à une plus grande, Saint-Jean-Baptiste, église primatiale et métropolitaine. On bâtit encore en ce quatrième siècle, sur l'oratoire souterrain de Pothin, — là où se dressera plus tard Saint-Nizier, — une église dédiée aux apôtres Pierre et Paul, ainsi qu'à Pothin et à ses quarante-sept illustres compagnons. Ce sera le siège épiscopal, jusqu'à Albin, à la fin du siècle. A Ainai, sur la chapelle souterraine de Blandine, s'élèveront une église et un monastère dont Badulphe sera le premier abbé.

Les temps héroïques passés, s'affirmaient les rivalités. Les prélats de Sens prirent le titre de primats des Gaules et de Germanie; il fallut que ceux de Lugdunum revendiquassent le premier de ces titres.

Les écoles gauloises fléchissaient, comme le reste. Un rescrit impérial de 376 ordonna au préfet des Gaules : « Au sein des cités, les maîtres les

meilleurs présideront à l'éducation de la jeunesse, nous voulons dire ceux qui sont rhéteurs et grammairiens. » A Lugdunum, Titien excellait à contrefaire les anciens auteurs; on l'admira jusqu'à le surnommer « le singe de son temps ».

Le fruit mûrissait pour les barbares... Vers 380, Gratien divise la Gaule en dix-sept provinces, l'ancienne Lugdunaise en quatre. La première, avec Lugdunum comme métropole, comprenait Mâcon, Châlon, Autun et Langres. A la tête, il y eut un consulaire pour l'impôt, la justice, le domaine des routes et postes. Au chapitre militaire, un maître des milices commandait toute la préfecture des Gaules.

Gratien séjournait à Lutèce, en compagnie du chef frank Merobald, quand une révolte éclata (383). Tous deux s'échappèrent, gagnant Lugdunum, où ils entrèrent n'ayant que trois cents cavaliers. L'usurpateur Maxime les captura par trahison et les fit tuer. « Gratien, trahi par son armée et abandonné de toutes les villes qui étaient sur son passage, se vit exposé aux outrages et à la cruauté de ses ennemis; et tes murailles, ville de Lugdunum, portent encore les marques sanglantes de la main qui l'assassina! » (Jérôme,

*Lettre 36<sup>e</sup>.*) Son compétiteur, Maxime, fut quatre années maître des Gaules.

La Lugdunaise, selon l'habile méthode qui adaptait l'organisation chrétienne à l'organisation impériale, — moyen dont jadis avaient usé les Romains vis-à-vis des peuples conquis, — comprenait quatre provinces ecclésiastiques : la première avec Lugdunum, la deuxième avec Rouen, la troisième avec Tours, la quatrième avec Sens. Elle tendait à s'adjoindre la Sékouanaise avec Besançon.

D'autre part, le régime féodal s'ébauchait, par l'attribution de terres à des chefs militaires, qui devaient en retour le service de leurs armes. Dans les noms de lieux, on retrouve des dérivés de personnages latins, commandants de cantonnements militaires ou propriétaires de domaines (Bleton).

Ces États nouveaux présageaient de grands changements. Rome passait au second plan. Des ambitions qui n'étaient plus légitimées par des talents, des compétitions sans scrupules autour de la pourpre impériale, des légions indisciplinées, l'éveil de ce que nous nommons les nationalités, et, comme il arrive à toutes les fins de régimes, l'excès des richesses d'un côté, des misères de

l'autre, toute cette décadence lézardait le colosse, désormais plus d'argile que de pierre. Deux puissances neuves se tenaient prêtes à la succession : la chrétienté qui protégeait les faibles et habituaient les peuples à sa juridiction, les barbares que la famine et la convoitise ruaient à l'assaut des richesses et des jouissances.

## Les Burgondes et les Franks

Au cœur d'un rude hiver qui durcit fleuves et rivières, la cohue formidable des barbares pousse ses chariots chargés de femmes, d'enfants, de vieillards, sur les voies que Rome traça jadis pour ses légions; elle lance ses cavaliers à l'assaut des villes épouvantées, ses fantassins farouches dans les villages où le paysan sommeillait près de son feu de tourbe. La Gaule, en décadence comme tout l'empire, se réveille parmi les gémissements, les hurlements de l'incendie, du pillage, du massacre, du viol. L'invasion roule en désordre son flot tumultueux. Seules quelques villes fortes ont tenu, servi de refuges. Alains, Suèves, Vandales, Quades, Hérules, Gépides courent, dévastent, jusqu'à l'Océan, aux Pyrénées que beaucoup franchissent. Les Wisigoths s'arrêtent en Aquitaine; les Burgondes, géants placides, se sont assis dans la vallée de la Saône.

Des pentes du Jura, ils descendent vers Lugdunum, occupant sur leur passage les domaines, prenant les deux tiers des terres, le tiers des esclaves. Cependant, ils sont gens de métier, bûcherons, charpentiers, menuisiers; beaucoup se mettent au travail, côte à côte avec les paysans sékouanes, prêts à s'armer dès l'appel des chefs. « Ils éprouvaient devant leurs copropriétaires une sorte d'embarras de parvenus. Cantonnés militairement dans une grande maison, pouvant y jouer le rôle de maîtres, ils faisaient ce qu'ils voyaient faire aux clients gallo-romains de leur noble hôte, et se réunissaient de grand matin pour aller les saluer par les noms de père ou d'oncle, titre de respect fort usité alors dans l'idiome des Germains. Ensuite, en nettoyant leurs armes ou en graissant leur longue chevelure, ils chantaient à tue-tête leurs chansons nationales, et, avec une bonne humeur naïve, demandaient aux Gallo-Romains comment ils trouvaient cela. » (Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*.)

Au cours du siècle, le Lugdunais Sidoine Apollinaire, qui les vit de près dans sa ville natale, en écrivait à un de ses amis en Italie : « C'est à moi que tu demandes un épithalame, à moi qui vis au

milieu des peuples à la longue chevelure, qui ai à supporter l'idiome germanique, qui suis contraint d'applaudir malgré moi aux chants d'un Burgonde bien repu, dont la chevelure est arrosée d'un beurre rance! Heureux tes yeux et tes oreilles! Heureux, oui, heureux ton nez vers lequel ne s'exhale pas, dix fois chaque matin, l'odeur infecte de l'ail et de l'oignon! »

Parmi ces parts qu'il fallait faire au Burgonde, la cité lugdunaise et la Sékouanie jouissaient cependant d'une appréciable tranquillité. C'était au nord que se formait une nouvelle tempête.

### SIDOINE APOLLINAIRE

Un des personnages d'alors fut ce Caius-Solius-Sidonius Apollinaris, dont j'ai cité la lettre sur les Burgondes. Né à Lugdunum en 430, raconte Grégoire de Tours, il fréquentait des familles riches comme lui-même, en leurs castras ou châteaux à belvédères, qui, l'hiver, étaient chauffés par des tuyaux en terre cuite faisant circuler la vapeur d'eau jusqu'au sommet (le chauffage central, que nous croyons avoir inventé). Des lettres d'Apollinaire nous apprennent que la bibliothèque était



La Saône et Fourvière au XVII<sup>e</sup> siècle.

(D'après un artiste lyonnais.)

la chambre favorite du maître; on s'y réunissait pour des conversations, des lectures tirées de livres chrétiens, apanage des femmes, ou d'ouvrages mélangés, pour les deux sexes; il y avait aussi le casier d'écrits profanes, pour hommes seuls. Par beau temps, on entraît dès l'aurore à l'église, puis on faisait des visites aux châteaux voisins; de retour vers dix heures, on s'adonnait aux jeux de la campagne : la paume, les dés, la toupie, ou d'autres passe-temps que nous continuons sous des noms nouveaux. Ensuite on allait aux bains, dont tout castel était pourvu, puis on dînait, vers midi, étendus sur des divans, près de statues représentant les Muses.

Quelle revanche du sort! Ce fils des Gaulois vaincus par César fut nommé préfet de Rome (467). Il eut sa statue dans un édifice public. Sagace observateur des caractères et des mœurs, il s'exprimait volontiers en de courtes poésies, des impromptus, des quatrains, un peu superficiel mais brillant et vif dans l'éloquence comme dans la poésie. Il laissa en 471 les lettres profanes et la ville de Rome, pour devenir évêque de Clermont-Ferrand.

Ses missives sont un précieux tableau de ce

siècle à la fois frivole, dur et désordonné.

En 488, malade de la fièvre, il se fit porter dans l'église, où il mourut. Il laissait neuf livres de *Lettres*, des *Poésies*; ses autres écrits sont perdus.

\*  
\* \*

Durant l'épiscopat de Sidoine, signale Grégoire de Tours, une grande famine désola Lugdunum. Les Burgondes tiennent en grande partie l'est et le sud-est de la Gaule. Règne éphémère, au cours duquel ils font de la ville, en 478, la capitale de leur royaume. Ai-je dit que, du nord, un ennemi leur viendrait bientôt?

\*  
\* \*

Vers le milieu du sixième siècle, l'évêque Sacerdos fait bâtir, entre Fourvière et la courbe de la Saône, l'église Saint-Paul, deuxième collégiale de Lyon, et commence l'Hôtel-Dieu (plus d'un siècle avant celui de Paris). Au cinquième concile d'Orléans, contre les nestoriens, Sacerdos obtint de Childebert et de la reine Ultrogothe la confirmation de l'établissement de cet hôpital. Il exprima

aussi à Childebert le souhait d'avoir Nizier pour successeur.

A la mort de Sacerdos (en 551), Nizier fut donc désigné. Il était d'une famille noble de la ville. « C'était, dit le chroniqueur Grégoire de Tours, un homme éminent et d'une vie chaste. » Sous son épiscopat, vers 565 à 570, la peste fit de nombreuses victimes, mentionne encore Grégoire; mais bientôt la justice divine le frappa. Plus loin, le chroniqueur signale (en 580) de grandes inondations; le Rhône couvrit au loin ses rives, abattit une partie des murs, causa de graves dommages aux habitants.

Un moine, qui gouverna vingt ans les monastères de Saint-Marcel de Vienne et de Sainte-Blain-dine, saint Clair, né dans un village au bord du Rhône, lui laissera son nom. Mort vers 660, il avait prédit les ravages des Arabes; Mabillon et Bollandus ont écrit sa vie.

Si la prédiction de saint Clair fut prophétique, on peut en juger. Vers 730, les Arabes, les Maures d'Afrique qu'ils avaient entraînés, couronnant leurs ravages d'Espagne, parcoururent la Gaule, cimeterre et torche en mains, jusqu'aux Sékouanes, quelques bandes jusqu'au Rhin. A

Lyon, ils pillèrent la ville, en brûlèrent une partie, ruinèrent le monastère d'Ainai, détruisirent la recluserie des Terreaux. Après leur défaite vers Poitiers, Charles Martel vint attaquer les Burgondes qui remuaient, et laissa des garnisons franques à Lyon, Vienne, Valence.

Avec Charlemagne, la Gaule sort enfin du long marasme mérovingien.

Un des premiers de son palais d'Aix-la-Chapelle, Leidrade (né en Norique vers le Tyrol), fut son bibliothécaire, un de ses principaux *missi dominici*. En mission dans le Midi, il fut nommé évêque de Lyon. « L'Église de Lyon était toujours une des plus considérables, et en même temps une de celles où le désordre avait été le plus grand et devait donner plus de peine à réparer. Ce fut à ce titre, et pour satisfaire à ce besoin, que Charlemagne la confia à Leidrade. » (Guizot.) Citons une de ses lettres à l'empereur d'Occident (début du neuvième siècle) :

« Au puissant Charles, empereur, Leidrade, évêque de Lyon, salut. — Il a plu à votre piété d'accorder à ma demande la restitution des revenus qui appartenaient autrefois à l'Église de Lyon, au moyen de quoi on a établi dans ladite église

une psalmodie où l'on suit le rite du sacré palais. J'ai des écoles de chantres, des écoles de lecteurs. J'ai fait aussi ce que j'ai pu pour la copie des livres. Je n'ai rien omis de ce qui était en mon pouvoir pour la restauration des églises, si bien que j'ai fait recouvrir de nouveau la grande église de cette ville, dédiée à Saint-Jean-Baptiste. J'ai réparé aussi le toit de l'église de Saint-Étienne, j'ai rebâti l'église de Saint-Nizier et celle de Sainte-Marie, sans compter les monastères et les maisons épiscopales. J'en ai construit une autre avec une plate-forme en haut, et je l'ai doublée : c'est pour vous que je l'ai préparée, afin que, si vous venez dans ces régions, vous puissiez y être reçu. J'ai construit pour les clercs un cloître dans lequel ils habitent maintenant, tous réunis. J'ai réparé encore l'église et la maison d'un monastère de filles consacrées à Saint-Paul, où repose le corps de saint Ennemonde, martyr, et fondée par ce saint évêque lui-même; aussi le monastère royal de l'île Barbe : quatre-vingt-dix moines y vivent maintenant, et l'abbé a pouvoir de lier et de délier comme ses prédécesseurs Ambroise, Maximien, Licinius, et comme eux de servir l'église de Lyon quand elle est veuve de son chef. »

Leidrade se retira dans un monastère à Soissons. Un concile nomma Agobard évêque à sa place, en 814, — l'année de la mort de Charlemagne. Leidrade, qui laissa des *Lettres*, suivit l'empereur dans la tombe deux ans après.

Plusieurs historiens s'accordent à placer à Crémieu, bourg des environs, l'assemblée tenue en 835 par Louis le Débonnaire, qui se résigna au partage des terres de l'empire entre ses trois fils. (Bleton.) Cinq ans après, au plateau de Fourvière, le Forum Vetus de Trajan s'écroula.

En 843, année où mourut Agobard, le traité de Verdun partagea définitivement en trois l'empire carolingien. Lyon, avec les pays entre Rhône et Alpes, Meuse et Rhin, échut à Lothaire. Cet événement fut déploré par les esprits avisés, qui n'ignoraient pas l'anarchie mérovingienne et en redoutaient une pareille. Florus, diacre de l'Église de Lyon, auteur d'écrits théologiques, dont une réfutation du *Traité de la Prédestination* de Jean Scot, et de poésies, rédigea alors une plainte sur le démembrement de l'empire, qui exprimait bien ces inquiétudes des meilleurs contemporains :

« Un bel empire florissait sous un brillant

diadème; il n'y avait qu'un prince et qu'un peuple; toutes les villes avaient des juges et des lois. Le zèle des prêtres était entretenu par des conciles fréquents; les jeunes gens relisaient sans cesse les livres saints, et l'esprit des enfants se formait à l'étude des lettres. L'amour d'un côté, de l'autre la crainte, maintenaient partout le bon accord. Aussi la nation franke brillait-elle aux yeux du monde entier...

« Déchue, maintenant, cette grande puissance a perdu à la fois son éclat et le nom d'empire. Le royaume, naguère si bien uni, est divisé-en trois lots; il n'y a plus personne qu'on puisse regarder comme empereur; au lieu de roi on voit un roi-telet, et au lieu de royaume un morceau de royaume. On se réjouit plutôt du déchirement de l'empire, et on nomme paix un ordre de choses qui n'offre aucun des biens de la paix. » (Trad. de Aug. Thierry.)

Tel est le haut avertissement que faisait entendre, il y a près de onze cents ans, une voix lyonnaise, aux lendemains d'un événement dont les suites funestes, après avoir causé bien des guerres et des ruines, pèsent encore sur nos temps.

## Lyon n'est plus capitale

Les appréhensions de Florus ne tardent pas à se justifier. A la mort de Lothaire, ses fils se partagent ses domaines; le plus jeune, Charles, aura le duché de Lyon et la province (22 sept. 856). Sept ans plus tard, nouveau découpage entre les deux fils de Charles décédé; le duché de Lyon échoit à Lothaire le Jeune, qui le joint à son royaume de Lotharingie. Ce fut sans doute lors d'un séjour à Lyon, vers 865, qu'il dota la recluserie des Terreaux, dès lors importante, sous le titre de monastère de Saint-Pierre-les-Nonnains.

Au-dessus de ces maîtres variables, souvent lointains, le vrai pouvoir, par son influence morale et sa permanence, passa aux évêques. Héritiers des Romains, primats des Gaules, ils maintenaient Lyon capitale. Les autres royaumes

n'avaient que des chefs-lieux : Paris, Metz, Orléans, Toulouse.

Lothaire le Jeune mourut (869). Son oncle Charles le Chauve, malgré les prétentions de Gérard de Roussillon, s'empare des domaines, et donne le duché de Lyon au comte Guillaume, qui réussit à en faire un fief familial. Ainsi, aux partages des fils de rois, s'ajoutaient les raptés féodaux. Les villes et terroirs, par force, ruse ou mariage, circulaient, on pourrait dire parfois dansaient de main en main, ce qui ne pouvait heureusement modifier ni leur caractère ethnique ni leurs usages traditionnels.

A la mort de Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve, son oncle Boson, duc d'Arles, se fait proclamer roi au synode de Mantala (879). Les fils du Bègue l'attaquèrent vainement. Il transmit son titre, onze ans plus tard, à son fils Louis l'Aveugle, dit roi de Bourgogne cisjurane (ou de Provence). Voilà donc Lyon en Bourgogne, et du même coup en Provence. Louis l'Aveugle y faisait sa résidence habituelle. La ville prospérait; ses marchands, associés à ceux d'Avignon et de Marseille, envoyaient deux fois l'an chercher à Alexandrie les denrées de l'Arabie, de l'Inde. Ces produits

remontaient le Rhône, la Saône, le Doubs, et de là transbordaient par la Moselle et le Rhin jusqu'à Aix-la-Chapelle et à Mayence, comme aux siècles gaulois.

Un certain Hugues, à la mort de Louis l'Aveugle (928), usurpa le pouvoir, mais il dut le céder à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, capitale Genève. Cette Bourgogne, jointe à la cisjurane, forma le royaume d'Arles ou de Provence, capitale Lyon. Sous Conrad le Pacifique, le pays, sauf des ravages de Hongrois (939), connut une longue tranquillité. L'évêque Amblard rétablit l'abbaye d'Ainai, qui devint florissante par le nombre et la régularité de ses religieux bénédictins. L'abbé tenait la justice séculière, non seulement dans le cloître, mais aux bourgs de Vaise et de Chazay-d'Azergue. D'une génération à l'autre, l'abbaye augmenta ses possessions. Les affres de l'an 1000 devaient encore les multiplier.

Sous le règne de Rodolphe III, les augustins, dits « grands augustins », s'établirent à Lyon. Les seigneurs de Beaujeu leur donnèrent l'emplacement d'un castel hors de l'enceinte, au lieu toujours occupé depuis, près du quai qui porta leur nom.

Rodolphe III, sans enfant, ayant choisi pour héritier l'empereur d'Allemagne, mourut en 1032. Et voilà Lyon en Allemagne, comme la voisine Franche-Comté qui passait aussi de main en main, nominalement, quoique restant *franche* en réalité. Dans les fluctuations, une seule autorité intacte, celle des évêques, remarquent Guilbert et la plupart des chroniqueurs.

Les luttes armées font surgir des citadelles. A Pierre-Scize, un château fort, flanqué d'une tour côté Fourvière, est perché sur le roc de cinquante pieds dont la paroi plonge à pic dans la Saône. Il y eut aussi une tour sur un rocher, rive de Saône, face à la tour Sainte-Anne de l'île Barbe. Gorge de Vacques, passé à la famille Loup, devint Gorge de Loup. L'évêque donna en fief la Roche, par la suite simple résidence de l'imprimeur Horace Cardon, qui prit le nom de Roche-Cardon.

Du vivant de Rodolphe III, des luttes avaient éclaté. Ce royaume de Bourgogne, qui ne comprenait pas la Bourgogne, mais la Franche-Comté, le Lyonnais, la Savoie, le Piémont et une partie de la Provence, était aux mains de vassaux peu disposés à se laisser entamer. Rodolphe III, inquiet du nombre des mécontents, s'était adressé

à l'empereur d'Allemagne, troquant ses droits contre un secours. Soulèvement général! « Henri II fut contraint de réunir une armée avec laquelle il ravagea le plat pays. Il n'y avait point assez de force ni d'union parmi les seigneurs, pour qu'ils pussent résister; ils se soumirent, et vinrent avec Rodolphe à Mayence, où Henri reçut des mains du roi le sceptre et la couronne. » (Ph. Le Bas, *Allemagne.*)

Cela signé en mars 1018. C'est pourquoi, quatorze ans après, le transfert à l'Allemagne s'opéra sans tumulte, les seigneurs rassurés sur leurs droits. Pour l'avis des cités et des provinces, il ne comptait guère. En somme, à part l'hommage au suzerain et quelques services militaires, les comtes de Lyon, du Forez, du Viennois, de Savoie, les sires de Beaujeu, les seigneurs de Villars vivaient indépendants. De son côté, Burcard, frère cadet de Rodolphe III, évêque de Lyon, s'emparait du pouvoir temporel, sans s'inquiéter des protestations du comte de Forez et du sire de Beaujolais.

Ce temps-là connut d'affreuses misères. Sur soixante-treize ans (987-1060), il y en eut quarante-huit de famine, peste et autres épidémies. Trois

ans de pluie, en 1030-1032, empêchèrent toute moisson. On mangea l'herbe, l'écorce des arbres. Un boucher de Tournus, qui vendait de la chair humaine, fut brûlé vif. Le chroniqueur Raoul Glaber, à Mâcon, assista à l'exécution d'un bûcheron dans la maison duquel on avait trouvé quarante-huit têtes humaines, débris de ses repas. Même les nobles, éprouvant peur et pitié, acceptèrent la *trêve de Dieu*.

Burcard II, neveu de Burcard I<sup>er</sup>, devenu à son tour évêque, s'appuie lui aussi sur sa parenté avec le roi défunt Rodolphe III pour revendiquer le pouvoir temporel, ce qui allume une longue rivalité des seigneurs du Forez et du Beaujolais, et provoque l'inquiétude des bourgeois. L'église se fortifiait sans cesse. L'évêque Gebuin donne aux chanoines de Saint-Ruf Notre-Dame de la Platière, consacrée à la Nativité. De cette époque date la manécanterie, école de plain-chant, près de Saint-Jean. Hors la ville, l'Arbresle devint chef-lieu des propriétés de l'abbaye de Savigny. Date aussi de ces temps le manuscrit d'une *Vie de saint Pothin et de ses compagnons martyrs*.

L'église primatiale des Gaules, Lyon, passe pour être encore, en ce onzième siècle, mère et

nourrice de la philosophie. (Bordier et Charton.) Sous l'évêque Jubin, un décret du pape Grégoire VII (20 mai 1078), enjoint aux évêques de Tours et de Rouen de reconnaître la primatie de celui de Lyon, et de lui vouer révérence et obéissance. Neuf ans plus tard, une bulle de Pascal II confirme cette primatie. Or, la chrétienté était devenue la seule puissance véritable, les pouvoirs féodaux trop mobiles pour instaurer une unité. Les premiers Capétiens, suzeraineté nominale, ne pouvaient faire de Paris qu'un chef-lieu comme ceux des grandes seigneuries; Lyon restait la véritable capitale. Les prélats prennent le titre d'archevêques-comtes; leurs chanoines se qualifient comtes de Lyon. La dîmerie est levée sur tous bourgeois, artisans et serfs paysans du domaine épiscopal. Les chapitres de Saint-Jean, de Saint-Just, d'Ainai entourent leurs dépendances d'un rempart. A Fourvière, une enceinte englobe les habitations, fort serrées sur le bas du côté Saône. Le vingtain recevait leurs familles et leurs biens, précise Bleton; là s'élevait la maison de l'obéancier chargé de percevoir les redevances du chapitre.

Le douzième siècle retentit des âpres luttes des

comtes du Lyonnais et du Forez contre les archevêques. En 1162, l'église Saint-Jean est saccagée, ainsi que le cloître : événement qui paraît justifier cette affirmation de Victor Duruy : « Les comtes du Forez, de leur capitale, Roanne, étendaient leur juridiction sur le Lyonnais et le Beaujolais, ce qui suscita des luttes des barons de Beaujeu et des archevêques de Lyon. » (*Géographie historique du moyen âge.*) Toutefois, les archevêques l'emportèrent; en 1173, le comte de Forez renonça à toutes prétentions sur la ville, l'archevêque et les chanoines furent alors sans conteste « comtes de Lyon ».

Isolé de l'empire, désireux d'une revanche, le comte de Forez se jette dans les bras du roi de France, Louis VII, qui songe alors à porter sa frontière jusqu'à la Saône. Ce sera son fils Philippe-Auguste qui fera entrer, en 1183, dans le domaine royal, la partie de Lyon située à droite de la Saône. « De cette époque, les dénominations *France* et *Empire* des bateliers de la Saône pour les deux rives de ce fleuve. » (Guilbert.)

C'était un échec pour les archevêques-comtes, dû en partie aux mécontentements des bourgeois. Ils eurent de ce côté un autre sujet d'inquiétude,

par une sorte de « mission » qu'entreprit le marchand lyonnais Pierre Valdo, prêchant le renoncement aux richesses. Ses disciples se distinguaient à leurs souliers découpés, à leur capuchon, à leur longue barbe. Ils formaient « la secte des Pauvres de Lyon » ; on les nommait aussi Vaudois, du nom de leur chef. Celui-ci appela même les femmes à renouveler « l'humble communauté des pêcheurs galiléens ». Pour les Vaudois, l'esprit divin souffle où il veut. Qu'il anime une femme, et celle-ci pourra mettre l'inspiration divine au service de ses frères. Sur la place publique, ou plus fréquemment dans les petites assemblées qui rappellent celles de la première Église, des femmes prêchent. — Vous autorisez la prédication des femmes, et saint Paul prescrit que les femmes se taisent dans les assemblées ! leur crient les orthodoxes. De cette innovation, le Vaudois se fait une gloire. « Chez nous, dit le missionnaire chargé de porter, sous des habits de colporteur, la bonne parole au château et à la chaumière, chez nous les femmes enseignent aussi bien que les autres fidèles ; femmes et hommes récitent le Nouveau Testament en langue vulgaire. » (Léon Abensour, *Hist. gén. du féminisme.*) L'archevêque Jean de Belles-



**Maison dite de Henri IV**  
*construite par Philibert Delorme (XVI<sup>e</sup> siècle).*

mains ne parvint pas à arrêter les prédications et extravagances de ces « Pauvres de Lyon ».

Avant 1180, fut commencée l'actuelle cathédrale Saint-Jean, de style roman avec influence orientale. Les dimensions prévues étaient : longueur intérieure, 79 mètres; largeur nef, 13 m. 50; nef et collatéraux, 26 mètres; hauteur du chœur, 24 m. 50; de la nef, 32 m. 50; tours du transept, 44 mètres.

Le chapitre de Fourvière est établi en 1192 par l'archevêque. La chapelle est sous le titre de Saint-Thomas de-Cantorbéry; c'est Notre-Dame-dē-Grâce, prébende. Aux mêmes jours, Humbert de Forez, fils du comte Gui II et frère de Gui III, est chamarrier ou premier chanoine de l'église Saint-Paul.

On cite, en ce douzième siècle, la construction du pont de la Guillotière. A la fin du siècle, le château fort de Cuire avec sa triple enceinte se dressera au cours des luttes qui se disputent les pays entre Saône et Rhône, la Bresse, les Dombes, détachés de l'empire et hors d'atteinte des Capétiens. En ces temps encore paraissent une nouvelle *Vie* de Pothin et de son martyre, puis des *Vies* de Blandine. Des pèlerins commencent à se

diriger vers Notre-Dame-de-Grâce, sur le plateau de Fourvière.

Cependant, un élément nouveau allait une fois encore modifier l'histoire de ces lieux. Depuis plus d'un siècle, la France est remuée par le mouvement des communes. Les abus des archevêques-comtes transforment ces velléités en signes plus manifestes de mécontentement. Les bourgeois formulent des réclamations, sans doute peu satisfaites par les chapitres. Les prédications de Valdo, l'approche des Français jusqu'à la Saône marquent probablement des incidents de cette lutte. Les bourgeois l'emportèrent. Lyon, maintenu capitale ecclésiastique par les archevêques primats des Gaules, perd cette suprématie. Philippe Auguste faisait vraiment de Paris une capitale. Quelque chose va changer dans les destinées lyonnaises.

## La Commune de Lyon

L'esprit d'indépendance des Lyonnais aurait suffi à les amener au régime communal qui se propageait; le voisinage de soldats français sur la rive droite de la Saône dut les encourager à un suprême effort. Vers 1200, marchands, artisans s'emparèrent de la rue. Ils choisirent cinquante des principaux citoyens, pour former un corps de ville chargé des affaires de la communauté. Ce furent les gardiateurs, recteurs, conseillers ou échevins. Ce corps de ville adopta le nom de « consulat », en usage dans les communes du Midi. Une compagnie de milice bourgeoise, les avoués de Pierre-Scize, reçut la garde de ce château. Il fut institué une confrérie de l'Arc. Jadis les Lyonnais avaient eu la surveillance de leur ville, de ses portes et de ses clefs; ils ne manquèrent pas de revendiquer ce droit. En 1210, l'archevêque Ray-

naud essaya de réagir, fortifia Saint-Cyr au Mont d'Or, pour se ménager une retraite, mais le danger n'était pas pressant, la population conservait sa raison, entourait les églises de respect. Ce qui était fini, le pouvoir temporel des archevêques-comtes, précédait la gérance administrative de la communauté.

A partir de 1216, des assemblées communales se tiennent dans la chapelle de Saint-Jacques, place Saint-Nizier. Cependant, le chapitre songe à résister, au moins pour maintenir son influence. On voit arriver (1218) des dominicains ou jacobins. Logés d'abord à la montée du Gourguillon, flanc sud de Fourvière, ils s'installent ensuite au lieu où se bâtira l'arsenal, enfin place Confort. La commanderie de Saint-Antoine est érigée en ordre religieux hospitalier par Honoré III. En 1220, le sénéchal Humbert de Grôlece fonde un monastère de cordeliers. L'abbaye de bénédictines d'Ainai, celle de Saint-Pierre, acquièrent plus de puissance. Des chevaliers de Malte occupent l'église Saint-Georges, rive droite de la Saône, non loin de Saint-Jean, en bas de Fourvière devenu le quartier de l'archevêché. C'est aussi vers ce temps que des croisés lyonnais ramènent d'Égypte les restes

de l'ancien évêque Just, lesquels sont placés dans la belle église des Macchabées, où un tombeau est construit, avant de porter le corps dans une église à son nom. Cet ensemble de faits paraît révéler un plan, une volonté de consolider la suprématie ecclésiastique.

On continue de bâtir la cathédrale Saint-Jean. Le transept est voûté, les deux tours élevées. En 1245, le pape Innocent IV, fuyant l'Italie sous la menace de l'empereur, arrive à Lyon, se loge au monastère de Saint-Just, et entouré de cent quarante-quatre évêques consacre le maître-autel de Saint-Jean.

Cet Innocent IV était venu demander le secours de Louis IX (plus tard saint Louis). Il convoque un concile, espérant y attirer le roi; mais celui-ci est malade. Vives discussions au monastère de Saint-Just entre le pape et l'envoyé de Frédéric II, Taddeo de Suessa. Le concile s'assemble dans la cathédrale, Innocent IV prononce un sermon sur ses grandes douleurs, détaille les fautes graves qu'il reproche à l'empereur, cependant il ne peut empêcher l'assemblée d'accorder à celui-ci un délai de douze jours, pour venir de Turin se présenter en personne. L'empereur ne parut pas. Le

17 juillet, nouvelle séance, d'environ quatre cents archevêques, évêques, seigneurs, entre autres Raymond-Bérenger IV, comte de Provence, et Raymond VII comte de Toulouse. Malgré les protestations de Taddeo de Suessa, le concile approuve le pape, dont la bulle d'excommunication conclut :

« Nous avons privé et déposé de toutes ses dignités et honneurs ce prince que le Ciel a rejeté pour ses injustices. Nous déliions de leurs serments tous ceux qui lui ont promis fidélité, et défendons, en vertu de notre pouvoir apostolique, que personne ne lui obéisse à l'avenir. Quiconque transgressera cet ordre sera excommunié par le fait. Les princes d'Allemagne qui en ont le droit nommeront un roi. »

La sentence prononcée, le pape entonne le *Te Deum*. Dans le profond silence qui suit, les prélats renversent leurs cierges allumés pour les éteindre sur le pavé. Ainsi s'accomplit, le 17 juillet 1245, un des événements les plus retentissants du catholicisme au moyen âge. Le pape, qui résida encore quelque temps au monastère Saint-Just, y concerta des mesures pour la septième croisade, que Louis IX devait mener en Égypte.

Les archevêques-comtes ont ressaisi quelques

prérogatives temporelles. L'administration de l'Hôtel-Dieu passe des laïcs aux abbés de Haute-Combe. Les innovations de l'archevêché occasionnent des troubles. Les citoyens inquiets, craignant de perdre leurs immunités, se mettent sous la protection du roi de France, les bourgeois protestent. En 1269, ils renouvellent leurs plaintes, fort vivement. Lyon est en fièvre, avec des actes de caractère insurrectionnel. Louis IX se déclare arbitre, mais, ne pouvant obtenir des garanties légales, il réunit tout simplement le terroir au royaume.

Ce geste brutal ne termina pas la querelle. Mettre Lyon en tutelle avec son histoire de capitale militaire, administrative et politique des Gaules, de métropole ecclésiastique, sa situation de ville opulente, cela représentait une proie évidemment fameuse, mais qui ne pouvait paraître sur la table royale par la seule vertu d'un décret. Il fallait un délai, des apprêts, bref, de nouvelles conjonctures, d'autres prétextes.

D'abord une histoire de brigands. Les routes de la Bourgogne et le faubourg de Vaise (relate Bleton), jouissaient d'un fâcheux renom, celui de coupe-gorges. Or, le 29 septembre 1270, le village

d'Ecully, centre d'une gruerie, juridiction des eaux et forêts, vit les sanglantes représailles de la population lyonnaise contre l'archevêque. Des bandes armées ravagèrent les biens de l'église, et brûlèrent l'église paroissiale avec les gens qui s'y étaient renfermés. Des représailles, contre quoi? Et ces bandes, étaient-ce les brigands de « coupe-gorges »? Tout cela s'agite dans un brouillard. Il en reste seulement que la paix ne régnait nullement dans Lyon et son alentour, un an après leur réunion, sur le papier, au domaine royal.

Aux mêmes jours, Couzon est saccagé par les « bandes » venues de Lyon, sous prétexte de représailles contre l'archevêque et le chapitre. Ces déprédations se firent aux cris de : « Avant, avant, Lion le melhor! » C'est plus net. Il s'agit donc d'insurgés. Vraiment il était temps de mettre ordre à cet état de guerre civile, ce que fit l'année suivante Philippe le Hardi en plaçant les habitants de Lyon sous sa sauvegarde et protection.

Trois années passent. Grégoire X convoque le deuxième concile de Lyon, qu'il préside en personne (1274). L'objet annoncé est double : accorder les Églises latine et grecque, réformer la discipline ecclésiastique. A la cathédrale Saint-Jean

se tiennent les séances. L'autel est flanqué de deux croix, en symbole de l'union désirée. Près de seize cents évêques, abbés, prélats sont rassemblés. La réunion de l'Église grecque à l'Église latine est proclamée. Enfin, Grégoire X règle l'élection des papes.

Ce brillant concile, ce nombre imposant de prélats, inspirèrent-ils quelque appréhension nouvelle aux bourgeois? Y eut-il une reprise des querelles? En tout cas, cette même année, ils renouvellent leur appel de protection au roi de France.

En somme, Lyon a trois maîtres : l'empereur germanique qui tient à sa suzeraineté nominale, l'archevêché qui regrette sa domination si longtemps effective, le roi de France qui veut le tout. Or, l'époque donnait aux bourgeois cette force d'avenir contre laquelle rien ne prévaut, la fin de la querelle n'était pas douteuse.

En 1292, Philippe le Bel accorde de nouvelles lettres de protection. L'archevêque Henri de Villars, de son côté, prête serment de fidélité. En 1302, la bourgeoisie envoie des députés aux États généraux, les premiers. En 1305, Philippe le Bel souhaite avoir un pape de sa façon. Ce fut un archevêque de Bordeaux, nommé Bertrand de

Gott, fort ennemi des Français, peu scrupuleux d'ailleurs, aimant beaucoup les plaisirs et l'argent.

L'effort tenace des bourgeois touche le but. L'archevêque Pierre de Savoie cède, en 1310, à Philippe le Bel la justice séculière. Il accorde au tiers-état de la cité l'émancipation de la commune, qui triomphe enfin après plus d'un siècle de luttes. Le Consulat est réduit au chiffre de douze conseillers ou échevins, Lyon est désormais une simple commune dans le domaine royal.

## Lyon devient français

Le pape Clément V, après quatre années d'irrésolution, n'avait pas encore prononcé la suppression de l'ordre du Temple. Afin de le presser, Philippe le Bel convoque à Lyon de nouveaux États généraux, pour le 10 février 1312. On ne sait s'il y eut réunion. « Peut-être n'était-ce qu'une menace; le pape supprima l'ordre. » (Jalliffier, *Histoire des États généraux*.)

Durant qu'il réside à Lyon, Philippe le Bel resserre son autorité sur la commune. L'archevêque Pierre de Savoie et les chanoines lui ont cédé une partie de leur temporel; il réorganise le consulat, stipule que les bourgeois auront permission d'élire les douze échevins. Les bourgeois le préférèrent ainsi, car, en 1315, ils se livrent plus étroitement encore.

On est sous Louis le Hutin, que sa faiblesse

oblige à multiplier les accords avec le tiers-état. Celui de Lyon, ayant, en échange de sa fidélité, ses franchises, la garde de la ville et des portes, réorganise la milice. Elle était armée de lances, en haut desquelles s'attachait un pannon ou pennon. Les capitaines par suite étaient des pennons, et chaque quartier un pennonage. A partir du Hutin, la compagnie dite « les avoués de Pierre-Scize » doit prêter main-forte au commandant royal du château — dès lors une sorte de Bastille lyonnaise.

Le pape Jean XXII, successeur de Clément V, est couronné à Lyon (1316). Quatre ans après, le 20 juin, l'archevêque Pierre de Savoie passe un contrat avec le consulat : « ...Lesdits citoyens peuvent mutuellement se commander, prendre les armes, lorsqu'il sera nécessaire. »

Grâce à ces libertés reconquises, la ville connaît une nouvelle prospérité. Le commerce s'étend, les artisans travaillent, confiants dans la justice royale, qui siège à Saint-Rambert, en face l'île Barbe. Le roi Philippe le Long soutenait les « bonnes villes » contre les barons, les voulait bien « garnies d'armeures », les armes en lieu sûr, à portée, et avec un capitaine supérieur de baillie ou bailliage. Il est probable que la cité put

éviter les ravages des Pastourcaux, paysans misérables auxquels s'étaient mêlés ribauds et routiers, quand leur troupe effrayante, ayant traversé Paris, descendit jusqu'en Languedoc. Mais elle dut avoir sa part des craintes et des haines que suscitaient les juifs, les sorciers, les lépreux, accusés des malheurs du temps, brûlés en grand nombre.

Les idées évoluent, on marche vers une foi moins naïve, une raison plus curieuse de savoir. L'industrie tend à plus de recherche : c'est le moment de la soie.

Elle n'était pas inconnue, depuis longtemps on en fabriquait en Europe. Quand Roger, roi de Sicile, conquiert (1130) les villes de Grèce, il avait ramené avec lui quelques milliers d'ouvriers en soie, et établi à Palerme et dans la Calabre les premières fabriques.

Entre Lyon et l'Italie, il y eut toujours des échanges d'émigrants. Les guerres civiles italiennes forcèrent à l'exil. L'art de tisser la soie gagna Tours, puis Lyon. Des Lucquois, fuyant les troubles, attirés ou retenus par des négociants italiens, y montèrent les premiers métiers. (Justin Godart, *L'Ouvrier en soie.*)

\*  
\* \*

Les cinquante-deux bourgs ou villages appartenant au chapitre étaient divisés en trente-deux baronnies ou mansions, administrées chacune par un chanoine obéancier, ou seigneur mansionnaire, assisté d'un juge, d'un capitaine châtelain, d'un procureur fiscal et d'un greffier. Le châtelain, perdant caractère de fonctionnaire militaire, devint lieutenant de juge. (Bleton.)

Cette organisation révèle la force et la richesse de l'épiscopat. Les chanoines comtes de Lyon étaient heureusement bénévoles et serviables. Quant à la commune, elle se limitait sagement dans ses seules affaires, par les consuls et syndics qu'elle nommait.

\*  
\* \*

On a fait beaucoup de publicité aux Etats de Monaco, de l'île de Man en mer d'Irlande, et de San-Marin en Italie. Et le Franc-Lyonnais? Vimy (Neuville-sur-Saône) fut la capitale de cette puissance de trois mille âmes, république qui sut se maintenir jusqu'à la Révolution. La France

déchirée, sanglante, était ouverte aux Anglais, qui revinrent pour gagner la bataille d'Azincourt. Après quoi on eut la trahison d'Isabeau, le pays livré au roi d'Angleterre.

L'histoire plus calme de Lyon se perd dans ces bouleversements. Il travaille, commerce, bâtit. L'Etat florentin faisait construire l'église des dominicains (ou jacobins) de la place Confort. On terminait le clocher méridional de Saint-Jean, on commençait le petit cloître de cette cathédrale. Le célèbre chancelier Gerson, qui avait présidé le concile de Constance où se termina le schisme d'Occident, mais où s'en ouvrit un plus grave par le supplice de Jean Huss, vint terminer sa carrière à Lyon. Le prieur des Célestins était son frère. En 1429, — peu de temps après la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, — Gerson s'éteignit, à Saint-Paul, dit-on.

Deux ans plus tard, la confrérie de l'Arc est érigée en compagnie des Chevaliers de l'Arc par Charles VII, qui pose ainsi les bases de l'armée permanente. Les archers eurent un bâtiment sur le rempart du côté d'Ainai, où ils tenaient leurs assemblées, et faisaient leurs exercices.

Vers 1437, mourut un fils d'une famille de bate-

liers, Jean Dupuis, dit de Rochetaillée, qui avait débuté comme petit clerc à la manécanterie. Envoyé faire ses études à l'Université parisienne, il devint patriarche de Constantinople, légat du pape, puis archevêque de Paris, de Besançon, de Rouen, cardinal. Avant de mourir, il demanda à être inhumé à Saint-Jean de Lyon, où il avait été enfant de chœur. (Bleton.)

On termine, au cours de ce siècle, la nouvelle église Saint-Nizier, de style ogival flamboyant, les tours en flèches. La nef comprend six travées. Un triforium éclairé par des meurtrières règne dans toute la partie moyenne, formant une riche galerie. On achève aussi, place des Cordeliers, l'église Saint-Bonaventure, ogivale à trois nefs, remarquable par sa décoration. Une recluserie de Saint-Marcel s'élève, avec chapelle, en bas de la Grand'-Côte menant des Terreaux au plateau de Condate (ou Croix-Rousse). Gaspard de la Balme donne en 1446 à son ami le prieur des Célestins, ce frère de Gerson, le grand domaine de Merlus ou la Grange d'Oullins, au sud de Lyon, rive droite du Rhône.

## La Renaissance

Au milieu du quinzième siècle, la France délivrée respire, Lyon peut renouer sa tradition de labeur tenace, que soutient une foi profonde sans égarements, une raison ferme sans orgueil. Il entre dans une phase de prospérité. Des foires régulières, franches d'impôts, attirent les marchands français et étrangers, qui remplissent les hôtelleries, vont et viennent parmi les baraques de planches et de toiles, où ils achètent les produits de la cité et des environs, où ils vendent ceux des lointaines provinces, de plusieurs contrées d'Europe, de l'Orient, même de l'Extrême-Orient, qu'amènèrent les caravanes aux ports d'Égypte, de Syrie, d'Anatolie. De six jours que dureraient ces foires, il faut les porter à vingt jours, et trois fois par an ; elles prendront le pas sur celles de Genève.

Le tissage de la soie devient important. A partir de 1450, Charles V ayant accordé à Lyon le monopole de ce genre de commerce, seize ans plus tard, Louis XI y ajoutera le monopole de la fabrication des draps d'or et de soie. Une corporation groupe les fabricants et marchands, avec le règlement des maîtres, compagnons et apprentis. Il y a le chef-d'œuvre des tissutiers, qui consiste à faire « un échantillon d'un dessin de ruban broché ou de galon figuré à leur choix sur le nombre de six qui leur sera offert et qui ne pourront porter moins de douze retours\* et de vingt-quatre marches ». (Justin Godart, *l'Ouvrier en soie.*)

Une autre force, celle-ci pour la propagation des idées, la facilité des études et des négoce, l'imprimerie, réalisée par Gutemberg, après des essais pénibles (1450), gagna de Strasbourg Paris (1469), Lyon (1473). Avec les soieries, les tanneries, chapelleries, draps, et l'importante batellerie de ses deux fleuves, la cité prend une place de premier ordre dans la vie moderne.

Elle ne néglige pas les autres travaux. La partie supérieure de la façade de Saint-Jean fut terminée en 1480-1481, et les statues placées par l'imagier Hugonin de Navarre. L'édifice avait pris trois

cents ans ; encore continuait-on les détails de décoration, mais Lyon avait sa cathédrale.

1484. Lyon envoie ses députés clercs, nobles et bourgeois aux États généraux, convoqués par la régente Anne de Beaujeu; pour la première fois, apparaissent les *Cahiers de doléances*. La ville, chef-lieu du Lyonnais, Forez et Beaujolais, était un des gouvernements qui préludaient à l'organisation des provinces. Le corps consulaire ressaisit en ce temps-là l'administration de l'Hôtel-Dieu. La cité s'embellit de riches demeures, tel, au quartier Saint-Paul (rue de Gadagne), l'hôtel de Pierrevire. On construisait aussi l'archevêché, sur le quai près de Saint-Jean. Giraud et Guillaume de Roanne, chanoines, bâtirent sur la place qui a gardé leur nom un magnifique hôtel, devenu par la suite palais de justice.

Mais voici débiter la série d'événements qui semblent un brillant épisode des croisades, et vont accélérer le passage du turbulent moyen âge aux précis et constructifs temps modernes. Charles VIII va conquérir Naples. En 1494, il paraît avec Anne de Bretagne, et trente mille guerriers. A Lyon séjournent le roi et la reine. Ils posent, en compagnie de l'archevêque Hugues

de Talaru, la première pierre du couvent des cordeliers de l'Observance, cérémonie sollicitée par Jean Bourgeois, orateur de l'Ordre. Le couvent se construira sur l'emplacement de l'ancien hospice dit des Deux-Amants. L'année suivante, en revenant de sa conquête aussi éphémère que rapide, Charles VIII accorde le privilège de la noblesse aux échevins et à leur postérité. Arrivent à sa suite des marchands florentins, qui s'établissent dans la ville, où ils propageront le goût des lettres, spectacles et arts brillants de l'Italie.

En 1498 est autorisée une compagnie des chevaliers de l'Arquebuse, pour faire honneur à la ville, servir à sa défense et à sa conservation. Elle a privilège de marcher aux frais du roi, par étape, sur le pied de compagnie de cavalerie, quand elle est invitée au prix royal, tiré à Meaux. Elle comprend quarante chevaliers, commandés par le capitaine de la ville, un lieutenant, un cornette et un major. Les exercices se font à l'hôtel de la Butte, près de la porte d'Alincourt.

L'année suivante, deuxième guerre d'Italie, cette fois par Louis XII, au sujet du Milanais. L'armée, environ vingt-quatre mille hommes,

cinquante-huit canons, fauconneaux et coulevrines, se concentre à côté de Lyon. Le roi, la reine Anne sont reçus en grande pompe. Deux médailles, dues aux artistes lyonnais Nicolas et Jean de Saint-Priest, sont offertes. Celle de la reine a pour légende : « Je fus ainsi fondue en 1499, comme la commune de Lyon se réjouissait sous le second règne de la bonne reine Anne. »

La phase Louis XII, après cette expédition aventureuse, fut bienfaisante. Le commerce connut de fructueuses années. Claude de Seyssel en écrivit : « Toutes gens se mêlent de marchandises. Pour un marchand que l'on trouvait du temps du roi Louis XI à Paris, Lyon, Rouen et autres bonnes villes, on en trouve de ce règne plus de cinquante. Et font moins de difficulté d'aller à Rome, Naples, Londres et ailleurs, qu'ils faisaient autrefois d'aller à Lyon ou à Genève. » Lyon voyait arriver de nouvelles familles italiennes apportant leurs arts si expressifs, et des « tours de main » qui perfectionnaient le travail des artisans de soie. Peut-être cela ne fut-il pas sans influencer les études et recherches des vestiges gallo-romains, où se distingua Pierre Sala, qui fit bâtir au flanc sud de Fourvière des bâtiments, dits l'Antiquaille,

pour y loger les nombreux objets trouvés à côté, là où s'étaient élevés le palais des préfets des Gaules et d'autres monuments du même âge.

Parmi les Italiens établis dans la cité au début de ce siècle, le Florentin Antoine Gondi construisit à Pierre-Bénite, au sud d'Oullins, non loin de la rive droite du Rhône, le château du Perron, où passa François I<sup>er</sup> en 1515.

C'était à la troisième guerre d'Italie, et de nouveau pour le Milanais. Le jeune et bouillant Valois avait réuni près de Lyon soixante-quinze mille hommes, soixante-douze canons, avec Bayard « sans peur et sans reproche ». Dans un grand concours de peuple, la ville pavoisée, les cloches sonnantes, des acclamations enthousiastes, François, escorté de brillants capitaines, s'avança sous des arcs de triomphe. Après les fêtes magnifiques, il partit franchir les Alpes, tourner les Suisses et vaincre à Marignan.

Les études, toujours renommées, attiraient des élèves; leur nécessité grandissante en présence de besoins nouveaux, leur agrément mieux compris depuis que les expéditions des Valois avaient amené le goût des arts et lettres italiens, mobilisèrent des esprits jusque-là ensommeillés.

Les habitants, amateurs de jeux et de distractions, en recherchaient hors de la ville. Vers 1531, a conté Bleton, les marchands, femmes, enfants, clercs de basoche, compagnie d'arquebusiers enseigne déployée, joueurs de tambourins et d'instruments, allèrent danser le rigodon sous les ombrages de l'île Barbe et jusque dans les maisons des citadins les plus revêches.

Depuis le début du siècle se propageaient, venant du nord, puis de l'Allemagne, des idées de réforme religieuse. L'imprimerie répandait des traductions de la Bible et de l'Évangile, et beaucoup de lecteurs, même dans le clergé, demandaient le retour à la doctrine primitive. Ce souci d'examiner par soi-même, de se faire un jugement personnel, heurtait de front la scolastique, dont les docteurs réclamèrent des punitions sévères contre les rénovateurs. Un de ces derniers, Guillaume Farel, fit des disciples en Dauphiné. D'autre part, arrivèrent de la Suisse les livres de Luther. Par ces deux voies, Lyon reçut les enseignements de la Réforme. Le réveil de l'Inquisition, les bûchers, ne firent qu'augmenter le prosélytisme. On brûla vif un cordelier qui prêchait dans le Vivarais. Pourtant Lyon restait

encore un asile pour les penseurs et les critiques; on dit qu'Étienne Dolet y appela Rabelais en 1532.

Correcteur d'imprimerie, Rabelais s'y révéla auteur. Divers traités de médecine, principalement d'Hippocrate et Galien, ne se vendant guère, il lança des almanachs, facétieux mais utiles à éclairer les gens de bas état; il les dédiait au peuple de Lyon. Puis il publia son énorme bouffonnerie : *les Grandes Chroniques du géant Gargantua*, qui eut de nombreux lecteurs. Encouragé, il donna *les Horribles faicts et prouesses du très renommé Pantagruel*.

Étienne Dolet, né à Orléans, écolier à Paris, voyageur en Italie, étudiant en droit à Toulouse, banni pour deux harangues contre le fanatisme, se réfugie à Lyon. Ayant obtenu un privilège pour imprimer ses *Commentaires sur la langue latine*, il compose ce livre dans son échoppe de la rue Mercière, avec une enseigne symbolisant la puissance de l'imprimerie : une « dolouère » ou hache attaquant un arbre nouveau. D'autres écrits suivirent. D'ailleurs farouchement pamphlétaire, il se fera de nombreux ennemis. Arrêté, conduit à Paris, puis relâché, il revient à Lyon, ne cédant rien ni de ses idées ni de leur hardiesse d'expres-

sion. Saisi de nouveau, il comparait devant la Faculté de théologie de Paris, est condamné comme athée et relaps, torturé, enfin pendu et brûlé (1540) sur la place Maubert, à l'endroit où s'élève sa statue. Ses brochures de combat, ses opinions agressives contre la scolastique, d'un tour populaire, ont certainement agi sur les idées lyonnaises.

Toutefois, les marchands et artisans se préoccupaient davantage de la lutte pour l'existence. Des Piémontais ajoutèrent vingt métiers de tissage de soie à ceux existant déjà. François I<sup>er</sup>, alors à Lyon, accorda des lettres (1536) déchargeant les ouvriers de tout impôt et de tout service de milice, et accordant des privilèges aux étrangers venant faire des velloux (velours). Veloutiers et taffetiers commencèrent une communauté qui s'augmentera peu à peu.

\*  
\* \*

Le théâtre n'offre ni ces hésitations ni ces périls, n'étant qu'un jeu; d'ailleurs, il s'inspire encore des mystères du moyen âge. Ce serait en 1538 que Jean Neyron aurait fondé à Lyon un

théâtre, un des premiers permanents. Auparavant, on n'avait, de temps à autre, que les représentations de troupes errantes. Ce théâtre se dressait rue des Carmes, devenue ensuite rue des Bouchers, puis enfin rue Hippolyte-Flandrin. La scène se partageait en trois étages : l'Enfer, dont la porte s'ouvrait et se fermait au passage des démons; la Terre, cadre de l'action; le Paradis, où un chœur d'anges et d'élus entonnait des psaumes. Les mystères souvent s'entremêlaient de chants.

A côté, la question de l'orthographe passionne alors un savant, Louis Meigret. Il termine (1542) et publie trois ans après, avec des dissertations d'Étienne Dolet, un « Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise, fait par Loys Meigret, Lyonnois; auquel est débattu des faultes et abus en la vraye et ancienne puissance des lettres ». Sous ce titre plutôt long, Meigret reproche aux écrivains et autres de garder des lettres superflues, comme dans *prebstre*, *escripture*, *je veulx*, etc. « Les voix, ou choses sensibles à l'ouïe, disait-il, sont les éléments de la prononciation. » C'était bien jugé, mais ces choses et ces éléments n'ont pas encore été complètement définis à l'heure présente...

## La Pléiade lyonnaise

Les œuvres qui sont un agrément de l'esprit fleurissent parfois à côté d'événements sinistres. Alors que, dans Lyon animé par les appels de renaissance, chantent des poètes, s'exercent des érudits et fouillent les ruines des archéologues, le dauphin François, fils de François I<sup>er</sup>, joue ardemment au jeu de paume où, par la suite, sera bâti un monastère de Sainte-Claire. Il a soif. Montecuculli, gracieusement, lui présente un verre d'eau; l'eau était empoisonnée, le dauphin mourut. Le comte Sebastiano Montecuculli fut condamné par le présidial de Lyon à être écartelé; il subit ce châtement rue Grenette.

Aux années suivantes, Théodore de Vichy de Champron, doyen de l'Église lyonnaise, établit, près de Saint-Just, les minimes. De ce côté, Pierre Sala, dans sa maison de l'Antiquaille construite

au milieu des ruines du palais romain, continue à réunir de nombreux objets antiques. Les religieux antonins s'établissent à Charly, dépendance de l'archevêché. Le château de la Pape, appartenant à une famille de même nom, vieille demeure forte sur une calme rive gauche du Rhône, en amont de Lyon, est en partie reconstruit. En 1549 fut sécularisée l'abbaye de l'île Barbe; elle avait de grandes possessions, et l'abbé avait eu pour vassaux les sires de Beaujeu, de Mont d'Or, de Rochetaillée, de Villars; ce deviendra un riche bénéfice du roi.

Depuis quelques années vivait à Lyon le peintre Corneille, originaire de La Haye. Il y brossa de nombreux portraits, d'un chaud coloris. D'abord peintre du dauphin, — sans doute au séjour du dauphin François mort si lamentablement, — il obtint le titre de peintre du roi et habita Lyon jusqu'à sa mort (1575).

Au premier plan de la fresque lyonnaise, un groupe d'écrivains forme une pléiade antérieure à celle qu'illustra Du Bellay.

Maurice Scève, né à Lyon, ouvre la voie, par son poème *Délie*. Lui, et Pernette du Guillet, avaient des obscurités, dues surtout aux tâtonne-

ments du langage en ce siècle de transition; mais tous deux offrent des fragments assez clairs et qui plaisent; tous deux aussi seront des habitués du cercle de Louise Labé.

### LOUISE LABÉ

Née en 1525, Louise Labé, fille, croit-on, d'un marchand, douée d'une vive intelligence, apprit le latin, l'italien, l'espagnol. A seize ans, elle se montrait fort habile en équitation et autres exercices de corps; en 1542, n'ayant que dix-sept ans, la jeune amazone suit, avec son père et ses frères, des soldats qui allaient rejoindre une armée en Roussillon. A cheval, vêtue d'une armure, elle fut alors le capitaine Loys, se montra adroite et vaillante au siège de Perpignan. On dit que la vue du fils du roi émut quelque temps ce sein passionné. Cette aventure, plus tard, sera rimée.

Revenue à Lyon, elle épousa un riche cordier, beaucoup plus âgé qu'elle, et fut dès lors, pour ses amis, « la belle cordière ». Elle réunit dans sa maison un cercle brillant de poètes et d'artistes, Maurice Scève, Ponthus de Thyard, ami de Ronsard, et tout un bouquet de muses, Pernette du

Guillet, Marie de Pierre-Vive, Jacqueline, Philiberte, Marguerite de Bourg. Une autre célébrité, Clémence de Bourges, et Marot, et d'autres, la venaient visiter. En 1550, Olivier de Magny, jeune poète de vingt ans qui suivait à Rome un ambassadeur, fut introduit. Louise et Olivier éprouvèrent un vif amour, qui devait durer plusieurs années, malgré les séparations.

Lui était né à Cahors, surtout connu — comme Félix Arvers — pour un seul sonnet, habilement disposé en dialogue. Ses odes, soupirs et gaîtés, sont d'un style doux et fleuri. On trouve l'ardent reflet de sa liaison dans ses *Amours*, où, en opposition, il dépeint le mari, avec son tablier gras, sa quenouille, qui se recule « ententif au long tour de ses cordes ». On entend, plus vif encore, l'écho de la passion de Louise, dans les *Oeuvres* qu'elle publie à Lyon en 1555.

Des mélancolies lui reviennent, l'assailent, tressées avec des désirs de vivre enflammés.

De tels vers la feront comparer à Sapho; Sainte-Beuve a dit : le foyer était au cœur du poète.

« S'il faut en croire la légende, note Auguste Dorchain (*Ronsard et son école*), Olivier de Magny, à son dernier passage à Lyon, aurait

trouvé Louise infidèle. Ronsard ne l'avait-il point averti du danger, quand il lui avait dédié une chanson ironique sur l'amour?... Mais ce sont des conseils faits pour n'être point suivis, surtout quand ils sont si peu prêchés d'exemple par celui qui les donne. Et qui sait si, malgré la trahison de son amie, Olivier se repentit jamais de ne les avoir pas écoutés? Il mourut jeune, à trente ans. Louise lui survécut, sans peine; mais il fut pleuré de Ronsard. »

Son *Débat de Folie et Amour* est un habile dialogue en prose. « Elle y a semé de la grâce vive, de la satire aussi, parmi des évocations animées d'aventures des temps fabuleux. C'est un livre d'amour savoureux, vrai, spirituel, que continuent bien les épisodes de ses élégies et sonnets, limpides, variés, agréables. Et sa *Dédicace à Clémence de Bourges* est un bon plaidoyer pour le droit d'écrire des femmes. » (F. Clerget, *Librairie*, déc. 1924.)

Louise Labé mourut en 1566, à quarante et un ans.

\*  
\* \*

La pléiade française suivit de près celle de

Lyon; toutefois, Ronsard n'acquît sa renommée que sous le règne de Charles IX, et il était bon que parût l'ouvrage publié récemment : *les Poètes lyonnais précurseurs de la Pléiade*, avec une Introduction de Joseph Aynard.

Clémence de Bourges, qui séjourna plusieurs fois à Lyon, peut-être chez Louise Labé, fut célèbre par son esprit autant que par sa beauté; les poètes la nommaient « la perle des demoiselles ». Poétesse et musicienne, elle fut, plus que son amie, une victime de l'amour, étant morte du chagrin d'avoir perdu son fiancé, Jean du Peyrat, tué au siège de Beaurepaire. Les Lyonnais lui firent de belles funérailles.

Le graveur Salomon Bernard, « le petit Bernard » (Lyon 1520-1570), illustre alors divers ouvrages, dont les *Métamorphoses* d'Ovide, et la Bible, dite de Lyon, où son Déluge est remarquable.

### PHILIBERT DELORME

En 1515, année de Marignan, naquit l'architecte Philibert Delorme. Il appartenait sans doute à la famille de Pierre et de Toussaint Delorme, qui bâtirent le château de Gaillon. Il va étudier



L'Hôtel de Ville, vu de la place des Terreaux  
(construit par Simon Maupin (XVII<sup>e</sup> siècle))

les monuments de Rome, exécute plusieurs travaux dans sa ville natale, dont le portail de Saint-Nizier. Appelé à Paris, il devient architecte du roi, inspecteur des bâtiments royaux. Son chef-d'œuvre, le château d'Anet, commencé en 1548, terminé en peu d'années, sera une offrande du roi Henri II à Diane de Poitiers.

Delorme construisit encore le château de Meudon, la chapelle funéraire des Valois à Saint-Denis, les châteaux de Villers-Cotterets, de Saint-Maur, l'admirable tombeau de François I<sup>er</sup>. Il rédigea *Nouvelles Inventions pour bâtir et à petits frais*, paru en 1561. Trois ans après il retrouva sa faveur, par Catherine de Médicis, qui lui confia la construction du palais des Tuileries.

Ce fut à Paris qu'il mourut (1577).

\*  
\*\*

Notre première incursion dans les anciennetés lyonnaises nous a pris trente siècles. Ce n'est pas trop. Il y a des cités américaines qui naissent sur commande; tracées au cordeau, faites pour centraliser de vastes entreprises, en moins de cent ans elles peuvent se gonfler d'un, deux, trois

millions d'habitants; sans racines profondes dans l'âme de la population, combien dureront-elles? D'autres répondent à un instinct stratégique de l'avenir, elles sont un acte de foi, avant de discerner le motif de raison qui les a fait planter à un carrefour où longtemps, longtemps, s'entre-croiseront les hommes.

Qui sait s'il ne fallut pas cinq cents ans pour que Lugdun devînt seulement un village? Mais les Gaulois des alentours persistèrent, les eaux du Rhône et de la Saône murmuraient inlassablement : « Restez là, le destin est sûr! » A peine survenue, Rome comprit la situation : Lugdunum sera la Rome de l'Occident. Et elle le fut, douze cents ans. Quand les empereurs fléchirent, les évêques saisirent le sceptre. Jusque-là, trois étapes : la formation brumeuse et lente, la construction-civilisation, le regroupement par la conversion chrétienne.

Viennent les barbares, on sera patient. Ils grifferont la surface, ne verront même pas les racines plongeant dans un passé fabuleux. Où sont les Burgondes d'antan? Un Apollinaire en riait, les deux Syagrius les plièrent au respect devant les chefs de milice gallo-romaine. Les Franks avaient

une mission plus constructive : alors Lyon les aide, et, péniblement mais sûrement, se reconstitue, tout en sachant se maintenir métropole des Gaules.

Une évolution nouvelle se présente : les communes. On repart, vers cet avenir. C'est, il est vrai, la fin du règne des archevêques, la dernière phase de Lyon capitale. La politique est au nord, Paris révèle son destin. Soit : Lyon en a vu d'autres !

La bourgeoisie s'organise, l'artisan se plie au travail ; c'est la commune, le tiers-état en marche vers un pouvoir certain. Peut-être que les rois, sans cesse fortifiés, auraient mis un jour la main sur Lyon ; Lyon a pris les devants, il s'est donné à la France. Le Rhône grondait, fier ; la Saône prudente a murmuré : « Me voici ! » Plus qu'un fleuve : l'union, la force. L'adaptation qui n'abdique pas la dignité d'une sage indépendance est la meilleure base de la paix. Ce sacrifice fait, Lyon se replie dans le labeur, le commerce ; le destin satisfait lui apporte la soie.

Mais Paris impatient de gloire, Paris conquérant s'élançait vers l'Italie. On le sait maintenant, c'était pour en ramener la Renaissance. Elle se

repose d'abord à Lyon; il y a si longtemps qu'on y échange des émigrants avec l'Italie! Sans délai se révèle le goût des lettres et des arts; et bientôt se forme une pléiade, avec Louise Labé qui ronsardise avant Ronsard, Philibert Delorme qui va bâtir les palais des rois.

Trente siècles. Ce n'est pas trop!

Et voici Lyon réveillé. Mais a-t-il jamais dormi?

Il a reconnu qu'une tâche nouvelle lui est dévolue. Il est prêt. Comme tout le pays, il secoue le lourd et sombre attirail du moyen âge, les querelles féodales, les superstitions qui encombrent la foi, le fanatisme qui déprave la raison. Il ne renie rien de ses souvenirs, rien des traditions; mais il veut la lumière, l'examen, le savoir; il entre de plain-pied dans les temps modernes, où il va se tailler sa belle et grande place.

## Les Guerres de religion

Lyon commence une ère de prospérité, il suffit de continuer l'effort. Mais soudain se dressent des mains furieuses, brandissant le poignard, la torche des guerres de religion.

Malgré la présence dans la cité d'esprits libres comme Rabelais, Dolet, Servet, et aux environs, d'adeptes de la Réforme, on ne pouvait supposer des violences. On étudie, on travaille, tranquilles. Déjà la « fabrique » de la soie, nantie de privilèges, compte douze mille maîtres, compagnons et apprentis; les marchands réclament la prohibition des soies étrangères, pour grossir leurs ventes, ce que le conseil royal, calculant les droits perçus, n'accorde qu'à demi. Le consulat demanda une compagnie d'arquebusiers créée, le 26 mars 1555, sous le commandement du capitaine de la cité.

Les « réformés » se réunissaient hors de Lyon, vers le nord, paroisse de Saint-Romain qui ne dépendait d'aucun temporel ecclésiastique, au flanc du mont Cindre. Rien ne semblait donc présager des tumultes, quand Guise en donna le signal. Après le règne, si court, de François II, les Guise, au pouvoir, ont écarté ceux qui se plaignaient. De ce nombre, François de Beaumont, baron des Adrets, révoqué des fonctions de colonel des légions de Lyonnais, Dauphiné, Auvergne et Provence. Le comte de Suze, rival du baron, devient gouverneur. Des Adrets, retiré en Dauphiné, cherche le moyen de se venger. François II meurt, les Guise en lutte avec la reine-mère Catherine de Médicis, François de Guise déclenche la guerre religieuse par le massacre de Vassy. Catherine se rapproche du prince de Condé, demande au baron des Adrets de l'aider, en le nommant lieutenant du Dauphiné.

Des Adrets réunit des forces, enlève d'abord Valence, dont il fait sa place d'armes, marche sur Lyon. Les protestants de la Guillotière se soulèvent, se joignent à lui; ses bandes ruinent le chœur de l'église Saint-Jean, mutilent les statues. A Saint-Irénée, en partie détruite, ils s'emparent

du corps de l'évêque et martyr, le jettent à la Saône. Saint-Just est démolie, ainsi que Saint-Vincent, la chapelle de Fourvière dévastée. Les furieux traînent dans la boue les crucifix, crachent, urinent dans les fonts baptismaux. L'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Saturnin fut pillée, incendiée, celle d'Ainai ruinée, le couvent de Saint-Pierre-les-Nonnains aux Terreaux sac-cagé (1562).

Autour de la ville s'exerçaient les vengeances calvinistes; l'abbaye de l'île Barbe fut réduite aux quatre murs.

Comme bien on pense, les affaires et le travail étaient bouleversés, l'industrie de la soie en suspens. Le consulat cependant put ressaisir l'administration. Dès 1563 est établie une juridiction des traites, pour les droits d'entrée et de sortie, les contraventions; aussi, un tribunal des gabelles, pour connaître du faux-saunage, et des délits en fait de cet impôt. L'année suivante, Lyon étant revenu au roi, Charles IX et sa mère séjournent à Saint-Rambert, sur la droite de la Saône, en face l'île Barbe.

Albert de Gondi, fils d'Antoine, qui avait construit le château du Perron à Pierre-Bénite, était

précepteur de Charles IX, sur lequel, dit Brantôme, il exerçait une influence pernicieuse. Il épousa la veuve du baron de Retz, devint maréchal de France, et prit alors ce nom de Retz qui devait avoir du renom au siècle suivant.

Ronsard dut accompagner Charles IX. Ce fut là sans doute qu'il rima :

Je suis le Lyon qui ne mord point,  
Sinon quand l'ennemi me poinct;  
Lyon plus doux que cent pucelles,  
Alors ma fureur plus ne cèles !

jeux de la muse, qui, en dépit de l'adage, s'exercent même dans la tempête, sans voiler d'ailleurs les horreurs de celle-ci.

\*  
\* \*

Au printemps 1570, l'amiral de Coligny, d'une famille de Bresse, remonte la vallée du Rhône avec une petite armée de protestants, traverse le Lyonnais, pour aller battre les troupes royales à Arnay-le-Duc. Quant à la Cour, alarmée de l'approche de Coligny, elle signe la paix de Saint-Germain-en-Laye, pour se donner le temps de préparer une revanche.

Ce fut la Saint-Barthélemy. A Lyon, le lieutenant-général Balthazard de Villars s'enfuit. Pierre d'Auxerre, avocat du roi à la sénéchaussée, prit la responsabilité du massacre. Plus de mille protestants furent égorgés.

Après cette hécatombe, on revint aux travaux paisibles. En 1573 paraissent des *Mémoires de l'histoire de Lyon*, par Guillaume Paradin. Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, élu roi de Pologne, emmène à Varsovie Pomponne de Bellièvre. Les Italiens achètent une maison au flanc de Fourvière, pour y loger une communauté de capucins.

De nouveaux événements rallumèrent les divisions. Charles IX étant mort, le duc d'Anjou s'enfuit de Pologne, vient à Lyon, où « il se soustrait aux affaires pour s'isoler avec quelques compagnons intimes de plaisir, et passer une partie des journées indolemment bercé, sur la Saône, dans un batelet aux rideaux fermés ». (Bordier et Charton.) C'est vers ce temps (1574) que le consulat adhère à la Sainte Ligue, dont un des principaux chefs est Pierre d'Epinaç, archevêque de Lyon. Henri III gagne la capitale, de Bellièvre est nommé surintendant des finances, puis président du Parlement de Paris.

Le nouveau roi, tolérant pour les huguenots, déplaisait aux catholiques. Les confréries de Lyon formaient une sorte d'association, comme celles de toutes les villes de France; Pierre d'Épinac les fortifie, rétablit celle des Pénitents de Notre-Dame. Ces unions se nommaient *ligues*. Henri de Guise fait dresser pour tout le pays un acte constitutif de la Sainte Ligue ou Sainte Union catholique. Les échevins recueillent eux-mêmes des signatures. En quelques mois il y a en France trente mille ligueurs prêts à l'action.

Un édit institue cinq trésoriers généraux des finances pour la généralité de Lyon (1577). On revit le roi en 1582; il parut à la société des Pénitents de Notre-Dame, assista même plusieurs fois, revêtu de l'habit de la confrérie, à ses exercices, où il reçut le serment de fidélité. Il déclara royale cette compagnie. Mais ses efforts restaient chétifs, devant la puissance croissante de Guise.

La mort du frère du roi rallume les fureurs. Verrait-on sur le trône Henri de Béarn, un huguenot? Les ligueurs poussent Henri de Guise à enfermer le roi dans un monastère, et à prendre sa place. Guise ayant signé un traité avec les Espagnols, on s'attendit au pire...

Depuis que le parti catholique triomphait à Lyon, les fondations pieuses allaient de pair avec les appels aux armes. On avait rebâti la chapelle de Fourvière détruite par les bandes du baron des Adrets ; dès 1586, les pèlerinages recommencèrent.

Cependant, les passions ne se calmaient pas. Paris, Lyon, d'autres grandes villes se soulevèrent contre le roi, qui bientôt s'unit à Henri de Béarn. Les colères furent au comble.

Pourtant bien du monde était las de l'anarchie, de trente années de guerres religieuses. L'abjuration de Henri de Béarn survint à point. Dans Lyon prévalurent les conseils de sagesse. Les habitants, qui haïssaient le gouverneur, duc de Nemours, à cause de ses exactions, le tinrent enfermé au château de Pierre-Scize, et le remplacèrent par leur archevêque. Durant six mois ils furent en état de révolte. Alors le maréchal Alphonse d'Ornano, lieutenant de Henri IV en Dauphiné, les persuada de se déclarer pour celui-ci.

Un été de 1595, Henri IV, victorieux des Espagnols à Fontaine-Française, vient à Lyon, donne audience aux protestants, à Lesdiguières, lequel avait vaillamment combattu en Piémont, à des

gouverneurs de provinces, qui lui vendent leur adhésion le plus cher possible. En septembre, ce fut le duc de Mayenne lui-même qui proposa une pacification. Le pape ayant enfin prononcé l'absolution, les derniers soubresauts de la Ligue se calmèrent.

## **Les Fondations religieuses**

L'avènement des Bourbons resserre la dépendance de Lyon. Henri IV veut le surveiller, comme il surveille Paris; son édit de décembre 1595 réduit les douze échevins à quatre. Le consulat comprit, avec le prévôt des marchands et ces quatre échevins, un procureur général, un secrétaire, auxquels on adjoignit un receveur des deniers et revenus. Un intendant contrôlera de près les actes de ce corps restreint.

L'an d'après, un nouvel édit fixe le ressort des huit chambres souveraines ecclésiastiques du royaume, en attribuant à Lyon, outre son diocèse, ceux de Vienne, Embrun, Autun, Mâcon, Chalon, Langres, Mende, Viviers, Grenoble, Valence, Die, Saint-Paul, le Puy, la prévôté d'Houx, Château-Dauphin et Nevers.

En 1598, — l'année où Henry Estienne, de la

célèbre famille d'imprimeurs, mourut à l'Hôtel-Dieu, — fut négociée la paix de Vervins. Pomponne de Bellièvre y parlementa pour Henri IV et fut nommé chancelier de France.

L'édit de Nantes a calmé les inquiétudes des protestants. Leur culte est plus libre; ceux de la banlieue sud de Lyon ouvrent un temple à Oullins. Henri IV accomplit le vœu du dernier Valois, en faisant élever, sur la côte Saint-Vincent, une chartreuse du Lis-Saint-Esprit.

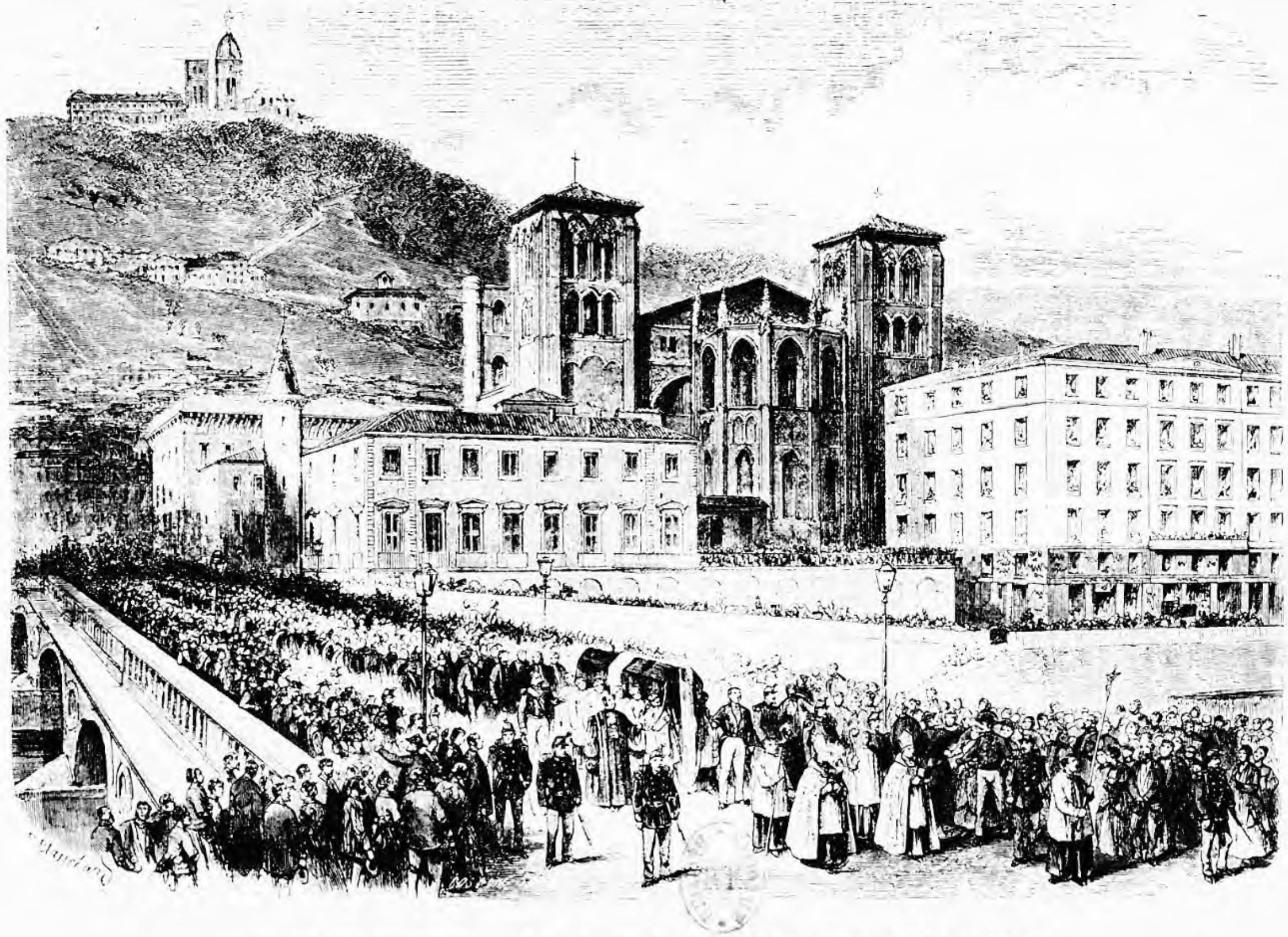
Tout se mettait en mouvement vers un temps nouveau. C'est à ces tournants que certains esprits veulent se rendre compte du passé : *l'Histoire véridique de la ville de Lyon*, par Claude de Rubys, paraît en 1604. Des pèlerinages affluent à la chapelle rebâtie de Fourvière. Le consulat siégeait en l'hôtel de la Couronne, 13, rue de la Poulallerie, vers Saint-Nizier, belle construction du quinzième siècle, avec porte, allée, galeries ogivales, et sur la cour, un fronton orné des figures du Rhône et de la Saône. Les désordres, les misères sont oubliés. Lente mais sûre, la prospérité renaît. La soie connut un nouvel essor, quand Olivier de Serres encouragea les plantations de mûriers en Dauphiné et aux flancs des Cévennes.

Il y eut surtout une multiplication de fondations catholiques, à Lyon et aux alentours. La Ligue étant morte, il semblait que le monde ecclésiastique voulût consolider sa puissance par des institutions et des possessions. Un monastère de récollets s'établit vers le sud, à Saint-Genis-Laval. Des Pères du tiers-ordre de Saint-François s'installèrent à la Guillotière, sur un terrain donné par le duc et la duchesse de Mayenne; le prévôt des marchands et les échevins leur accordèrent une subvention pour construire. Un retour de la peste suscite la formation d'une confrérie de Pénitents de Saint-Charles. Des Ursulines, sous la règle de saint Augustin, vinrent de Provence se loger rue de la Vieille-Monnaie; elles eurent une deuxième maison près de Saint-Just. D'Annecy, arrivent (1614) des religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, fondée par François de Sales; elles s'établissent sur la côte de Saint-Sébastien, entre la Croix-Rousse et le Rhône, au chemin des Fantasques, premier couvent de cet ordre en France. Elles iront ensuite près de la place Louis-le-Grand. François de Sales viendra mourir parmi elles en 1622. La Maison des Pénitentes fut mise sous la direction de ces Visitandines. Plusieurs émi-

grèrent rive droite de la Saône, à l'Antiquaille.

Marguerite d'Ullins fonda, rue de la Charité, un monastère pour des religieuses du tiers-ordre de Saint-François, sous le titre de Sainte-Élisabeth, venues de Salins en Franche-Comté. Elles eurent par la suite un deuxième couvent, au bord de la Saône, entre les portes de Vaise; il fut dit des Deux-Amants, par tradition d'un ancien tombeau. Une autre maison leur sera réservée par M<sup>me</sup> de Coligny, sur la montée de Saint-Sébastien; celles-là furent les « Colinettes ».

En ce temps encore naît le couvent de Carmélites fondé par Jacqueline de Harlay, femme du marquis d'Halincour, gouverneur de Lyon. En 1616, l'archevêque de Marquemont appela des prêtres de l'Oratoire de Jésus, institué à Paris; il les loge rue de la Vieille-Monnaie, en bas de la Grand'Côte. C'est l'année suivante que Vincent de Paul, allant tenir la cure de Châtillon-les-Dombes, séjourna dans la cité, chez le calviniste Reynier. On inaugure l'église de la Charité, à l'hospice de ce nom. Bientôt le marquis de Nerestang, grand-maître de l'ordre du Mont-Carmel, fonde un monastère de Carmes déchaussés, à la place d'une ancienne recluserie dite *le grand Thune*. Enfin des



PONT DE TILSITT. — Les funérailles de Mgr Bonald en 1870.

Feuillants, religieux réformés de l'ordre de Saint-Bernard, arrivent en 1620; le gouverneur Charles de Neuville d'Halincour les met à même de bâtir une église, et le consulat fait construire leur maison, vers la berge Saint-Clair, les dotant d'une pension, sous condition qu'ils seront à perpétuité les aumôniers de la chapelle de l'Hôtel de Ville.

L'année suivante, Marie de Médicis, éloignée de la Cour, fit venir des récollets du monastère de Saint-Genis-Laval, et leur donna une maison dite Belle-Grève, dans la rue Saint-Barthélemy, entre la Saône et Fourvière. François de Sales y prêchera. L'été 1622, Louis XIII occupé des désordres du Midi vient avec Anne d'Autriche. Le corps municipal leur offrit les clefs de la ville et le vin d'honneur. La reine Anne, dans la cité, installa les capucins dans une maison dite du Petit-Forêt; en son nom, fut posée la première pierre de leur église.

Un monastère de l'ordre de Sainte-Claire, à Chazaux-en-Forez, passant sous la règle bénédictine, est transféré à Lyon; les religieuses y devinrent abbaye royale. Le grand mouvement d'installations ecclésiastiques prend de plus en plus d'importance. Des Augustins réformés sont

appelés (1624) par l'archevêque de Marquiemont, pour les habitants de la Croix-Rousse jusque-là sans église et sans prêtres; un citoyen, M. Girardeau, contribue à leur établissement. Puis, des annonciades ou Bleus-Célestes se logent près des carmélites, à la côte Saint-Vincent.

Tandis que Richelieu réduisait les places fortes des protestants, la juridiction ecclésiastique de Lyon recouvra Oullins et y ferma le temple des calvinistes.

Jusqu'à la fin du règne, s'amplifie la forte organisation du clergé. On rebâtit la chapelle de la vieille recluserie Saint-Marcel, en bas de la Grand'-Côte, où s'assemblaient les Pénitents du Saint-Crucifix. Sans doute aussi pour resserrer la discipline, sont abolies les jouissances privées et indépendantes de la commanderie de Saint-Antoine. Le Milanais César Laure, bourgeois de Lyon, fonde la confrérie des Pénitents de la Miséricorde, dont le principal objet est de secourir les prisonniers; un Célestin, le Père Jacques Moricelli, y contribue. Un autre citoyen dont le nom, Mascranni, sonne aussi l'italien, aide à la reconstruction de la chapelle Saint-Laurent, qui deviendra église Saint-Laurent, annexe de Saint-Paul. Une

Visitation de Sainte-Marie-des-Chânes s'installe vers la berge de Serin (des chaînes étaient tendues sur la Saône). Enfin des Bernardines, logées près de l'Hôtel de Ville, sont transférées à la porte de la Croix-Rousse.

\*  
\* \*

La peste réapparaît. Cette épidémie de 1643 sera grave : le prévôt des marchands et les échevins font le vœu d'aller chaque année, le 8 septembre, jour de la Nativité, au sanctuaire de Fourvière, « pour disposer ladite Vierge à recevoir en sa protection ladite ville ». La peste disparaît. Depuis, chaque 8 septembre, le corps de ville se rend à Fourvière, avec un grand concours de peuple; l'archevêque bénit avec le Saint-Sacrement la cité, qui le soir illuminera.

Vers ce temps, l'abbaye Saint-Pierre est reconstruite, pour les Bénédictines. L'architecte Jacques Mimerel édifie la chapelle de l'Hôtel-Dieu, en style Louis XIII, la façade flanquée de deux petits clochers. La porte recevra par la suite un bas-relief, par Fabisch. A l'intérieur, on admirait diverses œuvres d'art, une Vierge en marbre blanc, par Jacques Mimerel, un Christ en croix de Serangeli.

Les artistes lyonnais se distinguaient; c'était l'époque du peintre Jacques Stella (né en 1596), qui mourut jeune encore, en 1647.

La ville s'agrandissait, sinon au flanc de Fourvière, trop serrée entre la colline et la Saône, mais sur la presqu'île entre les deux fleuves. Il devenait convenable qu'elle eût un hôtel de ville digne d'elle. L'architecte lyonnais Simon Maupin en établit les plans. L'édifice devait s'élever à l'est de la place des Terreaux, qui sépare la presqu'île de la Grand'Côte menant à la Croix-Rousse, à mi-chemin entre Rhône et Saône. Commencé en 1646, construit rapidement, six ans plus tard le consulat quittait l'hôtel de la Couronne pour tenir séance au nouvel hôtel de ville. Il fut terminé en 1655, au moins comme bâtiment, car bien des ornements, des statues, devaient s'y ajouter jusqu'à nos jours.

## Le Grand Siècle

Molière vint inaugurer à Lyon, par son rire et son esprit, ce siècle classique où se marièrent la sève traditionnelle et l'éclat moderne. Le fils du tapissier avait formé une troupe de jeunes gens pour conquérir les provinces. Ces comédiens ambulants s'étaient rendus en maintes villes, avant de contempler les Terreaux et le tout neuf hôtel de ville. En 1653 Molière avait trente et un ans. Son arrivée fit fuir une pauvre troupe de campagne qui végétait des vieilleries, usées jusqu'à la corde, des soties, farces et moralités. A l'abus du burlesque : *la Jalousie du Barbouillé*, *le Médecin volant*, *l'Étourdi*, ses autres pièces de début, substituèrent des caractères et des scènes alertes observés, dialogués, dont le sel satirique sut réjouir les Lyonnais. En quittant la ville, il en emportait bien des traits qui devaient étoffer ses futures comédies.

La juridiction pour le commerce, les contestations, la conservation des privilèges et des foires, jusque-là confiée à un juge-conservateur, un lieutenant, un procureur, fut réunie au consulat, pour être exercée par le prévôt, les quatre échevins et six juges bourgeois. Le transfert donna plus d'autorité et d'importance à cette juridiction.

La cité agrandie, la prospérité, des besoins nouveaux commandaient de telles évolutions dans les directions. Le domaine ecclésiastique eut à sa tête un des prélats les plus actifs d'une histoire déjà quinze fois séculaire. Camille de Neuville, abbé de l'île Barbe, puis archevêque-comte de Lyon, fit l'acquisition de Vimy qui, joint à d'autres lieux, fut érigé en marquisat de Neuville. Il installa des religieuses de Roanne à l'emplacement d'une ancienne recluserie de Sainte-Madeleine, montée du Gourguillon. Au pied de cette côte furent logés des Trinitaires, de l'ordre de Saint-Augustin. Ces chanoines de la Trinité (dits à Paris les Mathurins) s'employaient au rachat et à la rédemption des captifs. Un prieuré de bénédictines est édifié au quai Saint-Vincent. Plusieurs citoyens et ecclésiastiques, au retour d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette dans la marche

d'Ancône, établissent une confrérie de Pénitents de Notre-Dame-de-Lorette, à côté du séminaire de Saint-Irénée; n'y sont admis que ceux ayant pèleriné au pays d'Ancône. En 1659, au lieu du couvent des Bénédictines de Saint-Pierre, place des Terreaux, sera posée la première pierre d'un palais, qui gardera le nom de Saint-Pierre; l'abbesse Anne d'Ailly de Chaulnes en a confié la construction à François de Royers, gentilhomme avignon-nais. Cette même année, est inauguré le séminaire de Saint-Irénée; Camille de Neuville y appelle des prêtres professeurs du séminaire parisien de Saint-Sulpice; on y enseigne la philosophie, la théologie. Inquiet du nombre de calvinistes dans le voisinage, l'archevêque établit une maison pour l'instruction des femmes désireuses de changer de religion : la communauté des Nouvelles Catholiques, ou séminaire de la propagation de la foi.

Camille de Neuville se plaisait dans son château d'Ombreval, qu'il fit embellir pour recevoir le jeune Louis XIV, quand celui-ci vint à Lyon, lors des négociations pour son mariage avec une princesse de Savoie. Ces pourparlers n'aboutirent pas. L'an d'après (1660), eurent lieu la paix des Pyrénées et l'union du roi avec Marie-Thérèse. En cette

demeure d'Ombreval, on vit plusieurs autres personnages, le prince de Condé, le duc de Saint-Simon qui dira de l'archevêque : « C'était un petit prestolet, à mine de curé de village. » Mais depuis longtemps, on sait que ni la taille ni la mine ne font l'homme, du moins l'homme pour qui Diogène, quand il en trouvait un dans la foule, daignait éteindre sa lanterne.

Le palais des Bénédictines de Saint-Pierre s'édifiait grandement, sous les abbesses Anne et Antoinette d'Albert d'Ailly de Chaulnes. L'architecte du roi François de Royers de la Valfenière mettait debout un quadrilatère de cent mètres de longueur sur soixante-seize de largeur. Des fenêtres à balcons, balustres et frontons ornaient la façade principale. Des pilastres corinthiens et doriques, un belvédère à l'italienne complétaient cette grande allure.

Le chirurgien Jacques Cretenet avait rassemblé des missionnaires de Saint-Joseph pour aller prêcher aux villages; l'archevêque les organisa en congrégation sous le patronage du prince de Conti. Une subvention de M. et M<sup>me</sup> de Coligny leur permit d'acquérir une maison rue du Garet, vers l'hôtel de ville, et de bâtir une église.

\*  
\* \*

A l'arrivée de Colbert au ministère, la soie prospéra : huit cent quarante et un maîtres, plus de huit cents compagnons et apprentis; avec les fils de maîtres, le total approche de deux mille cinq cents personnes. Colbert protégea la « fabrique ». Ses règlements généraux du travail firent bien quelques mécontents, c'est une des habitudes de notre planète. Toutefois, l'industrie de la soie se libérait de la tradition italienne, devenait plus originale, meilleure créatrice. Jusqu'au règlement de 1667, un ouvrier ayant un capital pouvait travailler pour son compte; après, le maître qui travailla à façon pour un autre retomba simple compagnon (J. Godart). Évidemment, l'ensemble de la fabrique pouvait y gagner, mais cette discipline sévère gêna les maîtres peu fortunés.

Cette même année, le peintre Thomas Blanchet (né à Paris) fonda l'école de dessin de Lyon. C'est une des plus anciennes et des plus renommées de France. Blanchet exécuta de remarquables tableaux, le plafond de la grande salle de l'hôtel de ville. Il mourut dans sa ville adoptive, en 1689.

Ce fut encore sous l'archevêque de Neuville que s'ouvrirent le séminaire de Saint-Charles, et les petites écoles, pour l'instruction des enfants pauvres. Celles de garçons étaient confiées à de jeunes ecclésiastiques qui suivaient gratuitement les leçons du séminaire; celles de filles à des sœurs de Saint-Charles vivant en communauté. Deux autres écoles de garçons, et deux de filles, à la Guillotière et à Saint-Irénée, étaient tenues par des laïcs rétribués.

L'an 1670, qui date cette fondation bienfaisante, évoque aussi le souvenir d'une nouvelle emprise du royaume sur la cité. La garde des portes, ce vieux droit tant défendu par la bourgeoisie, fut transférée à une compagnie militaire; toutefois, celle-ci, dite « franche », était tirée du régiment lyonnais.

### LES AUDRAN

Vers ce temps s'illustrait toute une famille d'artistes, les Audran : Germain, né en 1631, élève de son oncle Charles; Claude, son frère, plus jeune de huit ans, peintre d'histoire; Gérard, autre frère né en 1640, graveur, notamment des *Batailles*

*d'Alexandre*. D'autres allaient les continuer, jusqu'au milieu du siècle suivant : Claude, peintre comique; Gabriel, peintre et sculpteur, attaché aux Gobelins; Benoît, graveur; Jean, frère des deux précédents, graveur aussi; Benoît II, même art, et son frère Michel, entrepreneur des tapisseries du roi aux Gobelins; enfin Benoît III, Louis, Gérard II, et le tout dernier, Joseph, encore en fonction d'entrepreneur de tapisseries aux Gobelins quand tomba la royauté en 1792. Enfin Edmond, qui fit de la musique légère, plus près de nous.

En 1679 furent institués les syndics du commerce et des changes, l'année suivante la Croix-Rousse est érigée en faubourg. Camille de Neuville forme en communauté les dames pieuses de la maison du Bon Pasteur. La congrégation parisienne de la Mission, fondée par Vincent de Paul, aura quatre maisons à Lyon de sœurs de la Charité : une rue Bourg-Neuf à la paroisse Saint-Paul, une rue de la Trinité pour les paroisses Saint-Pierre-le-Vieux, Sainte-Croix, Saint-Georges, et deux rues Charité et d'Auvergne, paroisse d'Ainai; elles doivent secourir les pauvres, les soulager dans leurs maladies, aussi instruire les jeunes

filles de familles indigentes. Vers ce temps encore, s'établira la confrérie des Pénitents de la Passion ou de la Croix, avec chapelle près de Saint-Clair.

\*  
\* \*

Le mot *barème* commence son tour du monde en 1682. François Barrême (né en 1640) se désignait lui-même : arithméticien. Ayant donc quarante-deux ans, il publia un *Livre des Comptes faits*, manuel élémentaire qui, partout en usage, prit le nom de son auteur. Il donna d'autres manuels de même conception sur le calcul des intérêts, les monnaies étrangères, les changes. Sa mort survint à Paris en 1703.

Lyon subit des pertes importantes, à la révocation de l'édit de Nantes. Les protestants s'expatrièrent, privant la ville de leur activité, portant à l'étranger leur industrie, les secrets des métiers, et leurs rancunes. Le prévôt des marchands était alors Laurent Pianelli de la Valette.

Côté catholique, l'abbaye des Bénédictins d'Ainai est relevée, sécularisée; l'église devient paroisse, par la translation de l'office paroissial de Saint-Michel, près de l'arsenal. A côté de l'hos-

pice de la Charité, est inaugurée l'église Saint-François-de-Sales. Le transfert de l'office curial de l'ancienne église Saint-Romain à celle de Saint-Pierre-le-Vieux rend aussi cette dernière paroissiale.

Deux ans plus tard, en mars, le consulat présente une requête au sujet d'un édit royal créant des offices de commandants de milices. Un arrêt du conseil d'État, le 25 mai, maintient la cité dans la possession de la garde de ville et des clefs; les bourgeois choisiront les officiers parmi les habitants, y compris les capitaines-pennons des trente-cinq quartiers. Le capitaine du quartier de Rue-Neuve, Giron, institue une fondation destinée à soulager les pauvres honteux, et à marier les filles indigentes de son quartier; tous les trois ans, une somme de cent livres dotera une fille pauvre; on en faisait tirer trois : celles qui n'avaient pas le lot recevaient chacune six livres. Près de ces simplicités administratives ou bienfaitantes, les affaires reprenaient leur cours actif; un mémoire de cette fin du dix-septième siècle affirme : « On peut dire que la foire à Lyon est perpétuelle, et que Lyon n'a d'autre commerce que celui des foires. »

Après Barrême, les érudits Jacob Spon et Menesier, après les Audran, se faisaient connaître en ce temps-là Chazelles, Coysevox et les Coustou.

L'astronome Jean Mathieu de Chazelles (né en 1657) professa l'hydrographie à Marseille, voyagea en Égypte, et y mesura les pyramides, pour confirmer l'invariabilité des méridiens. Mais c'était un bon Lyonnais.

### COYSEVOX

Dès l'adolescence, Antoine Coysevox (né en 1640) révèle d'évidentes aptitudes pour le dessin et la sculpture. Son père, le menuisier Pierre, était d'origine espagnole, et sa mère, Isabeau Morel, Lyonnaise. Il suivit les leçons du sculpteur Lerambert, qui était également peintre, musicien et poète. Jeune encore, il est choisi pour aller à Saverne décorer le palais du cardinal de Furstenberg. Durant quatre années, il y exécutera de nombreux travaux : *Apollon et les Muses* soutenant le plafond, les ornements de la corniche, huit statues, vingt-quatre *Termes* de grès.

Coysevox ensuite gagne Paris, où Lebrun lui fait confier d'importants travaux pour Versailles.

Il y orne les jardins et la grande galerie de sculptures, *Louis XIV couronné par les deux Renommées, la Justice et la Force ; la Garonne, la Dordogne, etc.*

Son habileté triomphait surtout dans ses représentations de contemporains, son *Condé*, sa *Duchesse de Bourgogne* toute gracieuse en *Diane*, et ses bustes : *Louis XIV, Bossuet, Lebrun, la Mère du peintre Rigaud, Coysevox* lui-même, etc. On admira davantage, pour leur grand effet décoratif, tels travaux comme *la Renommée* sur un cheval ailé et *Mercur*e emporté par Pégase, au jardin des Tuileries, vers la place de la Concorde; *le Flûteur, Flore, Hamadryade*, devant le palais des Tuileries; la statue en pied de *Louis XIV* à l'hôtel de ville de Paris, une autre, équestre, de *Louis XIV* à Rennes (détruite sous la Révolution).

### LES COUSTOU

Nicolas Coustou (né en 1658) était fils d'un sculpteur sur bois et neveu de Coysevox. Son père lui enseigna les principes de son art, il passait les loisirs de la classe dans l'atelier de l'oncle. Quand ses progrès furent sérieux, il obtint de partir à

Saverne, près de Coysevox, s'y distingua, et fut envoyé, pensionnaire du roi, en Italie.

Revenu à Paris, il produisit comme son oncle de nombreux ouvrages, modela la plupart des sculptures des Invalides, et le groupe dit *Vœu de Louis XIII*, derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris. Parmi ses autres travaux, on distingue la statue de *Jules César*, les *Tritons* de Versailles, ses *Vénus*, *la Seine et la Marne* au jardin des Tuileries, son *Berger chasseur*, *la Saône*, etc., et *le Passage du Rhin*, bas-relief au musée du Louvre.

Son frère Guillaume (Lyon 1677-Paris 1746) se fit en sculpture un nom des plus estimables. Nicolas lui fit confier des travaux pour le roi. Ses fameux *Chevaux de Marly* furent transférés au début du dix-neuvième siècle à l'entrée des Champs-Élysées. Parmi ses nombreux ouvrages, on signale *l'Océan et la Méditerranée*, groupe décoratif au tapis vert de Marly, *Bacchus*, *Pallas*, *Minerve*, *le Rhône*; *la Mort d'Hercule*, *Louis XIII*, *Marie Leczinska*, ces trois derniers au musée du Louvre. Le *Rhône* et *la Saône* décorent le vestibule de l'Hôtel de Ville.

## La « Fabrique »

De longues phases de tranquillité, au dix-septième siècle, permirent à la ville d'exercer ses aptitudes de patient labeur et d'habileté commerciale. En art, au moins par Coysevox et les Coustou, elle s'était portée au premier rang de l'école française. Elle désira une place dans les lettres. Pianelli de la Valette, ex-prévôt des marchands, réunissait chez lui les écrivains de la cité. L'Académie française, toute jeunette encore, mais que de grands auteurs avaient illustrée déjà, dut avoir une influence sur cette décision. En 1700, de la Valette et ses amis se déclarèrent Société des sciences et belles-lettres, avec un jour de chaque semaine pour leurs réunions. C'était le début de l'Académie lyonnaise.

L'année suivante, le conseil royal établit une chambre de commerce. Il devait en tirer plus de

force. Le pouvoir central y gagnait, les séances étant présidées par l'intendant du roi, dont les rapports renseignaient le fisc.

Mansard répare l'hôtel de ville, abîmé depuis l'incendie. Il veut en même temps l'embellir, les chroniqueurs lui en feront plutôt reproche. Restauré plus tard par Desjardins, l'édifice gardera toutefois l'aspect général dû à Maupin et à Mansard.

Le clergé développait ses institutions nombreuses du siècle précédent, bienfaisance ou enseignement. Il établit une maison de la Providence, pour les filles pauvres de parents dont l'inconduite mettait en péril la moralité. Elles y étaient admises de sept à neuf ans, restaient jusqu'à vingt. Leur éducation était confiée à des religieuses dites de la Trinité. Vers ce temps encore, plusieurs citoyens fondèrent et firent consacrer par des lettres-patentes une Maison des Recluses, pour la correction des femmes et filles de mauvaise vie.

Une cité qui a de longues racines dans le passé et une forte population peut se suffire au milieu des calamités générales. Lyon avait fait sa gerbe durant la belle moisson du règne de Louis XIV;

maintenant il souffrait de la dernière phase, si rigoureuse, de ce long règne.

Les années mauvaises, encore et toujours ramenées par les guerres, l'étaient cette fois par celle de la succession d'Espagne. En même temps, les protestants des Cévennes se soulevaient contre les rigueurs royales, avec le jeune boulanger Jean Cavalier qui sut organiser leurs bandes. Les Camisards — ainsi les désignait-on, du nom de leurs chemises blanches — attisèrent par leur révolte l'agitation des provinces rhodaniennes, y compris Lyon et son terroir où les calvinistes ne manquaient pas.

Les souffrances devinrent extrêmes en 1708. Le printemps de 1709 jeta un froid si rigoureux que les rivières gelèrent, les semences furent détruites, une foule de malheureux périrent. Les villes, les campagnes se remplirent de mendiants, les vols et brigandages se multiplièrent. Et de nouveau les protestants se levèrent en armes, cette fois dans le Vivarais, aux confins du Forez et du Lyonnais.

Lyon avait sa part des misères. Le travail et le commerce languissaient. Cependant, il s'efforçait de renouer la trame des labours de la paix, quand

l'effroyable inondation de 1711 ramena la famine.

Cette année-là, les tisseurs de soie, menacés de chômage par suite de la mort du dauphin, envoyèrent au roi cette supplique :

Six mois de deuil pour le dauphin ?  
Six ans, si l'habit noir peut lui rendre la vie !  
Mais, aux pieds d'Atropos, comme on gémit en vain,  
Parce qu'il meurt de maladie,  
Faut-il que nous mourions de faim ?

Par leur généralité et leur durée, fait remarquer M. Justin Godart (*l'Ouvrier en soie*), les deuils royaux faisaient sévir à Lyon de cruelles crises. Pendant un an, plus de fêtes, de riches habits : la misère pour les ouvriers. Aussi les plaintes lyonnaises se renouvelaient-elles. Une ordonnance royale de 1716 réduisit ces deuils de moitié, soit six mois; une autre, quatorze ans plus tard, devait même les abaisser à trois mois.

Après les tristesses et les misères de la fin du règne de Louis XIV, les excès de la Régence, la gêne de l'Etat et des populations, Lyon travaillait, cependant, loin des passions de la capitale. Sa Société scientifique et littéraire devient Académie des sciences et belles-lettres, autorisée par lettres-

patentes de 1724. Cette même année, sous l'autorité de ces lettres-patentes, plusieurs personnes forment l'Académie des beaux-arts.

Côté catholique, une chapelle est bâtie pour les Pénitents de Saint-Charles, rue de la Charité, près des remparts. Les maîtres et maîtresses d'écoles et de pensions, séparés des maîtres écrivains, rédigent de nouveaux statuts, approuvés par l'archevêque le 29 juillet, homologués par le consulat le 25 octobre 1737; le nombre était fixé à cinquante maîtres et cinquante maîtresses, ayant le droit exclusif de tenir des écoles de lecture, écriture, arithmétique, langues et belles-lettres. L'an d'après, le séminaire Saint-Irénée fut agrégé à l'Université de Valence.

### LA « FABRIQUE »

L'industrie de la soie devenait de première importance. Dès 1727, la corporation s'était fait bâtir une maison avec bureaux rue Saint-Dominique. C'était un bâtiment à arcades, éclairé de larges fenêtres. Au premier étage, s'avancait un balcon à balustrade en fer forgé. La maison avait un deuxième étage. En arrière, sur une cour se

dressait la chapelle, annexe de l'église des Dominicains.

Dix ans après, la fabrique obtient l'exclusion des étrangers, qui n'auront plus droit de travail qu'en stationnant seulement trois mois; encore devaient-ils se pourvoir d'un certificat auprès des maîtres-gardes. Ainsi, dit M. Justin Godart (*l'Ouvrier en soie*), on organisait Lyon en étape sur la route des compagnons-voyageurs, on leur offrait un gîte intéressé. Plus tard on supprimera même cette permission de trois mois, par crainte de voir les secrets des métiers portés à l'étranger.

La soie, c'est désormais une ville dans la ville. Plus de quatre cents marchands s'enrichiront comme intermédiaires, distribuant d'une part aux tisseurs les commandes et la matière première, traitant, d'autre part, avec les éleveurs de vers, les filateurs, les négociants français ou étrangers acheteurs des étoffes. Leur position privilégiée les rendait arbitres des prix, payant le moins les tisseurs, vendant le plus cher aux acheteurs. Ainsi s'édifièrent des fortunes qui deviendront, d'héritier en héritier, des monceaux de millions!

Il y avait environ trois mille trois cents maîtres tisseurs ayant boutique, et plus de huit mille trois

cents métiers, auxquels travaillaient les maîtres, aidés par huit à neuf cents compagnons, douze cents fils et filles de maîtres, une cinquantaine de compagnons forains, et seulement vingt à trente étrangers tolérés par le règlement prohibitif de 1737. En ajoutant près de quatre mille huit cents tireuses de cordes ou dévideuses, douze à treize cents apprentis, cela faisait un total d'environ douze mille personnes vivant de la « fabrique ». Bien des villes renommées de ce temps n'atteignaient pas le chiffre de population de cette fraction de la cité lyonnaise!

\*  
\* \*

Les projets d'embellissement, auxquels avait préludé le consulat par l'hôtel de ville, prirent un nouvel élan au milieu du dix-huitième siècle. L'architecte Jacques Soufflot, appelé à Lyon, édifia, rive droite du Rhône, la façade de l'Hôtel-Dieu, longue de trois cent vingt-cinq mètres (1737-1742). Il restaura l'archevêché, près de Saint-Jean, au quai de droite de la Saône, et du même côté bâtit la loge ou hôtel du Change. Il construisit la coupole de l'église conventuelle des Chartreux, au

flanc de la Croix-Rousse. Après un voyage en Italie, il revint en 1754 bâtir le Grand Théâtre, entre l'hôtel de ville et le Rhône. Il donna encore des plans divers, pour la ville et les alentours, dont, croit-on, la Fretta, résidence du naturaliste Poivre à Saint-Romain aux monts d'Or. Enfin, il gagna Paris pour édifier l'église Sainte-Genève (Panthéon), qui devait perpétuer son nom.

Les pèlerinages à Fourvière devenant plus fréquents, même en dehors de la solennité du 8 septembre (vœu des échevins), où le brillant cortège, la bénédiction du haut de la colline, les musiques, les illuminations, attiraient des multitudes, la chapelle était loin d'être suffisante. Il fallut l'agrandir (1751), telle qu'on la voyait encore au milieu du dix-neuvième siècle, avant que l'on hissât au sommet du clocher la Vierge en bronze doré.

## Lyon révolutionnaire

Une nouvelle crise, grave, menace la population, et surtout la « fabrique », l'industrie de la soie. Cause? La guerre de la succession d'Autriche (1740). Un succès de Chevert, des revers de Belle-Isle, de Broglie, de Noailles, jalonnaient depuis quatre ans cette campagne. Des bandes de Croates et de pandours ravagent les frontières de Lorraine: les Autrichiens forcent le Rhin, pénètrent en Alsace. Le commerce dépérit, les industries de luxe n'ont plus guère de commandes.

Les marchands de la soie se plaignant du règlement de 1737, la Cour envoie un « éclaireur » (enquêteur), Vaucanson, plus célèbre par ses automates que par ses talents d'organisation. Il conseille des améliorations aux métiers et ne réussit qu'à exciter la méfiance des canuts. Le consulat, d'accord avec les marchands, nomme une com-

mission de six personnes, qui se rend à Paris, obtient un nouveau règlement, promulgué le 19 juin 1744. Ce règlement imprimé, Vaucanson emporte quinze cents exemplaires, une partie distribuée, l'autre affichée (juillet). Les ouvriers lisent le règlement, entre eux, le discutent, le déclarent inacceptable, se concertent pour une commune défense.

C'était bien « un tour » joué par le prévôt, le consulat, l'intendant royal, les maîtres marchands! Sans doute, le soir du 12 août, le courrier du prévôt, venu de Paris en un galop de trois jours, apportait un arrêt signé le 10, stipulant, de par le roi, le règlement de 1744 annulé, et celui de 1737 seul bon et applicable. Mais cela signifie simplement que le conseil royal, lui aussi, « joint le tort ».

Les canuts revinrent aux métiers, les pouvoirs laissèrent passer quelques mois. Le 25 février 1745, un nouvel arrêt du roi révoque celui du 10 août précédent, ordonnant l'exécution du règlement de 1744. Puis arrivèrent les forces nécessaires pour courber les ouvriers à l'obéissance, le comte de Lautrec avec des troupes royales. Aussitôt prévôt, échevins, intendant, marchands relèvent la tête.

Comprenant enfin à quel point ils ont été joués, maîtres ouvriers et compagnons se demandent ce qu'ils vont faire; il y eut des colloques dans les rues, longtemps.

\*  
\* \*

On vit les funestes conséquences de cette régression. Les marchands agirent à leur guise, les gros mangèrent les petits. Quant aux ouvriers, misère en permanence.

Dans ses *Mémoires*, d'Argenson note au 12 juillet 1750 : « A Lyon, tout est plein de pauvres, il y en a quatre à cinq mille dans les rues. Ce n'est pas que le pain y soit cher, mais que la récolte de soie ayant manqué en Piémont, il n'y a plus de manufacture qui aille. Or, il s'est formé une compagnie des principaux manufacturiers qui ont acheté en Piémont tout ce qu'on pouvait vendre de soie, et n'en auront ainsi que pour eux, qui enchériront les étoffes autant qu'ils voudront et mettront à bas les métiers des autres. »

Cette « compagnie » des manufacturiers dont parle d'Argenson, c'est ce que notre époque nomme un trust. C'est ce crime de l'accapare-

ment, contre lequel la Convention devait décréter la mort. Il serait oiseux de souligner que cette union des gros était tolérée par les pouvoirs, au lendemain des répressions qui avaient brisé l'union des petits. Non seulement l'autorité tolère cette coalition, mais encore elle surveille les ouvriers, afin que dans leur désespoir ils ne partissent pas à l'étranger! Cependant, observe M. J. Godart dans son ouvrage si consciencieux sur la fabrique lyonnaise, les ouvriers étrangers purent regagner leurs pays.

Heureusement, la bienfaisance est une des vertus lyonnaises, aussi agissante que peu ostentatoire. Au milieu de l'été 1750, l'Aumône générale distribue 17 835 livres de pain par semaine, le consulat donne des légumes et d'autres aliments; l'archevêque abandonne un an de ses revenus. Enfin, le bureau de la corporation de la soie emprunte 75 000 livres pour venir en aide à ses pauvres.

Beaucoup d'ouvriers sont réduits à la mendicité. Des femmes, des enfants, criant pitié de porte en porte, tendent la main. Les hôpitaux sont pleins, les maisons de vivres assaillies. Nulle charité ne peut combler le gouffre des famines, et

nulle surtout ne vaut le travail qui permet de vivre. On essayait bien de ce vrai remède, mais par saccades, les commandes manquant. Le 16 octobre, d'Argenson note de nouveau : « Collecte encore à Lyon pour les pauvres ouvriers. On les nourrit à treize sous par jour, mais cela ne peut aller loin, ces gens-là doivent travailler ou mourir. » A quatre-vingt-un ans d'avance, c'est le cri d'une autre révolte retentissante : « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant ! » Pour le moment, les canuts meurent sans combat, de faim.

Il y avait évidemment à cette situation lamentable d'autres causes que la rapacité des marchands et la coalition égoïste des manufacturiers. M. Godart les a bien dégagées. La fabrique ayant pour objet de satisfaire surtout au luxe, sa prospérité était à la merci d'un événement diminuant l'usage des étoffes de soie. Les marchands restreignant les commandes, les métiers s'arrêtaient, forçant maîtres et compagnons à des chômages plus ou moins nombreux, plus ou moins longs. Le cadre étroit des règlements techniques, la concurrence étrangère, autant d'entraves. Mais aussi et avec lui, observons que les canuts, même occu-

pés, fournissaient un travail incessant, pour un salaire dérisoire. Le chômage les jetait à la rue affaiblis déjà. Pour les ouvrières, c'était pire. Un labeur pénible, nul avenir assuré, un gain de huit sous par jour! Aussi comprend-on la colère de celles qui, au pont de la Guillotière, avaient donné l'exemple de lancer des pierres aux arquebusiers.

## Maux et Remèdes

La guerre de la succession d'Autriche, plusieurs années, fut une des causes de la crise de 1744. La gêne des affaires, la fréquence des chômages ne cessèrent pas.

Le consulat modifia l'organisation de la ville, sans doute pour mieux la surveiller. Un changement est apporté dans la distribution des quartiers (1746). On en comptait trente-cinq, ils sont réduits à vingt-huit pennonages : place Confort, le Change, le Griffon, rue Thomassin, rue Belle-Cordière, la Juiverie, Saint-Georges, rue Neuve, la Croizette, Saint-Vincent, la Grand'Côte, port Saint-Paul, Bon-Rencontre, place Neuve, rue Buisson, port du Temple, Saint-Jean (ex-Porte-Frod), la Pêcherie, place Saint-Pierre, rue Tupin, rue de l'Hôpital, le Gourguillon, place Louis-le-Grand, le Plâtre, les Terreaux, Pierre-Scize, Plat d'Argent, Saint-Nizier.

La loge du Change construite par Soufflot, au quartier Saint-Paul, devient Temple protestant. Signe de temps nouveaux, où l'on réclamait la liberté de conscience, où Voltaire, un peu plus tard, écrira son *Traité de la Tolérance*. D'autre part, certaines institutions ecclésiastiques ne répondaient plus aux nécessités du jour : la commanderie de Saint-Georges devenait une paroisse.

La grosse gêne de la cité, mal social qui tend à devenir chronique, c'est l'état de crise de la fabrique. M. de Gournay, intendant du commerce, entreprend une lutte contre la corporation (1752). Elle comptait alors 436 marchands, 3 638 maîtres, 2 885 compagnons et compagnonnes, 1 072 apprentis, 1 800 fils et filles de maîtres, 207 compagnons forains, 2 500 dévideuses, soit en tout 12 538 personnes, vivant de 5 252 métiers de tire et 4 152 métiers de plein. Au nombre des personnes, on pouvait ajouter les commis des marchands, les dessinateurs, ourdisseurs, lisseurs, plieurs, teinturiers, etc.

La situation précaire d'un si grand nombre d'ouvriers exigeait une réforme sérieuse. On s'occupait d'aspects secondaires du problème, on n'osait ou ne voulait pas le traiter de face et à



Vestiges du grand aqueduc romain près de Saint-Just.



Un coin du Parc de la Tête-d'Or.

fond. En somme, les deux principales causes se trouvaient dans les fléchissements de la vente des étoffes et dans les salaires trop bas. Contre la première, il eût fallu appliquer une mesure de prévoyance analogue à celle de Joseph, ministre du pharaon : des réserves aux phases « grasses » pour aider aux phases « maigres », ou à celle de pays secs retenant l'eau des pluies dans des lacs artificiels pour la distribuer aux mois de sécheresse ; mais pour se décider à d'aussi simples précautions, on met des siècles ! Quant aux salaires suffisants pour vivre, il a fallu quatre révolutions et trois révoltes sociales, dans la seule France. Or donc, pour n'avoir pas abordé ces deux causes profondes de la gêne périodique de la fabrique et de la misère des canuts, l'état de crise ne cessa plus.

\*  
\* \*

Les arts et les lettres, toujours cultivés à Lyon, y tendent volontiers vers des réalisations collectives, destinées à maintenir les traditions et le goût, à préciser la technique, à s'adapter aux courants, à chercher du nouveau. En 1756, plusieurs citoyens se cotisent pour l'établissement d'une

école gratuite de dessin. Deux ans après, la Société des sciences et belles-lettres et celle des arts se fondent en une seule : l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, autorisée par lettres-patentes. Les membres se réunissent dans une salle de l'hôtel de ville, le mardi. Ils tiennent trois assemblées publiques dans l'année. La compagnie comprend quarante académiciens ordinaires, établis à Lyon, des académiciens vétérans, des associés résidant ailleurs. Elle avait comme sceau l'autel de Lyon (l'ancien temple dédié à Rome et Auguste), avec cet exergue : *Athenæum Lugdunense restitutum*.

L'épiscopat (1759) inaugure l'église Saint-Vincent, quai du même nom, rive gauche de la Saône, et pose la première pierre de la nouvelle église des Augustins. Des lettres-patentes du roi érigent la maison des Dominicains ou Jacobins en collège public de philosophie et de théologie. On ouvre au culte l'église Saint-Polycarpe, rue Vieille-Monnaie, à droite de la Grand'Côte; et l'on rouvre celle de Saint-Just, fondée par saint Patient, reconstruite au même point, sud de Fourvière, en bas de la montée de l'Antiquaille.

\*  
\* \*

Malheureusement, la crise de la fabrique perpétuait les misères et les haines. Les maîtres, marchands et ouvriers qui avaient poussé au retour du règlement de 1737 étaient mis à l'index; leurs noms figuraient sur des listes secrètes. Il n'y avait guère d'occupés que trois cent cinquante marchands, et trois mille six cents maîtres ouvriers environ, possédant neuf mille métiers, qui ne fonctionnaient pas d'ailleurs en permanence.

Des maîtres ouvriers, Magnin, Briquet, Martinet, avaient conseillé un recours au Parlement contre le règlement de 1744. Délégués par leurs collègues, ils s'abouchèrent avec un avocat, se pourvurent au Parlement, qui ordonna (arrêt du 23 mai 1759) l'exécution du règlement de 1737. Ce fut affiché le 30. Aussitôt les marchands firent opposition, obtinrent du Parlement qu'il se déjugât : un nouvel arrêt (7 septembre) maintint le règlement de 1744. Ainsi, la querelle qui durait depuis quinze ans allait continuer.

Les gains des manufacturiers étaient excessifs. Comme exemples, les étoffes façonnées riches,

valant de 13 à 350 livres l'aune, étaient payées aux maîtres ouvriers 3 à 36 livres; les velours, valant 17 à 70 livres, payés 50 sols à 18 livres; les unis, valant 2 à 14 livres, payés 8 à 22 sols. De telles différences font comprendre par quels abus les marchands s'enrichissaient, et pourquoi les canuts, même quand ils avaient du travail, criaient famine.

Lyon, toutefois, doit beaucoup au vieux métier du canut, a remarqué M. Godart. Ces ateliers de famille, ce labeur rude et constant à domicile donnèrent aux tisseurs des qualités techniques et inventives, en même temps qu'ils fortifiaient de séculaires traditions d'indépendance, restées vivaces sous un air réservé, d'abord un peu froid, mais de fond cordial, actif, voire passionné aux heures d'enthousiasme ou de querelle.

Le 12 mai 1761, un arrêt du conseil royal établit une Société royale d'agriculture. Parmi les objets qui doivent l'occuper figure l'indication d'un emploi judicieux des terrains aux cultures qui leur sont propres. Des mémoires sur les questions agricoles sont prévus. L'organisme pratique de la société comprenait un bureau général siégeant à Lyon et distribuant un prix chaque année,

et quatre autres bureaux, dans les villes d'élection de la généralité : Montbrison, Roanne, Saint-Étienne, Villefranche.

Ce fut la même année qu'un Lyonnais fonda la première école vétérinaire en France, et même en Europe. Claude Bourgelat (né en 1712) devint avocat au parlement de Grenoble; dans cette charge, il gagna une cause que, par la suite, il reconnut injuste; quoique non responsable, il en eut un tel regret qu'il abandonna le barreau. Entré aux mousquetaires, il s'intéresse à l'étude du cheval, et passe sous la direction de Lafosse, vétérinaire des écuries du roi. Brillant écuyer, il est nommé chef de l'académie d'équitation de Lyon et se consacre en même temps à l'étude anatomique des animaux domestiques. La science du vétérinaire n'était que l'usage de recettes routinières, insuffisantes, appliquées sans méthode, et la plupart d'après les seuls signes extérieurs; Bourgelat voulut lui donner une base scientifique. Son *Traité de cavalerie* parut en 1747, ses *Éléments d'hippiatrique* trois ans plus tard. Il établit ensuite un programme d'études qu'il put commencer à propager grâce à la protection de M. Bertin, contrôleur général. Enfin, par un arrêt

de 1761, le conseil royal autorise l'ouverture à Lyon d'une école vétérinaire, sous la direction de Bourgelat. L'établissement, devenu fort important, s'élève rive droite de la Saône, entre Pierre-Scize et Vaise; la statue du fondateur, par Fabisch, est érigée dans la cour d'honneur. Le succès fut tel que quatre ans plus tard une seconde école, celle d'Alfort, dut être ouverte. Bourgelat fut appelé à la diriger, et de plus nommé commissaire général des haras. Son nom comme écrivain est estimé.

En ce temps, que le fisc accablait et que le « Pacte de famine » devait rendre tristement célèbre, une foule de paysans fuyaient leurs vieilles maisons, erraient faméliques dans les bois et les campagnes. Un ordre du roi (1764) les fit arrêter, enfermer par milliers; ils étaient désignés « vagabonds, gens sans aveu, mendiants ». Pour la généralité de Lyon, ces malheureux furent conduits au dépôt de la Quarantaine, qui était l'ancienne maison des pestiférés.

\*  
\* \*

Dans la vieille ville, entre la colline de Fourvière et la Saône, aux Terreaux, depuis la Grand'-

Côte menant au plateau de Croix-Rousse jusqu'à Bellecour, les rues étaient à l'emplacement de chemins primitifs, tordues, étroites, malpropres, bordées de hautes maisons sombres, dont beaucoup renfermaient des ateliers malsains. Air et lumière, ces deux sources d'hygiène n'abondaient qu'aux berges des fleuves ou aux sommets des collines. Le consulat ne pouvait songer à réorganiser ces groupements d'immeubles, poussés selon les besoins au cours des siècles; il eût fallu tout démolir, tout reconstruire sur un plan neuf. D'autre part, la population sans cesse accrue exigeait de l'espace. On revint à la vieille méthode de gagner sur le confluent des deux fleuves, en allongeant la presqu'île.

Celle-ci se limitait alors un peu plus bas que Bellecour, après Ainai et les remparts. Au delà s'étendaient des bancs de sable, les « gravières », et des terres d'alluvion marécageuses. Le corps de ville appela l'ingénieur Michel Perrache, qui mit ordre à ces terrains mouvants et, à l'île Moigniat, transforma le tout en terre ferme, obligea le Rhône et la Saône à se marier plus loin, laissant en arrière du nouveau confluent un immense quartier qui reçut le nom de l'ingénieur.

## Vers l'esprit nouveau

Il est assez curieux qu'aient failli se rencontrer à Lyon, par le cours de leurs destins, un vrai poète, Gilbert, et le meilleur prosateur du dix-huitième siècle, J.-J. Rousseau. Tous deux étaient croyants, précurseurs du romantisme. Ni Rousseau ni Gilbert ne sont pleinement de leur temps, l'un comme l'autre devaient se quereller avec les philosophes. Ces derniers répondent mieux au courant du siècle, qui tendait vers la Révolution. Lyon, parmi eux, fut représenté par Charles Borde.

Né en 1711, Charles Borde est élevé chez les jésuites, écrit quelques vers, combat ardemment le catholicisme. Admirateur de Voltaire, il se lie avec lui; détestant Rousseau, il écrit contre ses idées. Dans la phase acharnée des Helvétius, Dumarsais, d'Alembert, Valpole, et de l'Encyclopédie, Borde donne *le Catéchumène* (1766), et

trois ans après, *Tableau philosophique du genre humain*. Un des moyens de lutte était le sensualisme, propagé par Condillac; Borde publie un poème licencieux, *Parapilla*. Le livre de lui le plus connu, qui le rendit aussi fameux que les bandits célèbres, s'est inspiré de *la Religieuse* de Diderot : *la Papesse Jeanne*. Borde mourut en 1781.

Une autre propagande tendant aux mêmes buts fut celle des Roses-Croix, illuminés partis d'Allemagne. Un juif portugais, Martinez Pasqualis, et son disciple Saint-Martin, apportèrent ces théories à Lyon dont ils firent le centre pour la France.

Lyon, s'il goûtait aux arguments philosophiques, se méfiait des superstitions. C'est l'époque où se font estimer le médecin Camille Falconet, le chirurgien Pouteau, le dessinateur de jardins Morel, le peintre-graveur Jean-Jacques de Boissieu, le marin hydrographe Claret de Fleuriu, l'historien Audra.

Chez les canuts, chômages sur chômages.

La plus dure cessation de travail se produisit en 1771, dit M. Godart. On avait tissé, en prévision du mariage du comte de Provence, beaucoup d'étoffes de soie, or et argent, qui restèrent en

magasin. Les récoltes de soie, d'autre part, furent des plus maigres. Devant la famine, la communauté, peu brillante, ne put donner que six mille livres. Il vint des secours de la Compagnie royale du Confalon, dont l'objet était la charité, des curés de paroisses, et des sœurs dites de la Marmite, parce qu'elles faisaient et servaient des soupes dans plusieurs quartiers. Mais le consulat ne vint pas en aide, et la seule charité ne pouvait suffire aux ouvriers affamés.

Sous le prévôt des marchands Claude, marquis de Regnauld, s'ouvre un muséum d'histoire naturelle (1772). Deux ans après, l'ingénieur et architecte Antoine Morand (né à Briançon) organise le faubourg des Brotteaux et le relie à la ville par un pont de bois qui portera son nom. Venu très jeune à Lyon, Morand y passera son existence et y mourra en 1794.

En 1775, le prévôt étant Claude Riverieux, seigneur de Chambost, des lettres-patentes de Louis XVI érigent le corps des chirurgiens en collège royal, avec maintien de leurs privilèges; leur établissement, quai de la Charité, donne des cours publics.

Avec la population sans cesse accrue, la pau-

vreté ouvrière jamais diminuée, les hôpitaux ont fort à faire. A l'Hôtel-Dieu, on reçoit les malades des deux sexes, de tous âges, de tous pays. Chaque genre de maladie était traité dans une salle *ad hoc*. Il fallut admettre un médecin supplémentaire. Trois fois par semaine, les malades extérieurs viennent aux consultations; ils reçoivent gratuitement les remèdes prescrits. On instruisait aussi deux femmes de la campagne, en les perfectionnant dans la pratique des accouchements. On entretenait de plus, à la Guillotière, un petit hôpital pour les passants pauvres. Avec les filles et femmes recluses, cela faisait plus de dix mille secourus par an.

Le nombre, la permanence des affamés, des malades, des mendiants préoccupaient le prévôt et les échevins. On cherche le moyen de procurer quelque occupation aux chômeurs. En 1777, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts met au concours la question : « Comment occuper les ouvriers en temps de crise? » Le mémoire le plus judicieux affirma qu'un tel problème ne se poserait pas si les ouvriers gagnaient suffisamment quand le travail abonde.

Un arrêt du conseil royal réunit les imprimeurs

et libraires des districts voisins à la Chambre royale syndicale de Lyon et du Lyonnais. Cette Chambre siège place Louis-le-Grand. Le syndic et ses quatre adjoints doivent vérifier s'il ne se glisse pas dans ces entreprises aucun livre contraire à la religion, aux mœurs, au gouvernement. Tout envoi de livres passe sous leur examen, ainsi que les ventes de bibliothèques. Un autre édit confère aux seuls maîtres écrivains jurés la vérification des écritures, signatures, comptes contestés en justice.

En 1779, sous le prévôt Antoine Fay, baron de Sathonay et d'Albonne, la communauté de la fabrique, qui souffrait aussi, dut vendre sa maison. Ses archives furent transportées dans une salle de l'hôtel de Ville, où les maîtres-gardes installèrent leur bureau le 15 septembre. Les marchands de soie, en décembre, envoyèrent à la Cour des délégués exposer le dépérissement des manufactures; le roi ordonna que les courtisans reparussent avec des étoffes d'or, argent et soie.

Une expérience de navigation à vapeur excite fort la curiosité des Lyonnais. Il semble que ce fut en 1780. Le Franc-Comtois Jouffroy d'Abbans avait réalisé ce qu'essaya Denis Papin. Son bateau, muni de roues à aubes, descendit la Saône jusqu'à

l'île Barbe. Le 15 juillet 1780, environ dix mille habitants accourent sur les berges. Le bateau évolue, puis remonte la Saône à raison de deux lieues à l'heure. Les spectateurs acclament, émus, enthousiastes. Le problème de la navigation mécanique semble résolu. « L'Académie de Lyon fit dresser un acte de notoriété, procès-verbal de cette expérience mémorable. Les souvenirs des assistants sont pleins de lyrisme. Ils marquent cette journée comme une date humaine. » (Lucien Corpechot, *Écho de Paris*, 1<sup>er</sup> octobre 1909.)

La tradition artistique se maintenait aussi, là, par une décoration de l'église Saint-Paul, ici, dans l'industrie de la soie, par de remarquables dessinateurs, tels que Philippe de la Salle.

Le 7 décembre 1781, une ordonnance de police publie le règlement des « fiacres », très étudié, prévoyant force détails : un modèle du genre. Selon les cas, surtout les distances, le prix de la course varie de 12 sous à 3 livres; c'était plus cher, par exemple, de nuit, ou aux faubourgs.

Deux ans plus tard, l'œuvre des Enfants trouvés, délaissés et orphelins, au-dessous de sept ans, est transférée de l'Hôtel-Dieu à l'hôpital de la Charité. L'an d'après, des citoyens se réunissent

à l'archevêché et forment l'Institut de bienfaisance pour les mères-nourrices, le premier en France. L'établissement donna deux leçons par mois, à plus de cent dix mères-nourrices.

Nouvelle crise sur la soie. Marie-Antoinette avait remis en vogue les étoffes blanches!

Roland de la Platière, citoyen de Lyon par divers titres, inspecteur des manufactures, passait alors l'hiver avec sa femme dans cette « ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, dont l'empereur Joseph fut jaloux ». (*Mémoires de Madame Roland.*)

Vers ce temps, se faisait connaître le physicien et médecin Pierre Bertholon (né en 1742). Il s'occupe assidûment des phénomènes de l'électricité, correspond avec Franklin, et publie *Électricité des Métaux*. Les expériences des frères Montgolfier, d'Annonay, l'incitent à rédiger *Avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, ouvrage imprimé en 1784. Parmi ses autres travaux, figure une *Théorie des Incendies*, recherchant leurs causes, les moyens de les prévenir et de les éteindre. Il mourut en 1800.

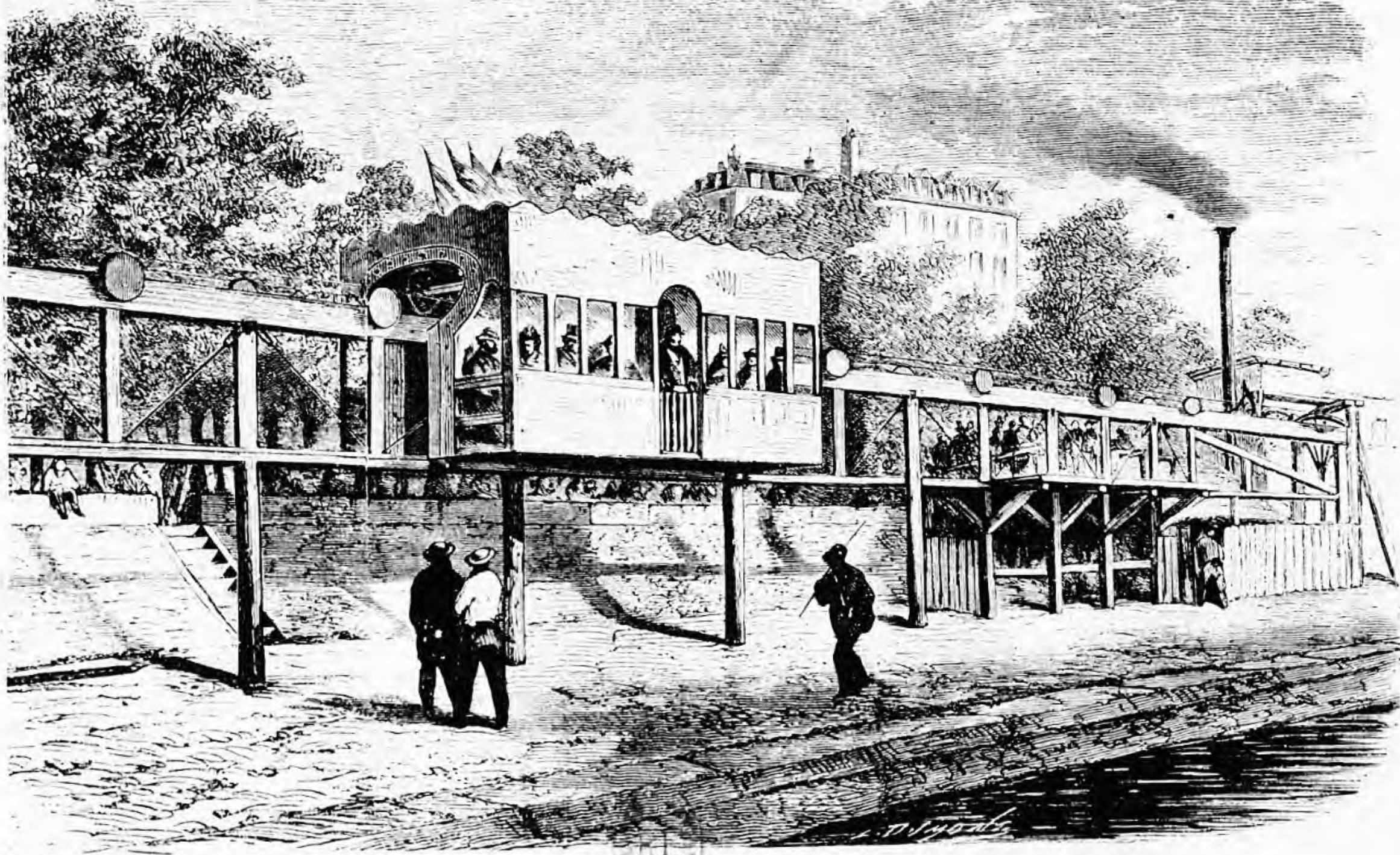
Cette même année, un traité de commerce avec l'Angleterre amène en France une profusion de soies anglaises, ce qui cause un fléchissement de la fabrique. Les canuts sont à bout. Le maître ouvrier Denis Monnet ayant mené une campagne pour obtenir un tarif minimum est arrêté et passe plusieurs mois en prison.

Le consulat n'aperçoit comme remède qu'un renforcement des répressions! Une ordonnance royale du 30 avril 1787 fixe la compagnie du guet à 131 hommes, dont 100 à pied et 31 à cheval, avec faculté de porter à 52 le nombre des cavaliers. Cela n'arrange rien du tout. La crise s'aggrave, la misère aussi. L'hiver a-été dur, la moisson s'annonce mauvaise. Plus de vingt mille ouvriers enduraient la famine, a noté J. Godart; et l'on refusait des passeports à ceux qui voulaient partir à l'étranger. En juillet, une souscription est ouverte. La corporation, le consulat, le roi, y contribuent. L'archevêque Malvin de Montazet, par une lettre pastorale, sollicite la piété des fidèles. Il eût fallu autre chose que des secours, une réforme, mais ni les marchands ni les autorités ne voulaient en entendre parler. Aussi la misère ne faisait que s'accroître. Un mémoire de

la corporation, le 2 mars 1788, donna l'avis d'économistes, de publicistes, suggérant qu'il vaudrait mieux faire des sacrifices sur les étoffes pour occuper l'ouvrier, que de le laisser oisif et tendant la main. Le consulat se borne à obtenir du roi l'autorisation d'emprunter trois cent mille livres pour secourir les malheureux (15 mars).

Cette somme, jointe à la souscription, devait porter un an plus tard le total des recettes à près de 670 000 livres, entièrement employées en secours. On en distribuait plus de 50 000 chaque mois, mais comme les affamés étaient de 15 000 à 20 000, on ne pouvait dépenser pour chacun que deux sols par jour!

En automne de cet an 1788, le consulat ordonne une enquête. Il y a 5 884 maîtres ouvriers, 1 706 compagnons, 507 apprentis; avec les ouvrières, le chiffre atteint 18 821. En ajoutant les maîtres marchands et leur personnel, et toutes les professions connexes : dessinateurs, teinturiers, etc., c'étaient 30 000 à 35 000 personnes vivant de la fabrique, soit environ le quart de la population de Lyon et de ses faubourgs. Mais sur 14 777 métiers, 5 442 étaient immobilisés par le manque de commandes!



Monorail aérien du pont Morand au parc de la Tête-d'Or, 1872.

Grimod de la Reynière écrivait cette année-là à Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* : « L'industrie est poussée à Lyon au dernier degré de la perfection. La main-d'œuvre est à bas prix, et l'on exécute des ouvrages admirables avec des sommes modiques. » Admirable, soit; mais « on », c'est-à-dire les maîtres d'ateliers, ouvriers et ouvrières, soldaient ce résultat magnifique en mourant de faim.

Et pendant ce temps, on pouvait voir l'archevêque Malvin de Montazet recevoir à Oullins les notabilités de la ville, le prévôt Louis Tolozan de Montfort, le peintre Lasalle, le poète Thomas, le cardinal de Bernis, etc., et aussi Collet d'Herbois, acteur, directeur de théâtre, déclamant une ode à la louange de M. de Flesselles, prévôt des marchands de Paris!...

## A la veille de la Révolution

Dix-huit siècles d'histoire, trois mille ans d'existence, une rupture d'équilibre économique. Aux dernières lueurs des temps modernes, l'armature sociale de Lyon était encore celle du moyen âge, éclairée par la Renaissance, polie par le classicisme, rajeunie par le dix-huitième siècle. L'ancien régime s'y retrouvait entièrement, mais avec des lézardes; celles-ci prennent un autre nom qui va retentir chez tous les peuples. Résumons ce qui doit disparaître, sinon s'adapter à la période contemporaine.

Le gouverneur de Lyon et de la généralité était alors un duc de Villeroy, qui, selon l'usage, siégeait parmi les courtisans de Versailles. Son lieutenant, le duc de Castries, réside au château fort de Pierre-Scize. Des éléments de la garnison gardent le fort Saint-Jean au sud-ouest, le bastion

Saint-Clair vers la route de Genève et Bourg-Besançon. Du commandant dépendaient naturellement les fortifications, la compagnie générale de la maréchaussée et le corps royal de l'artillerie. Une académie du roi pour l'éducation des gentilshommes est fréquentée aux périodes de paix par des étrangers; c'est une des plus anciennes du royaume; on y enseigne les mathématiques, l'équitation, l'escrime, les exercices militaires, la danse, la voltige, etc.

L'administration royale a son délégué dans l'intendant, personnage plus important que l'actuel préfet, lequel n'a sous lui qu'un département. L'hôtel de l'intendance, place Louis-le-Grand, centralise les affaires de la province : correspondance, impôts, comptabilité, foires et marchés, hôpitaux, population, affaires de l'armée, casernes, haras, postes, manufactures, contentieux des domaines, fermes, aides, octrois, messageries, tribunaux, ponts et chaussées, canaux, agriculture, reconstructions, nomination des officiers et des syndics, mines, sans compter les etc. L'intendant de ce temps-là se nommait Terray.

On comprend qu'à Lyon les affaires citadines devaient susciter des froissements entre le prévôt

des marchands et l'intendant. Le prévôt et les quatre échevins n'auraient pu suffire à l'administration d'une cité qui, si elle n'était plus capitale, avait maintenu, par son influence, sa richesse, le chiffre de sa population, son rang de seconde ville de France. Ils étaient assistés par douze conseillers, un avocat-procureur général, un secrétaire, un trésorier, le colonel de la ville, et divers fonctionnaires : avocats, secrétaires, comptables, notaires, un architecte, un peintre, un généalogiste-armorialiste, etc. Il y avait encore des assemblées temporaires de notables, des juridictions pour les privilèges et les foires dites Conservation (nos actuels tribunaux de commerce), des cours de droit, une Chambre de commerce, des syndics de commerce, les consuls étrangers, enfin la police et son lieutenant-général.

Le colonel de la ville, chef de la milice bourgeoise, siège place Confort. C'était Jean-Baptiste Berruyer, aidé par le capitaine de la ville Marc Rousset de Saint-Eloy, ancien capitaine au régiment de Limousin. Chacun des vingt-huit quartiers ou pennonages est commandé par un capitaine-pennon (le drapeau différant pour chaque quartier), un lieutenant, un enseigne, un sergent

d'affaires, un sergent-major pour les exercices, quinze sergents et quinze caporaux, plus un sergent et un caporal pour les incendies. A cette milice, s'adjoignent une compagnie franche et une compagnie du guet, pour rondes et patrouilles diurnes et nocturnes; une compagnie des arquebusiers, une des chevaliers de l'arquebuse, une enfin des chevaliers de l'arc, qui ne sont pas seulement un souvenir de temps révolus, puisqu'ils font des exercices au rempart du côté d'Ainai.

Les officiers de police étaient nommés par le prévôt. Le chevalier Laurent Basset, alors lieutenant-général, ex-juge conservateur des privilèges du Franc-Lyonnais, compte parmi ses subordonnés six commissaires de police, trois huissiers, un receveur des amendes, deux échantilleurs jurés des poids et mesures.

Le diocèse de Lyon dépassait en étendue la généralité; il comprenait, avec le Lyonnais, le Forez et le Beaujolais, la Bourgogne, la Bresse, les Dombes, le Bugey, le Dauphiné, soit vingt et un archiprêtres ou districts ecclésiastiques, englobant sept cent huit paroisses et cent trente annexes, en plus des quatorze paroisses et de l'annexe de la ville. L'archevêque-comte, primat de France (pour

le moment Antoine de Malvin de Montazet), avait comme suffragants les évêques d'Autun, Mâcon, Dijon, Chalon, Langres, Saint-Claude. Sa juridiction ecclésiastique recevait les causes pour appel de Lyon, Paris, Tours et Sens. Sa juridiction laïque s'exerçait sur les terres et seigneuries de Pierre-Scize, depuis la porte de même nom jusqu'à la maison des Quatre Fils Aimon, rue Bourg-Neuf et jusqu'à la porte du monastère des Deux-Amants; d'Oullins, de Ternand en Lyonnais. Son vicaire général était l'évêque de Sarept.

L'archevêché fonctionnait par un secrétariat, un conseil ordinaire. Sous sa dépendance, exerçaient un juge général, place du Change; un procureur fiscal général, place du Gouvernement; un bureau du conseil charitable jugeant les contestations et se chargeant des procès d'indigents; une officialité métropolitaine recevant les causes par appel de l'officialité ordinaire de Lyon et de celles des suffragants; une officialité ordinaire pour les causes en première instance des ecclésiastiques, vœux, disciplines, etc. Il existait encore une Chambre souveraine du clergé, connaissant en dernier ressort des appellations des jugements rendus par les Chambres diocésaines sur les

décimes et autres impôts ecclésiastiques; une Chambre diocésaine, pour les causes en première instance des mêmes impositions, du clergé de Lyon; divers officiers du clergé, dont un receveur, un directeur des économats, un greffier, un notaire, un imprimeur, des avocats, des légats, etc. Ajoutons la juridiction du « comte de Lyon », justice séculière dans le cloître du chapitre, Fourvière, et sur les terres nombreuses qui dépendaient de lui.

On voit par ce bref tableau, d'une part, que les archevêques ont su maintenir grandement leur primatie des Gaules; d'autre part, la forte organisation du clergé lyonnais à la veille de la Révolution. L'ensemble restait digne des débuts héroïques quand Polycarpe, évêque de Smyrne, envoyait Pothin fonder à Lyon, capitale, la première église des Gaules. Dans la cité agrandie, quatorze églises principales se dressent : la cathédrale Saint-Jean, à laquelle on a réuni Sainte-Croix, première paroisse de la ville; Saint-Just, Saint-Paul avec l'annexe Saint-Laurent, Saint-Thomas-de-Cantorbéry à Fourvière, Saint-Nizier, Saint-Irénée, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Vincent, Saint-Georges, Saint-Antoine, Saint-François-de-

Sales, Saint-Bonaventure, Saint-Polycarpe, Saint-Bruno. A Ainai, il y a l'abbaye et Saint-Martin d'Ainai; au faubourg de la Guillotière, Notre-Dame-de-Grâce, et, à celui de Vaise, Saint-Pierre. Les communautés religieuses comprennent : séculières, les missionnaires de l'Oratoire et le séminaire de Saint-Joseph, ceux de Saint-Lazare; régulières, les chanoines trinitaires, dominicains ou jacobins, carmes, cordeliers, augustins, minimes, capucins, chartreux, tiers-ordre de Saint-François, feuillants, récollets. Pour les filles, il y a l'abbaye des Bénédictines (au palais Saint-Pierre), et les communautés de religieuses de Sainte-Claire, des Franciscaines, Ursulines, Visitandines, Carmélites, Annonciades, Bernardines. L'ensemble de ces moines et religieuses forme un total imposant, évidemment abusif; un tel nombre justifie les récriminations de certains polémistes laïcs. Plusieurs confréries de pénitents, de pénitentes, et une maison de recluses complètent cette organisation ecclésiastique.

Quoique beaucoup plus récente, n'ayant pas encore un siècle, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts est, elle aussi, florissante. Aboutissement logique des esprits qui, à chaque époque,

ont cultivé l'invention et le savoir, la poésie, toutes les branches de l'art, elle bénéficie de ce passé, en consacre la renommée. Pour le présent, elle s'intéresse aux diverses manifestations intellectuelles. Chaque année, dans l'assemblée publique du mardi suivant la fête de saint Louis, elle attribue une médaille d'or de trois cents livres au meilleur travail sur les mathématiques, la physique ou les arts, prix fondé par M. Christin, ancien secrétaire perpétuel de l'ex-Société royale des beaux-arts; et tous les deux ans, un prix semblable, plus une médaille d'argent de vingt livres, à des travaux d'histoire naturelle et d'agriculture, fondation de M. P. Adamoli. Parmi les académiciens ordinaires, figurent Roland de la Platière, Delandine; parmi les associés, François de Neufchâteau, A.-L. de Jussieu, J. Bernouilli, Gilbert de Voisins, Guyton de Morveau, Ducis (le traducteur de Shakespeare), Parmentier, La Harpe, l'abbé Raynal, Servan, Montgolfier, la comtesse de Beauharnais, Lacépède, Florian, de Saussure, Buffon, Franklin, Chaptal.

A l'Académie se trouvaient un cabinet des manuscrits et mémoires; un cabinet de curiosités naturelles, formé par le docteur Pestalozzi; un

cabinet d'instruments de mathématiques, physique, et modèles de machines, donnés par MM. Bordes, Christin et d'autres; un cabinet de médailles et d'antiquités, léguées par Adamoli.

La Bibliothèque publique, fondée par l'avocat et échevin Pierre Aubert, primitivement hôtel de Fléchères près du Palais, avait été réunie à celles du collège de la Trinité et du collège Notre-Dame. L'importante Bibliothèque des Augustins, quai de même nom, offrait une exposition de sphères, globes, instruments d'astronomie et de géométrie. La Bibliothèque du Concert renfermait ce qu'il y avait de célèbre en musique vocale et instrumentale; c'était sous ce rapport une des plus complètes de France.

L'enseignement est depuis longtemps l'objet de soins vigilants. Je viens de rappeler le collège de la Trinité, par des prêtres de l'Oratoire, quai de Retz, et celui de Notre-Dame, par des maîtres séculiers, rue du Bœuf, au flanc est de Fourvière. Le collège des médecins, le plus vieux du royaume, avait un service contre les épidémies, et une école gratuite des accouchements. Le collège royal de chirurgie compte aussi des maîtres en pharmacie. L'école vétérinaire garde son

renom, ainsi que l'école gratuite de dessin. On avait encore des maîtres de mathématiques, de langues, histoire et géographie, belles-lettres, de musique, d'escrime, de danse; enfin, cinquante maîtres et cinquante maîtresses d'écoles ou de pensions. Il convient d'adjoindre au chapitre du savoir l'imprimerie et la librairie, importantes, avec une Chambre royale syndicale, et les écrivains-jurés.

Les avocats aux cours de Lyon étaient environ soixante-dix; leur doyen est alors François Deschamps. La plupart demeuraient au quartier Saint-Jean, entre la colline de Fourvière et la Saône, à la Loge, à la Bombarde, au bas du vieux Chemin-Neuf, dans les rues du Bœuf et Tramassac, voisines du Gourguillon.

On compte en ce temps trente-six architectes réputés; quarante notaires, ayant qualité de conseillers du roi; les experts-jurés arpenteurs royaux, des commissaires en droits seigneuriaux, des archivistes, des conservateurs d'hypothèques, une trentaine d'huissiers et sergents royaux.

Le tiers-état avait gardé, malgré Turgot, ses corporations ou communautés. Celle des marchands et fabricants d'étoffes or, argent et soie

a quatre syndics maîtres-gardes marchands et quatre syndics maîtres-gardes ouvriers, assistés de plusieurs autres officiers. L'habillement comprenait de nombreuses autres branches : tisserands, drapiers, cardeurs, apprêteurs, teinturiers, guimpiers, passementiers, tissutiers, toiliers, rubaniers, bonnetiers, merciers, tailleurs, chapeliers, cordonniers. L'alimentation se fractionnait en boulangers, bouchers, épiciers, charcutiers, pâtisseries, hôteliers, cafetiers. Les autres principales corporations étaient les joailliers, quincailliers, apothicaires, horlogers, charpentiers, menuisiers, charrons, maçons, maréchaux, tapissiers, serruriers, peintres, armuriers, selliers, tonneliers, papetiers, potiers, coffretiers, coiffeurs de femmes. Tout cela et quelques autres communautés, c'est la bourgeoisie, grosse et petite. Quant à la partie la plus nombreuse du tiers-état : compagnons et compagnonnes, apprentis, auxquels on pouvait joindre beaucoup de chefs d'ateliers dont la vie ne valait guère mieux, c'est le peuple proprement dit, sans autres droits que ceux dont les communautés bourgeoises veulent bien prendre la défense.

Les hôpitaux comprenaient l'Hôtel-Dieu, la

Charité qui exerce une dizaine de modes de secours adaptés aux diverses sortes de nécessiteux (total des pauvres à sa charge en 1787 : 9 590), et le petit hôpital de la Guillotière qui donne un souper et un lit aux passants pauvres. Il y avait de plus des assemblées de charité dans toutes les paroisses, sous la présidence des curés; des maisons de bienfaisance pour les mères-nourrices, les fillettes de sept à neuf ans subissant de mauvais exemples de leurs parents; quatre maisons de sœurs de Vincent de Paul. Le séminaire Saint-Charles avait trois écoles d'apprentissage pour les filles pauvres; et il venait de faire construire à la Croix-Rousse une maison de l'enfance, asile des femmes tombées en démence, et une pension pour jeunes filles à instruire. Lyon reste la ville de la charité.

Un bureau des finances a dans ses attributions le domaine et la voirie, les tailles, aides, octrois, marques, eaux et forêts, fermes générales, etc. Un tribunal d'élection connaît de toutes ces matières, pour la généralité. L'hôtel des Monnaies n'avait de ressort qu'en Lyonnais, Dombes et ville de Trévoux. Une quinzaine de cours étrangères, notamment celles d'Espagne, de Toscane, du Saint-

Siège, de Sardaigne, de Naples, de Russie, de Pologne, de Saxe, de Suède, étaient représentées par des consuls.

Le consulat de Lyon garde l'inspection des blés, légumes, vins, etc., et des halles de la Grenette, où il a un officier tenant registre de l'état et des prix des denrées, réglant sommairement les contestations. Un tarif fixait les prix de transport, dont celui pour la houille, ce qui établit l'importance de sa consommation dès ce temps-là. Lyon tenait encore ses quatre foires franches, qui duraient quinze jours, en janvier, avril, août, novembre. Le bureau général des postes, rue Saint-Dominique, centralisait un service important de départs et d'arrivées. Celui de la poste aux chevaux, au cul-de-sac des Célestins, et celui des diligences, au port Neuville, étaient non moins achalandés. Rappelons les fiacres, ajoutons un bureau des poids et mesures, un bureau d'avis et d'adresses, et l'on conviendra, rien que par le résumé de l'essentiel que nous avons essayé, que Lyon avait su s'organiser en tous sens intellectuels et matériels, avec de la prévoyance, de l'à-propos, aussi la variété nécessaire.

M. de Flesselles, ce prévôt des marchands de

Paris qu'attendait une fin lamentable, restait inscrit à Lyon comme grand-custode des Pénitents de Notre-Dame. Un autre nom de ce temps-là est celui du docteur Récamier, un des recteurs de l'Hôtel-Dieu. L'avocat Nicolas Bergasse (Lyon, 1750-1832) avait plaidé contre Beaumarchais dans le procès Hornmann, qui poursuivait sa femme en adultère. Un autre avocat, Antoine-François Delandine (né à Lyon en 1756), se distingue comme érudit et écrivain. Il publie en 1788 une *Histoire des Assemblées nationales en France*. Cette même année, il rédige une très consciencieuse *Bibliothèque historique et raisonnée des ouvrages manuscrits et imprimés sur Lyon*, où il dit : « L'histoire de la seconde ville du royaume a paru à plusieurs écrivains un champ vaste, fertile, et propre à y développer leurs talents. » La première partie de cet utile travail parut en postface de l'*Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon, et des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, pour l'année bissextile 1788*, chez Aimé de la Roche, imprimeur, aux Halles de la Grenette.

A la veille de la Révolution, nous retrouvons Roland, toujours inspecteur général des manufac-

tures, et de plus membre du bureau général de la Société royale d'agriculture. Quand il séjourne à Lyon, c'est à la maison Colomb, place de la Charité. Parmi les visiteurs, figurent Servan, et Lemontey, qui plus tard écrira au sujet de Manon Philippon : « J'ai vu madame Roland, avant 1789... Je me souviens que la première fois que je la vis, elle réalisa l'idée que je m'étais faite de la petite fille de Vevey, qui a tourné tant de têtes, de la Julie de J.-J. Rousseau; et quand je l'entendis, l'illusion fut encore plus complète. »

Dans ses *Mémoires*, M<sup>me</sup> Roland a évoqué, en sa prison, ce moment de Lyon où nous parvenons : « La Révolution survint et nous enflamma. Amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venait régénérer l'espèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur laquelle nous nous étions si souvent attendris; nous l'accueillîmes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevaient pas que par philosophie l'on provoquât et applaudît des changements qui n'étaient bons qu'aux autres. Ils devinrent par cela seul ennemis de M. Roland. Dès lors, d'autres le prisèrent davantage. »

## Girondins et Jacobins

Le roi convoque les États généraux pour le 24 janvier. Fièvre chez les canuts. La rédaction des cahiers, grosse affaire! La communauté de la fabrique, réunie le 23 février à la cathédrale Saint-Jean, essaie d'écarter, par un appel à l'union patriotique, la revendication du tarif minimum. Réponse : le lendemain, les maîtres ouvriers, plus nombreux que les marchands, élisent trente-quatre délégués, tous des leurs, y compris Denis Monnet.

M<sup>me</sup> Roland a rappelé la part de son mari dans les discussions de ce moment. Il était chargé par la Société d'agriculture de la rédaction des cahiers. « Ses principes et son caractère devaient lui faire voir avec plaisir une révolution qui promettait la réforme de beaucoup d'abus. » Denis Monnet, profitant des événements, lance des mémoires pour l'obtention, quand même, du tarif minimum. Il n'obtient (8 août) qu'un arrêt sti-

pulant la publication d'un Recueil desdits mémoires. Les marchands demandent aussitôt au prévôt et au consulat l'autorisation d'une assemblée particulière; mais ce n'était pas le moment de la « manière forte », les choses restent en suspens.

Misère partout. A Paris, les femmes partent (5-6 octobre) à Versailles chercher « le boulanger, la boulangère et le petit mitron ». A Lyon, Imbert Colomès, prévôt des marchands, donne lecture (20 novembre), dans une séance de la Société philanthropique, d'une lettre de Necker informant que le roi, malgré l'épuisement des finances, accordait aux pauvres ouvriers un secours de vingt-cinq mille livres. Fin de l'année, vente des biens du clergé, les assignats; début de 1790, les provinces découpées en départements, sinon groupées en un seul; le cas du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais, dénommés département de Rhône-et-Loire. A la nouvelle municipalité de Lyon, entre Roland.

Continuation des réformes, parfois hâtives, imprudentes : suppression des foires de Lyon, suppression de l'ordre des avocats (sept. 1790).

La ville ne parvenait pas à se dégager des diffi-

cultés financières. Roland fut délégué auprès de l'Assemblée constituante, pour lui faire part de cette situation. « Nous arrivâmes à Paris le 20 février 1791. La mission de Roland l'y retint sept mois; nous quittâmes cette cité à la mi-septembre, après que Roland eut obtenu pour Lyon tout ce que cette ville pouvait désirer, et nous passâmes l'automne à la campagne, en Beaujolais, occupés de nos vendanges. »

Le maire, successeur des prévôts des marchands, était Louis Vitet, médecin et président du tribunal de la Conservation.

Monnet est nommé greffier de la justice de paix du canton de la Montagne. Pierre-Édouard Lemontey, qui fréquente les Roland, substitut du procureur de la commune, est élu député de Rhône-et-Loire à l'Assemblée législative (sept. 1791).

Le moment est critique. Des partis hostiles sèment la division. La droite de l'Assemblée, où siège Lemontey, groupe les Feuillants, modérés, le centre, dit le « marais », le « ventre », tourne une girouette à tous vents; à gauche, les Girondins, désireux d'une république libérale, se ralliaient aux Roland; une extrême-gauche, peu nombreuse, il est vrai, mais hardie et violente,

empruntait à ses bancs élevés le nom de Montagnards.

Mars 1792, le ministère démissionne, Louis XVI fait appel aux Girondins. « Le vendredi 23 mars, à onze heures du soir, écrit M<sup>me</sup> Roland, je vis entrer chez moi Brissot avec Dumouriez, qui sortant du conseil venait apprendre à Roland sa nomination au ministère de l'Intérieur et le saluer en collègue. Quand il fut question de remplacer Degrave à la Guerre, Roland songea à Servan, dont les principes n'étaient pas douteux, puisqu'il les avait exposés avant la Révolution dans un ouvrage estimé, *le Soldat citoyen*. Nous le connaissions personnellement pour l'avoir vu à Lyon, où il avait la réputation méritée d'un homme sage et actif. »

Les événements se précipitent, les monarques menacent, la Cour renverse le ministère girondin, le peuple de Paris attaque les Tuileries (10 août), Louis XVI est enfermé au Temple. Le ministère girondin est rétabli, avec Roland, intermédiaire entre ce parti et les Girondins de Lyon. A l'appel des volontaires, Fourier s'enrôle (le futur théoricien socialiste, né à Besançon, tenait alors une épicerie à Lyon).

La cité avait eu sa large part d'agitation : incendie des barrières et de châteaux, enthousiasme pour la Fédération, soulèvements contre les aristocrates, plusieurs meurtres, attaques contre l'arsenal, conspiration royaliste. Après le Dix-Août, les révolutionnaires triomphants deviennent des frères ennemis, les Girondins veulent de la méthode, les Montagnards poussent aux violences. Les Jacobins lyonnais forment alors un comité qui, à la nouvelle des massacres de septembre, emboîte le pas : huit officiers de Royal-Pologne et trois prêtres réfractaires sont égorgés dans les prisons. Des pillages succèdent, plusieurs magasins sont dévastés par des femmés. -

Quelques jours suivent, la Convention proclame la république. Y figuraient des Girondins lyonnais, le maire Louis Vitet, le géologue Patrin. Contre les excès des Montagnards, les Girondins ont accepté l'appui des modérés, anciens constitutionnels, et même des royalistes. Il n'existe plus que deux partis.

Côté conservateur, Lemontey devint administrateur du district de Lyon. Avec Riard de Beauvernois, côté destructeur, Chalier, de la maison de commerce Bertrand et Chalier, excitait les clu-

bistes par ses discours enflammés. Les Jacobins acquirent la majorité dans la nouvelle commune, sans pouvoir empêcher cependant l'élection du Girondin Nivière-Chol à la mairie, grâce à l'importante section Rousseau, formation de l'industrie et du commerce. Mais trois jours après le triomphe de la Gironde à Lyon, la Montagne triomphait à Paris.

Le Midi, entraîné, se soulève. Les Lyonnais, refusant de reconnaître l'autorité d'une Convention devenue l'instrument des terroristes, inscrivent sur le drapeau bleu-blanc-rouge ces mots tirés de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : *Résistance à l'oppression*, et mettent leurs troupes sous le commandement du comte Perrin de Précý, ex-maréchal de camp, aidé par l'ingénieur chevalier de Chenelette, lieutenant-colonel d'artillerie, lequel étudie aussitôt un plan de retranchements et redoutes.

« Les terroristes de Paris entrèrent en fureur, remarquent les *Mémoires* de M<sup>me</sup> Roland ; on veut que Lyon livre les têtes de ses plus riches habitants et une somme considérable ; on rappelle les troupes des frontières pour la maîtriser... Marseille envoie des secours aux Lyonnais... Cepen-

dant Chabot et ses pareils annoncent que Roland est à Lyon, attestent qu'il soulève cette ville, veulent le décréter d'accusation et moi avec lui. »

Le 23 juillet, les royalistes dominant la commune, vingt mille gardes nationaux sont en armes, sous le commandement de Précý et de son lieutenant le comte de Virieu. Les travaux de défense se poursuivent activement le long du Rhône, où la redoute dite de Chenelette gardait le pont Morand, face aux Brotteaux; des canons couronnent la Croix-Rousse, des maisons de plaisance sont fortifiées, des redoutes s'achèvent sur les hauteurs de Saint-Irénée et de Sainte-Foy.

## Siège de Lyon

Le sentiment de l'égalité, qui n'accepte de supériorité que celle du travail et du succès; la haine du luxe, bien qu'elle ne vive que du luxe; l'estime du labeur personnel, titre et gloire de tous les citoyens, a écrit Lamartine, prédisposaient Lyon à la démocratie et à la Révolution. « Lyon, qui tient à la propriété plus qu'à la vie, se souleva, non contre la république, mais contre les spoliateurs et les bourreaux. »

Les sections formèrent un secrétariat général, composé de Dervieu de Varey, ex-commandant de la garde nationale en 1790; Charles Mathon de la Cour, écrivain, de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts; Laurent Basset de la Pape, ancien lieutenant-général de la sénéchaussée; Bernard, principal clerc de notaire; François Parandier; Claude Allard, receveur des contributions; Des-

chuyez, fabricant; Jean Desarnod, avocat; Cheysac, marchand de fer; Jean Bruyzet, libraire, membre de l'Académie. A côté de cet organisme directeur, siège un « comité du département » : le médecin Gilbert Emmanuel, Pierre-Thomas Rambaud, Richard, et l'avocat Courbon de Montviol. La municipalité se forma des présidents des sections, sous la présidence générale du docteur J.-J. Coindre, nouveau maire.

Au 7 août, les troupes de la Convention sont campées au plateau de Montessuy, nord-est de la Croix-Rousse, entre les deux fleuves. Plus à l'est, au château de la Pape qui commande la route de Lyon, à l'endroit où elle bifurque, d'une part, vers Bourg et, de l'autre, vers Genève, s'installent le général Kellermann, glorieux depuis Valmy, les représentants Dubois-Crancé et Gauthier. Le siège commençait. Dans la ville, le tocsin, les tambours, appellent les sections. Un premier engagement, assez vif, se produit au delà de la Croix-Rousse, près de Cuire.

Les conventionnels, n'étant que huit mille, dont une fraction barre les routes vers les monts d'Or, ne pouvaient organiser un siège en règle. D'autre part, les Marseillais expédiaient dix mille hommes

au secours de Lyon, et les Piémontais heurtaient l'armée des Alpes. Kellermann va prendre le commandement de celle-ci, laissant Dubois-Crancé exécuter des travaux d'approche. Loin au sud, le général Carteaux refoule les Marseillais. A l'est, Kellermann ayant battu les Piémontais, prélève sur l'armée des Alpes dix mille hommes et cent canons, qu'il envoie contre Lyon, seul désormais.

Dubois-Crancé a établi des batteries entre Rhône et Saône, contre la Croix-Rousse garnie de redoutes. Il envoie le général Vauxbois dresser un camp rive gauche du Rhône, entre Villeurbanne et la Guillotière; huit batteries sont installées face aux Brotteaux, et à la presqu'île, des Terreaux à Bellecour.

Le 22 août, de Précý chassant les conventionnels du cimetière de Cuire, est blessé au bras par un éclat de bombe. Lyon envoie un refus, avec vingt mille signatures, au dernier ultimatum de Dubois-Crancé. Alors celui-ci donne le signal du bombardement. Des maisons sont incendiées, pendant qu'à la Croix-Rousse s'échange une vive fusillade, et qu'une attaque aux Brotteaux laisse aux mains des assaillants une partie des retranchements. Aux jours suivants, une sortie des

hommes de la redoute Chenelette, au pont Morand, bouscule ces voisins gênants.

La lutte continue, acharnée, canonnades, bombardement, sorties, escarmouches. En septembre la famine commence à se faire sentir. La Convention, impatiente, envoie Couthon avec mission de *détruire la ville!* « Sur les débris de Lyon, stipule le décret, nommés désormais *Commune affranchie*, sera élevé un monument avec ces mots : « Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. » En dernier examen, l'histoire, depuis, a rectifié ce jugement excessif. Les Lyonnais ont toujours affirmé qu'ils se battirent pour la liberté et non contre elle.

Couthon, accompagné de Maignet et de Châteauneuf, va d'abord en Auvergne lever dix-sept mille paysans. « J'arrive avec toute l'Auvergne, écrivait-il, je vais la précipiter sur Lyon comme un seul bloc. »

Dubois-Crancé continue de bombarder. Pourtant le siège n'avance guère. Grâce aux renforts auvergnats le château de la Duchère est enlevé, le quartier général passe du château de la Pape à Saint-Genis-Laval, vers le sud, où arrive le général Doppet. Ce dernier attaque Oullins, Sainte-Foy,

le sud-ouest et l'ouest. Le 29 septembre, un combat violent s'engage, des hauteurs de Sainte-Foy et Saint-Irénée, au flanc de Perrache. Les Lyonnais reprennent plusieurs de leurs postes. Effort inutile. Les vivres manquent, les Montagnards reprennent pied dans les comités, les pusillanimes font décider la reddition. Précy s'ouvre alors un passage et gagne la Suisse; son lieutenant Virieu est tué. Lyon doit céder, après une résistance de soixante-deux jours.

Les conventionnels entrèrent le 9 octobre. Couthon, paralysé des jambes, se fait porter à la place de la Fédération, ancienne place Louis XIV ou Bellecour. Là, il frappe du marteau une maison d'angle : signal des démolitions. On emplit les prisons des Girondins et de leurs alliés. Tous les membres du comité du siège sont traqués. Bergasse et Delandine, anciens représentants aux États généraux de 1789, emprisonnés.

Collot d'Herbois, ci-devant acteur de théâtre, qui croit avoir des revanches à prendre sur ses compatriotes, se fait déléguer par la Convention. Il arrive avec Fouché. Une Commission dite populaire condamne à mort trois cent cinquante prisonniers. Parmi les guillotins, figurent J.-J.

Coindre, maire; Dervieu de Varcy et Mathon de la Cour, du secrétariat général.

Collot d'Herbois et Fouché trouvant la guillotine trop lente font mitrailler trois cent vingt-neuf personnes, dont Laurent Basset de la Pape et le clerc de notaire Bernard, tous deux du congrès du siège. Cela fait six cent soixante-dix-neuf victimes. La Commission populaire acquitta dix-huit cents prisonniers. Les Roland, qui avaient établi la liaison entre Lyon et Paris depuis 1789, périssent en même temps que la cité vaincue (8 novembre).

\* \* \*

La méfiance que tous les gouvernements ont de Paris et Lyon tient ces villes en tutelle. On avait fait Paris chef-lieu d'un département minuscule; on estima de même que Lyon perdrait son influence si on amputait son territoire préfectoral. En le séparant du Forez, on espéra que la différence d'administration mettrait entre eux de la division. Rhône-et-Loire fut découpé en deux départements : la Loire, chef-lieu Montbrison; le Rhône, chef-lieu Lyon. Ce fut, après la Seine, le plus petit département.

A Lyon même, la Guillotière, Vaise et la Croix-Rousse eurent leur administration distincte. Ce n'était plus Lyon; Lyon avait vécu, pour toujours; jusqu'à la fin des siècles, *Commune affranchie* clamerait aux générations le crime et le châtement! Bien entendu, fut supprimée, à jamais aussi, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, dont plusieurs membres s'étaient compromis avec les « aristocrates ».

Ayant dévoré des Lyonnais, des Girondins, les « Sans-Culottes » mis en appétit, engloutirent les Montagnards, les Dantonistes, les Hébertistes. Quand il n'y eut plus qu'un petit groupe de Jacobins autour de Robespierre, il suffit d'une autre petite minorité pour le renverser, au Neuf-Thermidor.

La soie n'étant guère article révolutionnaire, et moins encore sans-culottide, la « fabrique » depuis 1789 avait languie désespérément. Sur dix-huit mille métiers, il n'en restait que trois mille en activité.

Cependant, la Convention, libérée, rend à Lyon son ancien nom, fait interrompre les démolitions. Dans les prisons, des terroristes ayant pris la place des modérés, les vengeances s'exercent; les com-

pagnies du Soleil et de Jéhu, surtout royalistes, envahissent les geôles, égorgent quatre-vingts personnes dont les cadavres sont jetés au Rhône.

Au quartier neuf des Brotteaux, sur un espace gazonné, un sarcophage en marbre blanc est élevé « aux victimes de la Terreur ». Sur la face principale, se lisait cette inscription due à Delandine :

Pour eux, la mort devint une victoire;  
Ils étaient las de voir tant de forfaits;  
Dans le trépas ils ont trouvé la gloire,  
Sous ce gazon ils ont trouvé la paix.

1795. La Convention cède la place à deux Conseils, Anciens et Cinq-Cents, avec un Directoire de cinq membres. Au Conseil des Anciens, Lyon envoie Imbert-Colomès, ancien échevin commandant de la ville en 1789, et Camille Jordan, qui va se distinguer comme orateur politique.

Sous le Directoire, le baron de Prony (né à Chamelet, près Lyon) est chargé de la revision du cadastre de la France selon les mesures nouvelles du système métrique. De ce temps encore : les sculpteurs Chinard et Michallon, Vitet qui publie des études médicales, l'archéologue Antoine Mongez, le général Duphot, tué à Rome en 1797.

Étienne Delessert se consacre maintenant à l'agriculture. Un neveu des Jussieu, Antoine-Laurent (Lyon 1748-Paris 1835), organise la science des classifications naturelles. Le fils d'un tonnelier lyonnais, Claude Martin (né en 1732), devient major général de l'armée des Indes. Il fonde l'école professionnelle dite la Martinière, dans sa ville natale.

A cette fin du dix-huitième siècle, la Guillotière est enfin annexée à Lyon. Les vestiges des mauvais jours s'effacent devant les reconstructions. Place Bellecour, ci-devant de la Fédération, de magnifiques maisons se bâtissent, en remplacement de celles de Mansard détruites. Le 13 juillet 1800, le préfet de Verninac de Saint-Maur rétablit, sous le nom d'Athénée, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts.

L'histoire, depuis, a poursuivi son froid jugement : l'unitarisme des Jacobins, aboutissant à l'empire, fléchit devant le fédéralisme des Girondins, quand on en voit des réalisations vivaces comme celles de la Suisse et des États-Unis, ou qu'on en vient en France à réclamer au moins du régionalisme. A ne voir que des conséquences plus immédiates, le coup d'État des Montagnards

engendra la Terreur destructive, tandis que l'émeute lyonnaise des Girondins, étouffée pendant dix mois, revécut au moins dans les actes pondérés du Directoire restructeur. Tout cela, c'était le passé...

Cette année 1808 meurt obscurément le peintre ornemaniste Jean Pillement, né ici en 1727, qui travailla aux Gobelins, fut premier peintre du roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et de la reine Marie-Antoinette, dont les fleurs et les fantaisies ont longtemps illustré, et illustrent encore, le décor de toutes les étoffes.

## **L'Empire**

La Révolution, faite par des personnages grands sous l'influence des institutions, des mœurs, voire des théories du dix-huitième siècle, avait malgré ses audaces un pied pris dans l'ancien régime. Au Dix-Huit Brumaire, Bonaparte enfonce la porte d'un avenir très différent. Les œuvres ne seront pas toujours aussi profondes ni aussi robustes, mais elles seront plus variées d'idées, de genres, de techniques et d'aspects. La lisière qui retenait encore les esprits est rompue; tout prend son élan vers des libertés que plusieurs porteront aux plus extrêmes limites, et Bonaparte lui-même donnera l'exemple.

Le Consulat? transition. Pourtant l'autorité du premier Consul se fait sentir. Il lui faut une centralisation renforcée; les préfets ne datent vraiment que du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800).

Le premier du Rhône est Raymond de Verninac de Saint-Maur, remplacé l'année suivante par le comte de Najac, qui passe bientôt le poste à Bureaux de Puzy.

Au début du Consulat, Bonaparte entreprend sa deuxième campagne d'Italie. Il est à Lyon avec l'armée en mai 1800, et franchit, vers le 10, le pont de la Guillotière, pour le col du Saint-Bernard.

Parmi les militaires qui vont briller, je cite Louis-Gabriel Suchet, fils d'un fabricant de soieries (né en 1772). D'abord commis chez son père, volontaire de 1792, il est à vingt-huit ans général à l'armée d'Italie, maréchal de France, et duc d'Albuféra quand il aura conquis sur les Espagnols la Catalogne et Valence (1810-1812). Sa statue, par Auguste Dumont, se dresse à l'ancien port Saint-Clair, place Tolozan.

Mais à côté de ces figures martiales, un Lyonnais, dont je dois vous parler, réalise une conquête pacifique, qui dure et durera longtemps encore.

### JACQUARD

Joseph-Charles Jacquard naît le 7 juillet 1752.

Fils d'un tisseur en étoffes façonnées, il en hérite deux métiers et se plie longtemps au pénible labeur, sans s'enrichir. Chercheur, il imagine des perfectionnements; témoin de la fatigue des canuts, dont il souffre lui-même, il reprend le projet de Vaucanson, établit le plan d'un métier qui supprimera le soulèvement manuel des fils de la chaîne pour le passage de la navette qui traverse la trame et y forme le dessin. C'est en 1790. Faute d'argent, ses premières tentatives échouent. Volontaire à l'armée du Rhin avec son jeune fils qui tombe sur le champ de bataille, il rentre à Lyon, retrouve sa femme, qui avait foi en son génie, dans un grenier, où bientôt elle meurt de misère.

« Simplifier ces métiers imparfaits, supplice d'une classe nombreuse d'ouvriers, d'ouvrières et d'enfants, ce n'était pas seulement servir l'industrie, c'était servir le genre humain. » (Lamartine.) Durant sept années, travaillant jour et nuit, car il faut gagner un amer pain quotidien, Jacquard taille au couteau les poulies, bobines et autres détails de sa machine, qu'il termine enfin en 1800.

L'année suivante, il en fait recevoir le modèle

à l'Exposition de l'industrie. Le jury lui décerne une médaille de bronze. Appelé à Paris par le clairvoyant Carnot, ministre de l'Intérieur, il est placé au Conservatoire des arts et métiers, où il fabrique lui-même, seul avec sa mécanique, une robe pour Joséphine. Le premier Consul lui attribue un traitement annuel de trois mille livres, pour la réparation des machines de tissage du Conservatoire. Bonaparte et Carnot, se rendant compte de l'essor que prendra la « fabrique », renvoient Jacquard à Lyon, en lui maintenant la pension, avec une prime de cinquante francs pour chaque métier qu'il établira. Cependant, des ouvriers, craignant de perdre leur travail, brisent un des métiers et veulent même jeter au Rhône l'inventeur. Des agents de police le tirent difficilement des mains de ces furieux. Un rimeur faubourien, Étienne Blanc, dit Tampias, chansonnait :

Maudissons, gens de Lyon,  
La rare occupation,  
L'évansion  
Du fameux Jacquard...

Peu à peu, le chercheur fait comprendre aux canuts que son « évansion » les arrache aux

« difformations » de l'ancien métier, et que le nouveau, multipliant les étoffes, abaissant les prix, permettant la vente à une clientèle bientôt innombrable, donnera du travail à beaucoup plus d'artisans qu'autrefois. Sa mécanique alors trouvera grâce et se propagera rapidement parmi les tisseurs.

\*  
\* \*

En 1802, la ville acquiert le palais de la vieille abbaye Saint-Pierre, place des Terreaux, pour en faire un musée, où entrent les tableaux accordés par décrets des consuls. L'Athénée reprend son ancien nom d'Académie des sciences, belles-lettres et arts (22 décembre). Quand Napoléon se proclame empereur (mai 1804), Lyon envoie au Tribunal Mongez, Jean-Baptiste Say, Camille Peron. L'archevêque est à ce moment le cardinal Joseph Fesch, oncle de Napoléon.

L'année suivante, le pape Pie VII séjournant à Lyon, rend au culte la chapelle de Fourvière, et du haut de la colline bénit l'antique cité (19 avril). Il vogue aussi vers l'île Barbe, dans une gondole pavoisée, escortée d'une flottille de prélats, abbés et moines. Une foule innombrable se pressait sur

les berges, et aux deux rives de la Saône entre lesquelles s'allonge l'île.

Lyon est surveillé de si près par le pouvoir, que celui-ci nomme lui-même le conseil municipal. Sous le Consulat, il existait trois maires et trois adjoints. Du 23 septembre 1805, il n'y a plus qu'un maire, le comte Fay de Sathonay, capitaine dans la cavalerie lyonnaise sous le siège de 1793. Claude Hodieu (blessé lors de l'assaut du club des Jacobins) est nommé secrétaire en chef.

Le premier conseil de prudhommes en France est institué à Lyon par la loi du 18 mars 1806. Il a pour objet de juger les contestations entre fabricants-commerçants, chefs d'ateliers ou ouvriers.

Encore un an. Les avocats, un peu isolés dans la vieille ville, forment un Cercle littéraire, qui prend de l'extension. Le sculpteur Joseph Chinard (1756-1813), ancien metteur en œuvre des fêtes révolutionnaires, modèle les bustes de l'impératrice Joséphine et de M<sup>me</sup> Récamier. Côté sciences, une pléiade s'annonce. Si Ampère n'est encore que professeur au collège de Lyon, avant de l'être à l'École polytechnique de Paris, Barnabé Brisson voyait son *Traité des Ombres* inséré à la

suite de la *Géométrie descriptive* de son maître Monge. Antoine Mongez amorçait le nouveau système monétaire. L'économiste Jean-Baptiste Say publiait sa *Théorie des débouchés* et introduisait dans le nord les filatures de coton. L'industrie, aux noms de Jacquard, de Prony, ajoutait celui de Benjamin Delessert, fils d'Étienne, qui, soutenu par Napoléon, parvenait à tirer le sucre de la betterave et installait une première fabrique.

Camille Jordan maintenait son renom d'orateur politique. Quelqu'un, qui devait être le grand sentimental du romantisme, le Mâconnais Lamartine, terminait ses études à Lyon. C'était encore le temps du sculpteur Lemot, de l'architecte Rondellet. L'imprimeur Pierre-Simon Ballanche (né en 1776) édite une petite revue, le *Bulletin de Lyon*, où il donne des essais littéraires. Son livre, *Du sentiment avec ses rapports dans la littérature*, se liait à des principes religieux. Il fait la connaissance de M<sup>me</sup> Récamier, alors à Lyon (1812), subit son influence au point de la suivre à Paris, où il sera toujours de ses plus fidèles habitués de l'Abbaye-aux-Bois.

1814. Les Autrichiens entrent le 21 mars. Louis XVIII envoie Alexis de Noailles, commis-

saire extraordinaire civil et militaire. C'était en juin. Le 8 décembre, on eut de nouveau un préfet, le comte de Chabrol de Crouzol. Les maires de cette transition seront le marquis d'Albon, puis Méallet, comte de Fargues. Au début de mars 1815, Lyon apprend que Napoléon a quitté l'île d'Elbe, qu'il a débarqué au golfe Jouan, vers Cannes, avec une petite troupe, qu'il a lancé des proclamations au peuple et à l'armée. L'empereur longe les Alpes, par Digne, Sisteron, Gap; il entre, acclamé, dans Grenoble. Lyon s'enfièvre. Le 8 mars, arrive le comte d'Artois. Macdonald, commandant la place, ordonne une revue. — « Allons, camarade, dit le comte d'Artois à un sous-officier de dragons, crie : Vive le roi ! — Non, Monsieur... Si je criais quelque chose, ce serait : Vive l'empereur ! » Dans la nuit, le prince s'échappe, gagne Roanne.

Le 10, à sept heures du soir, Napoléon se présente avec sa petite armée. Le général Mouton-Duvernet et la garnison le reçoivent, la foule pousse des acclamations. Faisant de Lyon sa capitale provisoire, l'empereur signe un décret appelant à Paris les collèges électoraux, pour une Assemblée extraordinaire du Champ de mai. Le 11, il passe les troupes en revue, envoie un

détachement vers Roanne, un autre sur Villefranche. Le 12, il nomme un nouveau préfet, J.-B. Joseph, baron Fourier, charge Berthier d'obtenir la soumission de Michel Ney qui garde la Comté. Le 13, il quitte l'hôtel de ville, marche sur Mâcon, d'où il gagnera Paris.

Les Cent-Jours, le maire est le capitaine du génie Gabriel Jars. Après Waterloo, le comte de Fargues revient. Le 17 juillet, le comte de Chabrol est à la préfecture, les Autrichiens reparaissent. On sait ce que fut la Terreur blanche. Le général Mouton-Duvernét, que Napoléon avait nommé gouverneur, condamné à mort par le conseil de guerre, est fusillé (29 juillet 1816) au chemin des Étroits, rive droite de la Saône, quartier de la Quarantaine. Quel drame en ces huit pages que nous venons de lire ensemble...

## **La Restauration**

A l' « Introuvable », la Chambre de 1815, et aux suivantes, figurent les Lyonnais Camille Jordan, Mottet de Gérando, Humblot-Conté, Dugas-Montbel. La « fabrique » atteint alors vingt mille métiers, malgré la concurrence de nombreux ateliers en Suisse, Savoie, Prusse, et toujours Angleterre. Le pont de Serin est construit sur la Saône, devant l'école vétérinaire, un peu plus haut que Pierre-Scize. On achève celui d'Ainai, long de cent quatorze mètres. C'était sous un nouveau maire, le baron Rambaud, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents. La façade de l'Hôtel-Dieu, sur les plans de Soufflot, interrompue à la Révolution, est reprise; au-dessus du grand portail, se dressent les statues du roi Childebert et de la reine Ultrogothe.

## AMPÈRE

André-Marie Ampère (né le 22 janvier 1775), s'était préoccupé d'une langue universelle. Son père guillotiné, il se jeta, pour atténuer son chagrin, dans l'étude scientifique. Professeur de physique à Bourg, il écrit ses *Considérations sur la théorie mathématique du jeu* et devient professeur au collège de Lyon. Par la suite, il gagnera Paris, deviendra un des maîtres de l'École polytechnique, inspecteur général de l'Université. Il ne quitte guère son laboratoire, et il y découvrira l'électro-magnétisme : la « loi d'Ampère » ; puis, en 1820, l'action mutuelle des courants électriques : l'électro-dynamique, dont procède toute l'industrie électrique contemporaine.

L'érudit De Gérando (né en 1772) se fait connaître par une *Histoire de la Philosophie moderne*. Un ouvrage utile fut *l'Éducation des sourds-muets*, fruit de son expérience, méthode simplifiée, précise, selon les idées et les mots. Sa mort survint en 1842.

Bien des Lyonnais émigraient à Paris, devenu la ville d'attraction intellectuelle, aussi féconde pour des industriels, commerçants ou financiers.

En revanche, le même souci de la vie à défendre amenait dans Lyon Marceline Desbordes, avec son mari, l'acteur Valmore. Tous deux jouent au théâtre. Marceline publie des *Élégies et Romances*. Elle devait rester de nombreuses années dans cette ville d'adoption, même quand elle eut quitté la scène pour élever son fils et ses deux filles.

### MADAME RÉCAMIER

Dans la lignée des Françaises dont les salons furent une école d'échanges littéraires ou philosophiques, en même temps qu'ils aidaient à façonner une société polie, M<sup>me</sup> Récamier brille d'un éclat que le temps n'a pas terni. Née à Lyon en 1777, elle deviendra à Paris, sous l'Empire et la Restauration, « la grâce et la beauté des sociétés les plus mondaines ». (Ch. Gidel, *Histoire de la Littérature française*.) Elle eut de grands amis dans Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël, et des Lyonnais, Ampère, Ballanche, resté son fidèle admirateur, qui dort auprès d'elle son ultime sommeil.

\*  
\* \*

Le sculpteur François-Frédéric Lemot (né en

1773) avait travaillé à Paris pour la Convention. Il continua ses travaux sous l'Empire. La Restauration le chargea d'un *Louis XIV*, équestre, érigé place Bellecour, en 1826.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts comptait alors parmi ses membres ledit sculpteur Lemot, le physicien Ampère, le comte de Gasparin, Marceline Desbordes, de Nolhac.

Le chemin de fer venant de Saint-Étienne eut son terminus à Lyon dès 1829, construit par Marc Seguin, neveu des Montgolfier et né comme eux à Annonay.

#### THIMONNIER ET LA MACHINE A COUDRE

Au début de la Révolution, un teinturier lyonnais s'en alla vivre au bourg de l'Arbresle, sur la rivière de même nom. Il lui naquit en 1793 un fils, Barthélemy, dont il fit un tailleur. En apprentissage à Amplepuis, le garçonnet courait dans les montagnes aux heures de loisir, s'arrêtant pour contempler les brodeuses. Il apprit ainsi à nouer le point, eut l'intuition d'un appareil qui ferait aussi bien et beaucoup plus vite le travail des doigts.

En 1825, tailleur à Saint-Étienne, il revient à

cette idée, et, sans connaissances mécaniques, il se met à fabriquer une machine qui, toute grossière qu'elle était, lui prendra quatre années. C'était la machine à coudre (1829). Il a négligé ses affaires, ses proches le traitent de fou. Cependant un ingénieur, Beaunier, appréciant mieux cet assemblage de fer et de bois, mène à Paris l'inventeur, qui exécute quatre-vingts appareils pour un atelier de vêtements militaires. Les ouvriers lui ayant rendu la vie impossible, il revient, découragé, à Amplepuis.

Deux ans plus tard, il retourne dans la capitale. Ouvrier façonnier, il se sert de sa mécanique, dont il corrige les détails. Cette fois encore il est nié, bafoué, raillé, mis en interdit. En 1836, il fuit Paris, revenant encore au pays natal, à pied, portant sur son dos cette machine dont personne ne veut. A Amplepuis, il retrouve mêmes incompréhensions et moqueries. Pourtant il prend des brevets, cette année-là, puis en 1845, en 1848, qu'il refuse de céder à des étrangers. Il résiste vingt ans! perclus, ridicule, misérable. Enfin, il doit se résigner, il accepte des offres, il part à Manchester, il vend son invention! Ce n'était pas la fortune, seulement l'assurance de sa vieillesse

prématurée, qui s'éteignit à Amplepuis le 5 août 1857.

Son fils Jean-Baptiste revenant habiter Lyon, la ville des aïeux, érige sur la façade de la maison, rue Terme, un buste de son père, avec une inscription mémoriale. Mais cette modeste gloire n'est pas éteinte.

A l'Exposition universelle (Paris 1900), figurait, classe 77, l'appareil primitif de Thimonnier. « La foule passait indifférente devant ce premier bégaiement d'une invention qui devait, en s'étendant, si complètement rénover le plus universel des métiers humains. » (*L'Éclair* du 18 mars 1901.)

\*  
\* \*

1829. Réception enthousiaste de La Fayette, retour de son dernier voyage aux Etats-Unis.

En attendant le nouveau changement politique, la ville continue ses constructions. Chenavard et Jean Pollet, celui-ci architecte de la Charité, achèvent le Grand-Théâtre; le porche et le clocher de Saint-Martin d'Ainai sont encadrés de deux porches latéraux.

La plupart des habitants approuvent les « Trois

Glorieuses ». Cette presque unanimité facilite le changement de personnel. Il n'y eut qu'une heure de pourparlers, l'occupation de l'hôtel de ville par la garde nationale. Le maire, Jean de Lacroix-Laval, quitte sa charge le 27 juillet; le 7 août, est nommé le médecin et professeur Clément Prunelle. Le préfet, René de Brosses, s'en va le 1<sup>er</sup> août; sept jours après, s'installe à la préfecture Jacques Paulze d'Ivoy. On le dit bon administrateur, toutefois, il fait de l'opposition au conseil municipal. A Lyon quelque chose n'allait pas. Rien n'était changé dans les directions administratives ni dans la situation des marchands et fabricants, mais la souffrance renaissait chez les canuts. Cette nouvelle révolution, au lieu de les soulager, augmentait leur misère. N'avait-elle donc été faite que pour quelques-uns? La population ouvrière s'assombrissait.

\*  
\* \*

Le 6 décembre, le préfet Bouvier-Dumolart, accusé de bienveillance envers les canuts, est révoqué. A sa place, on installe l'agronome comte de Gasparin. Les ouvriers, retombés à des bas salaires

que fixaient à leur guise les négociants, songent à des précautions. Ils instituent une caisse commune pour les nécessiteux. Quant aux prudents, qui eussent été utiles, l'historien Monfalcon, plutôt favorable aux marchands, reconnaît lui-même que ces derniers réussirent à y entrer en majorité. Les canuts durent alors se méfier de cette juridiction, et ils firent bien.

## Quelques personnages

Le 4 novembre 1830, Paris, encore tout surpris d'un tour de passe-passe politique, entrevoit une lueur de revanche dans la *Caricature*, que lance le dessinateur Charles Philippon (né à Lyon en 1800), l'inventeur de la « poire », fruit devenu royal tant il popularisa Louis-Philippe. Philippon menait à l'assaut du pouvoir des journalistes de plume, aiguë et barbelée, des dessinateurs dont la mémoire est toujours vivante : Daumier, Raffet, Gavarni, Charlet, Grandville, Decamps, Monnier, Traviès. Son père, qui l'avait destiné au commerce, ne s'attendait pas à un tel enfant ! La satire, même quand elle produit des effets, et ici ce fut considérable, ne tue pas toujours son auteur.

Une autre figure pittoresque de l'époque fut Petrus Borel... Joseph Borel d'Hauterive (né à Lyon en 1809) débute par l'architecture, continue

par la peinture, qui le conduit à la poésie. Il sera, à Paris, un des plus acharnés militants pour Hugo et le romantisme.

Victor de Laprade s'installe à Lyon. Né à Montbrison, il avait, enfant, suivi son père au chef-lieu du Rhône. En 1830, le père, ne voulant pas prêter serment, sacrifie sa chaire de clinique et son poste de médecin au collège. Le fils, maladif, est envoyé à Aix faire son droit. Lyon le revoit en 1836, avocat, surtout rimeur; trois ans après, ses *Parfums de Madeleine* paraissent, dans la *Revue du Lyonnais*. Il connaît Ballanche, devient ami d'Edgar Quinet, professeur à la Faculté. Un discours de rentrée à la conférence du barreau : *les Habitudes intellectuelles de l'avocat*, satire de la profession, enlève tout de même le succès. Laprade publie son poème *Psyché*, ses *Odes et Poèmes*, puis s'en va à Paris, où Ballanche l'introduit à l'Abbaye-aux-Bois. Toutefois Lyon devait le revoir, et même le nommer bibliothécaire du Palais des Arts.

Dès 1829, des chefs d'institution s'étaient groupés, autorisés à tenir leurs séances au palais Saint-Pierre. En 1835, ils prennent le titre de Société d'Éducation nationale de Lyon. L'action de cette

société entraînera la fondation de la Société de géographie et celle de l'École de commerce. Elle ouvrit des concours sur des questions d'enseignement pratique.

Les coopératives de consommation, si répandues aujourd'hui, naquirent à Lyon. La première fut celle de la Croix-Rousse (1835). C'était l'année où Baltard construisait le palais de justice, à l'emplacement du vieux palais de Roanne des comtes de Forez.

L'école lyonnaise de peinture s'affirme, par les anciens encore actifs, par les nouveaux, nombreux : Hennequin, Pierre Revoil, Bonnefond, Victor Orsel, Thierriat, Sébastien Cornu, Montessuy, Claudius Jacquand, Biard, Paul Chénard, les Flandrin, Paul et Hippolyte, qui venaient de débiter.

François-Auguste Biard (Lyon 1798-Fontainebleau 1882) s'adonne aux scènes plaisantes, aux sujets humoristiques, alertement rendus. Les Chénard se font une belle place. Antoine (Lyon 1787-1883) publie : *le Goût dans les arts, Voyage en Grèce et dans le Levant, Tombeaux, Lyon antique restauré*; celui-là était architecte. Aimé, peintre ornemaniste (Lyon 1798-Paris 1838),

donne l'*Album de l'Ornemaniste, Recueil de Décorations intérieures*; il fut adjoint à la manufacture de Sèvres, où il signa des œuvres remarquables. Paul (né en 1808) gagne Paris, où il se distingue d'emblée. A la suite d'un voyage à Rome, il peint le *Martyre de Polycarpe, la Pentecôte, la Résurrection des morts, l'Enfer*; il eût voulu retracer sur les murailles du Panthéon l'*Histoire de l'Humanité* et en avait commencé les cartons, quand le temple fut rendu au culte. Paul Chenavard s'écarta dès lors des choses officielles, jusqu'à sa mort (1895). Jean-Claude Bonnefond (Lyon 1796-1860) donna des scènes d'Italie et dirigea l'école des beaux-arts.

Le chirurgien Claude Bouchet (Lyon 1785-1839) améliora la méthode d'amputation, et imagina d'utiles instruments chirurgicaux. Jean-Claude Fulchiron (Lyon 1778-Paris 1859), député dix-sept ans, fait paraître un *Voyage dans l'Italie méridionale*. Le Lyonnais Aimé Martin donne en 1837 un ouvrage encore renommé : *Éducation des Mères de famille*; il se basait sur la culture des instincts de l'âme, voulait l'éducation dirigée par les femmes, les mères, « dont les lumières et les vertus formeront des hommes ».

Le canut Louis Greppo (né à Pouilly) avait milité parmi les Mutuellistes — dont je narrerai l'histoire dans le livre sur Guignol. Après la dissolution, il s'engage dans plusieurs sociétés secrètes qui travaillaient à un changement politique, encore lointain. C'était sous le nouveau préfet Hippolyte Jayr, le nouveau maire Jean-François Terme, médecin, bientôt député du Rhône. Lyon se distrait aux vaudevilles du Gymnase, aux opéras et comédies du Grand-Théâtre, aux drames, opéras-comiques et ballets.

Sous Louis-Philippe, se firent connaître encore Jean Reynaud, Francis Wey, auteur des *Français peints par eux-mêmes*. César Bertholon présida dès 1840, à Lyon, un de ces banquets réformistes qui, sept ans plus tard, devaient faire tant de bruit autour de Lamartine; sous la 2<sup>e</sup> république il fondera *le Vote universel*.

Une inondation désastreuse amène ruines et misères (1840); Vaise est dans l'eau, le Rhône et la Saône se rejoignent place Bellecour; on va en bateau dans les rues. Cette année-là, Baltard commence l'arsenal d'artillerie, vaste atelier en sept corps de bâtiments. Deux ans plus tard est terminée la façade de l'Hôtel-Dieu, dont la construc-

tion durait depuis cent un ans. On restaure l'église de la Charité, les vitraux de Bégule y narrent l'histoire de l'hospice, et l'église Saint-François-de-Sales, où se remarquent la statue de l'Assomption par Fabisch, des peintures de Denuelle et Jaumot. Les quais du Rhône — du pont de la Guillotière au port Saint-Clair — s'établissent sur les plans de l'ingénieur Nicolas de Ville. « Rien n'est comparable à la beauté de la situation de Lyon, remarquait la *Description de la France*, au magnifique coup d'œil que présentent les maisons de campagne qui l'entourent, à l'ensemble de ses quatre faubourgs et des vingt quais bordant le cours de la Saône et du Rhône. »

L'acteur Clairville (Louis Nicolaie, Lyon 1811-Paris 1879) écrit de nombreuses petites pièces, gaies et ingénieuses. Le sergent Blandan (né en 1819) servait en Algérie, quand avec vingt et un soldats il résiste à trois cents cavaliers arabes. De ce temps encore est Jean-Pierre Sauzet, avocat, député du Rhône, ministre de la Justice, président de la Chambre.

Le critique et poète J.-J. Ampère (1800-1864), fils du physicien, publie *Littérature et Voyages, la Grèce, Rome et Dante*. Anne Bignan (Lyon 1795-

Pau 1861), après des traductions de *l'Illiade* et de *l'Odyssée*, donne des romans, des recueils de vers élégants : *Œuvres poétiques*, *Poèmes évangéliques*, *Napoléon en Russie*. L'acteur et chanteur comique Pierre Achard (Lyon 1808-Paris 1856) se rend populaire en lançant des chansonnettes.

Le chirurgien Amédée Bonnet, d'Ambérieux, se fixe à Lyon. Ses recherches rénovent la chirurgie articulaire. Il publie divers ouvrages, dont *la Myopie*, *Maladies des articulations*, en trois traités, et meurt à Lyon en 1858.

A la fin du règne, le premier chemin de fer un peu long ira de Lyon à Strasbourg. Mais des événements plus retentissants captivaient l'attention publique; Paris était tout à la campagne saônoise des banquets réformistes, et Lyon enfantait les « Voraces ».

## Pierre Dupont

Un peu de guerre civile comme il convient à une cité qui bout d'énergie, — j'en parle au livre qui suit celui-ci, — mais détournons-nous de ces erreurs, pour saluer un beau poète qui chantera dans la tempête et vibrera sous les mille musiques de la nature.

Pierre Dupont, fils de l'éperonnier J.-B. Dupont et de Marie Françon, naît le 23 avril 1821, au 79 du quai de l'Hôpital. Orphelin de mère à quatre ans, il est élevé à Rochetaillée, chez le curé Dupont, cousin du père. Après un séjour au séminaire de Largentière, il entre apprenti chez un tisseur. Il rime déjà, compris seulement de son frère Sébastien, qui l'aide à gagner Paris. Employé pauvre, c'est le poète Charles Lebrun qui, par souscription, fait paraître son premier livre en 1842.

A la suite, Dupont connaîtra quelques écrivains, des artistes en mal de réputation, il publiera des chansons à la nature, aux paysans, aux ouvriers, aux peuples opprimés, aux héros libérateurs. Son *Chant des Ouvriers* éclate, émouvant, *Marseillaise* passionnée de la révolution de 1848. Le peuple alors chante ses couplets.

Il n'oublie pas le terroir natal. Parmi tant de chansons agrestes, l'une même s'intitule *Roche-taillée* :

Gentil village,  
Riante plage,  
Roche-taillée, ô doux pays  
Où s'est écoulé mon jeune âge,  
Pour toi je quitterais Paris !  
.....  
Oh ! qui me rendra tes rivages,  
Saône que j'aime et tes ombrages  
De peupliers,  
Où les colombes si fidèles  
Appelaient en battant des ailes  
Leurs doux ramiers !

Dans sa toute première jeunesse, s'il fut un canut, celui-ci n'est jamais mort dans son cœur : c'est pourquoi il rime *la Chanson de la Soie*.

Des couplets socialistes le font condamner à

sept ans de déportation (1851). Il est gracié. La muse ne l'enrichissait guère, sa femme mourut, la vie lui devint lourde et pénible. Alors il revint à Lyon, chez son frère Sébastien. Après sa *Légende du Juif errant*, il donne encore *Dix églogues*, et meurt le 25 juillet 1870, misérablement. Tout enfant je l'avais aperçu, errant par les rues, chantre déraciné, et j'en avais pleuré...

\*  
\* \*

Le commissariat de Martin Bernard cesse le 7 juillet 1848. On eut ensuite cinq préfets en trois ans. Laforest laissa la mairie le 15 août, et fut remplacé le 3 octobre par Édouard Reveil. A l'Assemblée législative de mai 1849, sont réélus les ouvriers Greppo, Benoit, Doutré et Aubertier; parmi les autres députés, figuraient Benjamin Raspail, Philippe Mathieu, bien connu sous le surnom Mathieu de la Drôme. Un peu plus tard, Lyon nomme l'avocat Jules Favre.

Hâtivement, l'autorité faisait réparer les parties de fortifications qui avaient été démolies, désarmait la garde nationale. Les affaires allaient bien, mais les ouvriers, déçus, trompés, restaient mal-

heureux. Aussi, en décembre 1848, Lyon accorda 43 573 voix à Louis Bonaparte, le Rhône 106 022. Partout le peuple qu'on avait sacrifié fera de même. La seconde République se donnait comme président le neveu de Napoléon. L'année suivante, au cours d'une crise de misère aiguë, les ouvriers essayèrent bien une nouvelle émeute à la Croix-Rousse; mais elle fut tout de suite réprimée...

## Le Second Empire

Deux-Décembre 1851, l'ordre règne, Lyon a sa part. Un décret du 24 mars 1852 supprime la mairie, réunit Lyon, la Guillotière, Vaise, la Croix-Rousse, en une seule administration. Le préfet aura sous ses ordres cinq fonctionnaires, appelés maires d'arrondissements. A la tête de l'armée de Lyon est placé le maréchal de Castellane, qui laissera de pittoresques souvenirs et un tombeau aussi majestueux que possible au flanc de la colline.

Le même décret a substitué au conseil municipal une commission nommée par l'empereur. Les Lyonnais, comme les Parisiens, auront toutefois des compensations. Ils pourront contempler une Vierge de bronze doré qu'on a hissée au faite du clocher de Fourvière. Ils verront aussi, comme Paris, leur cité adaptée au goût contemporain.

ennemi du pittoresque, ami du cordeau, fervent de la géométrie et des façades monotones. Une longue rue est percée entre la place Bellecour et celle de la Comédie, ornée d'une Banque, et plus tard d'un Palais du commerce avec, au voisinage, un marché de ferraille couvert d'un vitrage. On restaure l'hôtel de ville, on élargit les rues Centrale et Saint-Pierre, on ouvre la rue Grenette transversale du Rhône à la Saône, on crée une rue et une place dites provisoirement de l'Impératrice. Place des Terreaux, on fait un « vis-à-vis » à l'hôtel de ville par une construction monumentale. Aux vorgines et lènes de la Tête d'Or, Buhler dessine un parc de cent quatorze hectares, avec bosquets, lac et autres agréments du style paysagiste : le parc de la Tête d'Or.

Ces travaux sont interrompus, en 1856, par une des inondations les plus désastreuses qu'ait subies le confluent lyonnais. C'était peu de temps après les fêtes joyeuses en l'honneur des soldats retour de la guerre de Crimée : toujours la vie alterne les fastes et les calamités ! Au 18 mai, l'eau monte par les égouts, court de la rue Ecorchebœuf à la place des Jacobins. Le Rhône s'assagit, mais la Saône continue, envahit les quais, le quartier des Corde-

liers; le quai Saint-Antoine est sillonné de barques; tout, ou presque, est inondé, des Terraux à Bellecour, et même la rive gauche du Rhône. Par endroits l'eau atteint 1 m. 50 au-dessus du pavé. Au 31 mai, le Rhône recommence l'ascension, renverse une levée de terre à la Tête d'Or, envahit le faubourg des Charpennes, les Brotteaux, la Guillotière. De nombreuses maisons s'écroulent sur leurs habitants. Vingt mille personnes campent sur les points élevés. Après cette catastrophe, des travaux de garantie seront entrepris, remèdes tardifs.

La Chambre de commerce organise un Musée d'art et d'industrie : tissus et autres objets fabriqués dans la région. Quatre ans après, Dardel édifiera le Palais du Commerce et de la Bourse. En 1861, on inaugure l'hôpital de la Croix-Rousse qui s'ajoute aux quatre anciens : Hôtel-Dieu, la Charité, l'Antiquaille (ex-Bicêtre, la Quarantaine, et aussi Dépôt des mendiants), les Incurables (du Perron, à Oullins, 1843).

Enseignement? La « première bachelière de France » est reçue à Lyon. Il lui a fallu bien des efforts, descendre toute la vallée de la Saône. Née dans les Faucilles, à Fontenoy-le-Château, village

natal du poète Gilbert, Julie Daubié avait fait, librement, ses études pour le baccalauréat; mais les femmes, disait-on, n'y avaient pas droit. L'université de Lyon accueille cependant sa demande, le professeur Arlès-Dufour défend cette juste cause, le public l'y aide, et le ministre finit par autoriser.

Cette année où Lyon inaugurerait le baccalauréat féminin, le typographe Riotor, mon père, banni du Deux-Décembre, revenu à l'amnistie, fonde « l'Association typographique lyonnaise ». Un « syndicat » avant le mot. Mais mon père, oublieux de son ascendance militaire, en avait gardé le goût de l'action. L'an d'après il publie le *Moniteur des Soies*, organe international. René Dardel, architecte du Palais du Commerce, installe dans la cour centrale un groupe des *Heures*; elles sont trois, comme les Grâces et les Parques, pour rappeler aux humains insoucians que le temps, c'est de l'argent. Le 6 mars 1864, on inaugure le musée d'art et d'industrie dont j'ai parlé plus haut.

### JOSÉPHIN SOULARY

Une famille génoise, les Soulary, habitait Lyon

depuis 1762; ce fut d'un J.-B. Soulary et d'Anne Deléglise son épouse, que naquit, le 22 février 1815, Joseph-Marie dit Joséphin. Demeuré sept ans en nourrice, puis enfermé dans une pension rhénane où le principal le battait, évadé huit jours à l'aventure, ensuite confié au collège de Largentière, à la Manécanterie de Saint-Jean, enfin engagé à seize ans dans un régiment de ligne, ce fut dans cette phase militaire qu'il publia ses premiers vers, signés J. Soulary, grenadier au 48<sup>e</sup> de ligne, dans *l'Indicateur de Bordeaux*. Réintégrant sa ville natale, il sera comptable, surveillant de fabrique, et définitivement fonctionnaire à la préfecture. Alors il publie plusieurs plaquettes, qui le font remarquer. En 1856, le prince italien de Carignan lui envoie la croix des Saints-Maurice et Lazare, avec une médaille d'or où se lisait : « Soulary a conduit les Muses françaises aux sources de l'art italien. » L'an d'après, Napoléon III, traversant Lyon, le décore de sa main impériale.

Soulary affectionne la forme du sonnet, où il s'est révélé maître. On a souvent cité le quatorzième vers de *Rêves ambitieux* :

*Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.*

*Les Deux Cortèges* furent populaires, le berceau, le cercueil, deux mères!

Mais Soulary écrivit d'autres poésies plus amples, il fit même du théâtre, joué à Lyon avec succès. Dans ses *Œuvres poétiques*, figurent telles boutades qui révèlent cette variété :

Dans mon village de Lyon  
 Nous avons aussi nos merveilles :  
 Des gens de plume et de crayon,  
 Voire des commis de rayon  
 Et des abeilles.

Nous avons deux jolis ruisseaux  
 Où l'on peut se noyer sans peine;  
 Ils portent d'assez fiers vaisseaux  
 Et fourniraient de belles eaux  
 A votre Seine.

Joséphin Soulary mourut en 1891. Un autre Lyonnais, Paul Mariéton, publiera : *J. Soulary et la Pléiade lyonnaise*. Le buste en bronze du poète, par Suchetet, surmonte une stèle avec statue de la Poésie, place Saint-Clair.

\*  
 \* \*

Les fortifications de la Croix-Rousse, qui avaient tant mécontenté les Voraces, seront enfin rasées en 1865. La ville de nouveau prospérait; son budget

atteint quinze millions de francs, sans une dette! La « fabrique » a pris un essor superbe; on s'inquiète toutefois des maladies des vers à soie, mais bientôt Pasteur va indiquer le remède.

Une famille paraît : les poètes Barthélemy Tisseur (1812-1843), Jean Tisseur (1814-1883) célèbrent en vers l'industrie contemporaine, la ruche lyonnaise. L'abbé Alexandre Tisseur (1819-1891) lui, cultive la prose : *le Pèlerinage de Mireille, Au Cayla, Au pays de Brizeux*. Clair Tisseur (1827-1895), connu aussi sous le pseudonyme Nizier de Puitspelu, donnera, après son recueil poétique *Pauca Paucis*, de vivants souvenirs : *Vieilleseries lyonnaises, Joseph Pagnon, Marie Lucrèce et le Grand Couvent de la Monnoye, les Oisivetés du sieur de Puitspelu*, etc.

Un autre lettré, Aimé Vingtrinier (1812-1903), à côté de poésies : *les Bugésiennes, les Voyageuses*, commence une série d'ouvrages : histoire, archéologie, voyages, critique, roman, théâtre, qu'il continuera jusqu'à quatre-vingt-onze ans. Qu'il s'agisse d'ensembles, comme *Lyon de nos pères*, ou de spécialités, telles que *l'Histoire de l'Imprimerie à Lyon*, il sait être un guide excellent dans une forme parfaitement littéraire.

En ce temps brillent les poétesses Louisa Siéfert, Marguerite Gonin, le chanteur Léon Achard qui tint avec succès les rôles de ténor dans les opéras comiques et passe à l'Opéra de Paris. L'art lyonnais maintint sa renommée. L'architecte Antoine Desjardins (1814-1882), auteur de nombreuses constructions ou restaurations de monuments religieux, rédige *Monographie de l'hôtel de ville de Lyon*, *Souvenir d'un voyage à Romē*, *l'Art des Étrusques*, *Naples et ses environs*, *Rome*, *Florence*, *Ravenne*, etc. Le peintre, paysagiste et graveur, Adolphe Appian (né en 1819), élève de Corot et de Daubigny, révèle des paysages : *Soir aux bords du Rhin*, *Marché aux bestiaux*, *Bois des Roches*, *Environs de Monaco*, etc., d'allure assez réaliste, avec de beaux effets de lumière. On le cite comme le premier « fusiniste » de ce temps. James Bertrand (Lyon 1825-Orsay 1887), traditionnel dans ses tableaux historiques, montre un sentiment délicat dans les sujets de genre; sa *Mort de Virginie* est au Luxembourg; ses *Marguerite*, *Manon Lescaut*, *Ophélie*, *Juliette* (et Roméo), etc., ne sont pas oubliées. Cette époque voit s'affirmer encore les peintres Jaumot et Meissonier.

Jean-Louis Meissonier (Lyon 1815-Poissy 1891),

émigré de bonne heure à Paris, au temps des luttes romantiques, saura rester indépendant, isolée dans l'étude des maîtres anciens, s'exerçant patiemment dans le sens d'une observation précise, d'une exécution habile. Sa carrière devint glorieuse sans cesser d'être laborieuse. Après sa mort (Poissy 1891), un comité d'amis confiera au sculpteur Frémiet son monument, qui fut érigé en 1894 dans cette ville, place de l'Église, à côté de l'atelier du peintre. Dans un discours d'inauguration, Georges Leygues évoque le disparu, le caractère de l'œuvre : « Si, par le choix des sujets et la taille des personnages, Meissonier rappelle les Flamands et les Hollandais, il s'en distingue par la psychologie pénétrante, la verve et l'étonnante variété de son œuvre; clarté, finesse, mouvement, telles sont les qualités essentielles du maître, et ce sont des qualités éminemment françaises. Meissonier avait été bercé au souvenir des guerres du premier Empire ; au déclin de l'âge il résolut de fixer dans une série de cinq compositions la vie de Bonaparte et de Napoléon. Deux tableaux seulement ont pu être achevés : 1807 et 1814. Quelle distance entre ces puissantes pages d'histoire et les tableaux du début ! A y regarder

de près, pourtant, on s'aperçoit qu'il y a entre les unes et les autres deux points communs par où leur parenté et leur unité s'affirment : le style et la vérité. »

Cette période mouvementée mettra aux premiers plans le Lyonnais Jules Favre. Né en 1809, avocat, député de la Loire à la Constituante de 1848, représentant du Rhône à la Législative, il prend part à la résistance au coup d'État du Deux-Décembre. En 1858, sa défense d'Orsini est suivie de son élection au Corps législatif, où il devient le chef des « Cinq » : les élus opposés à l'Empire. Réélu en 1863 et en 1869, il combat l'affaire aventureuse du Mexique, celle de Rome, enfin le ministère Ollivier. Cette attitude lui crée une popularité. Quand le peuple de Paris, au Quatre-Septembre, eut proclamé la République, Jules Favre est vice-président du Gouvernement de la Défense nationale, et ministre des Affaires étrangères.

## La Troisième République

Le Quatre-Septembre s'accomplit à Lyon d'un élan, sans tumulte. Parmi les premiers accourus à l'hôtel de ville, figurait Désiré Barodet. Fils d'un instituteur de Sermesse en Saône-et-Loire, lui-même instituteur révoqué, fixé à Lyon dès 1856, il vivait de divers métiers. Il joint son ami Hénon, et d'autres, aux vivats de la foule ils proclament la république. Le 21 il est élu conseiller municipal, et nommé premier adjoint au maire, Hénon.

La guerre avec l'Allemagne allait de mal en pis. Paris est assiégé. Lyon, ému par ces désastres, revient à la tradition ancestrale des actes de foi. Le 8 octobre, une foule se porte à Fourvière, l'archevêque Ginoulhiac, au pied de l'autel de l'ancienne chapelle, formule au nom de tous les fidèles « le vœu d'un nouveau sanctuaire. si la

ville et le diocèse sont préservés de l'ennemi ».

Belfort, qui barre la trouée de l'Est, est défendu par Denfert-Rochereau avec les contingents d'Alsace, de Franche-Comté, quatre bataillons de la garde mobile du Rhône. D'autres points du pays cèdent, Bazaine livre Metz! Il y aura l'inutile journée du 31 octobre à Paris, quelque agitation dans Lyon; puis tout s'enfonce dans le noir des désastres, qu'aggrave un hiver rigoureux. Les prouesses des francs-tireurs et de Garibaldi en Côte-d'Or, les efforts de Faidherbe au nord, de Chanzy sur la Loire, ne seront que des lueurs d'espoir. Jules Favre a déclaré : « Je ne céderai ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. » Il négocie avec Bismarck: celui-ci exige l'Alsace-Lorraine, Favre refuse. Mais après un long et dur siège, Paris capitule. Ce sera encore Favre, ministre des Affaires étrangères, qui ira, noyé de larmes, signer à Versailles (28 janvier 1871), les conventions d'armistice, et à Francfort (1<sup>er</sup> mars), le traité offrant en holocauste les Français d'Alsace-Lorraine.

Dix-huit jours après, la Commune éclate à Paris. Lyon, en rumeur, est contenu par le procureur du gouvernement, le Lyonnais Louis

Andrieux. On envoie des délégués, dont Barodet, à Versailles, pour conseiller une transaction qui mettrait fin à la guerre civile. La Commune, isolée, crie dans sa déclaration du 19 avril : « Nous en appelons à la France. »

A Lyon, la population ouvrière, frémissante, utilise les élections du 30 avril pour se rassembler en armes. Les rues de la Guillotière sont ensanglantées; le lendemain la troupe réprime l'émeute.

En mai, les Versaillais menacent Paris. Le 15, la Commune lance un Appel aux grandes villes : « Qu'attendez-vous pour vous lever? Lyon, Marseille, Lille, Toulouse, Nantes, Bordeaux et les autres? Si Paris succombait, l'histoire vengeresse dirait que Paris a été égorgé parce que vous avez laissé s'accomplir l'assassinat. » Bientôt ce fut la Semaine-Sanglante. Parmi les membres de la Commune qui tombèrent, figurait Vermorel, né à Denicé dans le Rhône le 21 juin 1841, rédacteur en chef du *Progrès de Lyon*.

Le reste de l'année sera, pour Lyon, employé aux relevailles, à reconstituer le moral et le matériel. En 1872, le conseil municipal inscrit Barodet en tête de liste des candidats proposés pour la mairie; M. Thiers, le 23 avril, nomme Barodet.

Suite du vœu de guerre, à Fourvière, la première pierre de la basilique est posée le 7 décembre. L'architecte lyonnais Pierre Bossan (né en 1814) envoie ses études et ses conseils, de la Ciotat où il s'est retiré et mourra en 1888, à son collaborateur Sainte-Marie Perrin. Celui-ci construisait alors la façade de Saint-Bruno-les-Chartroux, où se voit une copie, par Fabisch, du saint Bruno de Houdon.

En 1872 encore, une Exposition internationale, au parc de la Tête d'Or, démontre que la cité se remet résolument aux labeurs séculaires.

César Bertholon est toujours sur la brèche. Proscrit du Deux-Décembre, réfugié à Londres, puis à Alger, il habite ensuite Saint-Étienne, qui l'élit député à l'Assemblée nationale de Bordeaux. Il avait alors soixante-deux ans. Après sa mort (6 janvier 1885), paraîtra un *Recueil* de ses poésies, chansons et fables.

Le sculpteur Guillaume Bonnet (né en 1820 à Saint-Germain-Laval), qui avait exécuté les médaillons de Royer-Collard, Salvandy, les statuettes de Chateaubriand, Lacordaire, les bustes de Pie IX, du peintre Orsel, les statues de la *Ville de Lyon*, meurt à Lyon en 1873. Louis Dupasquier

fonde un prix, à distribuer annuellement par l'Académie lyonnaise, à tour de rôle, à un architecte, un peintre, un sculpteur, un graveur lyonnais.

Une loi (4 avril 1873) modifie l'organisation municipale et, de nouveau, supprime la mairie centrale. Barodet résigne ses fonctions; son adieu aux habitants ne peut être affiché, par interdiction de la préfecture. Or, la Seine doit élire un député, pour cause de décès; le candidat officiel est M. de Rémusat, ministre des Affaires étrangères, appuyé par le gouvernement. Les Lyonnais, en protestation, mettent en avant la candidature Barodet. Il est élu, le 27 avril, par 180 045 voix, 45 000 de plus que M. de Rémusat. Ce vif incident politique eut ses répercussions à Lyon. « Claude Corompt et ses camarades, ayant formé le Syndicat des mécaniciens, durent s'enfuir un soir, avec les papiers et livres, en sautant du premier étage où se trouvait leur siège. » (F. Clerget, *Histoire du Syndicalisme français.*)

L'École des Beaux-Arts revenait à ses traditions, procédant de celles du peintre Oudry pour le développement de la « fabrique » : drap d'or, lampas, velours ciselé. A Paris, un peintre lyonnais, par

une fresque au Panthéon, forçait la renommée (1876).

### PUVIS DE CHAVANNES

Pierre Puvis de Chavannes (né le 14 décembre 1824), après de courts passages aux ateliers, se mit à travailler seul. On le refusa, pendant dix ans, systématiquement, aux Salons. Il ne reparait dans une exposition qu'en 1861, avec *la Guerre et la Paix* (au musée d'Amiens). Ce sera ensuite, *le Travail, le Repos, l'Hiver, l'Été*; enfin, ses chefs-d'œuvre, inégalés : *Picardie, Marseille, Charles Martel, l'Enfance de sainte Geneviève*.

Puvis, qui avait travaillé vingt-cinq ans avant de pouvoir tirer un gain de sa peinture, a fini par modifier la vision de son époque. Chaque œuvre ralliait de nouveaux admirateurs et amis, d'année en année. Lyon a de lui (Palais Saint-Pierre) *le Bois sacré, l'Automne, Vision antique, Inspiration chrétienne, le Rhône et la Saône*. L'œuvre de ce peintre l'a placé parmi les premiers de son temps. « La noblesse de la vie s'y manifeste sous toutes les formes, — ai-je dit ailleurs, — dans l'amour de la paix, du travail et de la maternité. La beauté de l'espèce y est complète, parce qu'elle s'y allie et s'y mélange à celle de la nature. »

\*  
\* \*

Vers le temps où Bartholdi, le sculpteur alsacien du *Lion de Belfort*, érigeait à Lyon *la Saône emportant ses affluents*, l'âpre lutte pour l'existence suscite un nouveau congrès ouvrier (1878). Lyon comptait alors cent dix-huit groupements. Émile Guimet fonde, au retour d'une mission d'étude des religions en Extrême-Orient, le musée qui porte son nom, près le parc de la Tête d'Or (1879); l'architecte Hirsch dirige une transformation du palais Saint-Pierre : escalier monumental, cour aux portiques restaurés, ornée de statues; l'architecte André, auteur de la fontaine des Jacobins, du temple évangélique près du pont Lafayette, rebâtit le théâtre des Célestins incendié en 1880. La mairie centrale est rétablie. Le compositeur Edmond Audran, de la longue lignée des Audran, révélait sa musique légère.

❖

### MOUILLARD ET L'AVIATION

Voici maintenant un homme qui fait figure de précurseur : Mouillard. Né en 1834, d'un négociant en soieries, Louis-Pierre Mouillard fit d'abord de

la peinture à Paris. Sa vocation était tout autre. Après un essai de coton en Algérie, il revient dans la capitale, cherche les moyens de se diriger dans les airs. En 1881, il publie *l'Empire de l'air*, expose un mode d'aviation basé sur le vol des oiseaux. « A Mouillard revient le mérite d'avoir le premier formulé une théorie exacte du vol des oiseaux. Il fut un ouvrier de voies aériennes. C'est le père de l'aviation contemporaine. » (Octave Uzanne, *Paris-Journal*, 2 mars 1912.) Il réussit, en 1892, à construire un appareil dit aéroplane. Il périt en 1897, au cours de ses essais. Quinze ans plus tard, on lui dressera un monument, — à Héliopolis, vers Le Caire.

\*  
\* \*

Après une dizaine d'années, le nouveau régime semble enfin prendre racine. Moment d'expansion, d'essais en divers genres, de jeunes essors vers tous les horizons. Le supplément du *Petit Lyonnais* m'ayant inséré quelques vers, déclaine ma vocation littéraire. Avec des camarades, Auguste Morel, Jean Sarrazin, P. Destournel, George Auriol, Octave Lebesgue, connu sous le

nom de Georges Montorgueil, j'improvise une *Union littéraire de France*, — rien que cela ! — avec un journal siégeant au 36, rue Thomassin. Je vois Aimé Vingtrinier, Joséphin Soulayr, Félix Desvernay; je collabore au *Radical*, au *Réveil lyonnais*, au *Télégramme*, au *Messenger lyonnais*, à la *Revue du Lyonnais* de Paul Mariéton. Ayant ainsi mérité de quitter le foyer paternel, mes dix-huit ans s'en iront (1883) à la conquête de Paris!

Plus grave et d'effet plus durable avait été, l'année précédente, la fondation du baron Lombard de Buffières, à l'Académie de Lyon, « pour développer dans l'enfance le respect et l'observation de ses devoirs envers Dieu, envers soi-même et envers le prochain ».

C'est le moment où paraissent à Lyon les premières feuilles anarchistes : *le Droit social*, que publie Jehan le Vagre (Jean Grave), ensuite *l'Étendard révolutionnaire*, qui devient par suite de condamnations *la Lutte*, *l'Hydre anarchiste*, *le Drapeau noir*, *l'Affamé*, *l'Alarme*. L'explosion au théâtre Bellecour (1882) est suivie du procès des anarchistes : soixante-six prévenus, dont quinze en fuite. Les débats, en janvier, durent plusieurs jours. Sont condamnés : Kropotkine, Emile Gau-

tier, Bordat et Bernard, à cinq ans de prison; Ricard, Martin et Liégeon, à quatre ans; Blonde, Crestin, Péjot et Desgranges, à trois ans; Faure, Morel, Tressaud, Michaud et Potet, à deux ans, etc. Cinq accusés seulement sont acquittés. Cyvoct, passé à l'étranger, extradé, est condamné à mort, peine commuée en celle des travaux forcés; il fut gracié en 1897.

Pendant ce mouvement subversif, on construit la préfecture, sur plans de Louvier, à la Guillotière. On achève, place des Jacobins, la fontaine Renaissance de l'architecte Gaspard André, avec statues, par Desgeorges, de Philibert Delorme, Gérard Audran, Guillaume Coustou, Hippolyte Flandrin.

La « fabrique » ayant subi une nouvelle crise, les canuts tinrent un congrès (1886), pour aplanir les rapports hostiles entre employeurs et employés. Deux ans après, le musée Guimet est transféré à Paris; mais Guimet regarnit celui de Lyon avec des réserves. La ville y ajoutera son Muséum d'histoire naturelle.

C'est le moment où Camille Roy, qui venait de fonder la *Revue du Siècle*, rouvre le Caveau lyonnais, pour une renaissance de la chanson et la pré-

paration d'un monument à Pierre Dupont (1888). Cette même année paraît à Lyon *la France enseignante*. L'an d'après, Édouard Aynard (né en 1837) rédige *l'Introduction au Rapport de la Section d'économie sociale* (Exposition universelle de Paris), où il dit : « Lyon conserve la réputation, méritée et incontestée, d'être l'une des places commerciales les plus solides du monde. La production des étoffes de soie représente de 380 à 400 millions. La fabrique lyonnaise, au point de vue de l'excellence et de la variété de ses produits, est la plus belle des grandes industries françaises. Lyon seul a l'universalité des produits. »

En 1889, Jean Jullien (né en 1854) fonde une revue, *Art et Critique*, dont il a dit lui-même : « Pendant dix-neuf mois, j'ai mené une campagne contre les aristarques, appelant tous les littérateurs sans distinction d'écoles contre l'ennemi commun. » Il fait représenter au Théâtre libre, à Paris, *la Sérénade*, *l'Échéance*, — publiée avec une préface : le Théâtre vivant, — *le Maître*; à l'Odéon, *la Mer*; au Gymnase, *la Poigne*, dont le succès amena l'Association des Lyonnais à lui offrir un dîner amical. En même temps s'illustrait, dans les cabarets montmartrois, le Lyonnais

Yon Lug, fantaisiste à froid, débitant du burlesque d'un air sombre. Un jour il partit, assure la chronique, visiter La Mecque et Jérusalem. Il en revint promptement et prolongea son état de bohème jusqu'en 1921.

Moins joyeuse, même sombre, fut l'existence du sculpteur et acharné céramiste Jean Carriès (né en 1856). Après une série de bustes expressifs, il se voua à l'art du potier, multipliant les expériences sur les grès, les objets de couleurs qui agrémentent nos mobiliers, jusqu'à d'entières cheminées et portes. Il construit ses fours, innove des procédés, lutte sans relâche contre les échecs, dont beaucoup n'étaient causés que par sa misère.

Durant ce calvaire d'un artiste, Bartholi avait, à l'Exposition de 1889 cette fontaine *les Fleuves allant à l'océan*, qui est maintenant place des Terreaux. Au même temps, le pont de bois Morand faisait place au nouveau, de 242 mètres sur 20. Le Musée d'art et d'industrie, sur l'initiative d'Édouard Aynard, se spécialisait aux tissus. Un monument de la République était érigé, place Carnot, avec statue par Peynot. Et Lyon eut en 1891 sa Bourse du Travail.

C'est le temps où le Lyonnais Louis Lépine

renouvelle à Paris la tradition des grands préfets de police. Auguste Burdeau (Lyon 1851-Paris 1894), professeur, homme politique, et traducteur, publie *l'Instruction morale à l'école*, les *Carnot*, *l'Algérie en 1891*, *Manuel d'éducation morale*.

A Lyon, où parut dès 1893 un *Bulletin municipal officiel*, est achevée la même année la basilique de Fourvière. Les souscriptions avaient atteint huit millions. L'enceinte est limitée par quatre tours polygonales, dont les deux de façade encadrent un beau portique. Perron, colonnes, statues, galerie circulaire, ont majestueuse allure, ainsi que l'intérieur, le sanctuaire, la crypte. La longueur extérieure est de 86 mètres, la largeur 35, tours comprises; l'altitude est à 340 mètres (Observatoire), soit 170 mètres au-dessus de la place Bellecour.

Chaque époque a ses courants. Ce qui occupait l'attention à ce moment, c'était la propagande de l'anarchie, et ses bombes. Un conscrit lyonnais, arrêté, portait une pancarte : « A bas la patrie! » Des journaux se nommaient *la Dynamite*, *l'Insurgé*.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1894, on procède à de nombreuses

perquisitions, à des arrestations. En été, au cours d'une Exposition internationale au parc de la Tête d'Or, les fêtes sont interrompues par l'assassinat du Président Sadi Carnot. Le 24 juin, le Président de la République, ayant descendu le perron du Palais du Commerce, place des Cordeliers, pour gagner la rue de la République, est frappé par le poignard de Caserio, extrémiste italien. Cet événement, qui remua le pays, fut le coup maximum de cette propagande meurtrière.

A l'écart de ces violences, Paul Mariéton (né en 1862) cultive la poésie et la prose, se fait l'apôtre du « félibrige » provençal. Il fonde la *Revue félibréenne*, publie la *Terre provençale*, contribue à la réorganisation du Théâtre d'Orange et donne plusieurs recueils de poésies.

Six semaines après le meurtre de Carnot, le Comité de la presse lyonnaise reçoit au parc de la Tête d'Or les journalistes qui se rendent aux fêtes du Félibrige. Au banquet prennent la parole Paul Arène, Mariéton, Sextius Michel, président des Félibres de Paris, Lintilhac. Le soir, autre banquet, sur une grande barque côtoyant les rives illuminées du lac; elle stoppe en face de l'île des Cygnes d'où jaillit vers le ciel un gigantesque feu

d'artifice. Le lendemain, félibres et cigaliers, embarqués sur le Rhône, voguent au soleil du Midi

Une scission dans le Caveau lyonnais amène la fondation du Cercle Pierre-Dupont. Cette fin du dix-neuvième siècle reste fructueuse en œuvres diverses. Gabriel Sarrazin (né en 1853), idéaliste fier, donne *la Montée, Mémoires d'un Centaure, le Roi de la mer* (1897). Stegert publie *Histoire de Lyon*, et Auguste Bleton : *Histoire populaire de Lyon*. Alphonse Germain (Lyon 1861) faisait paraître à Paris, *Notre art de France, le Sentiment de l'art, l'Art chrétien en France*, etc. Le sociologue A. Gromier, le poète Antoine Sabatier, les prosateurs Charléty, Latreille, Clédat, Jean Vermorel, Jules Vacoutat, Jacques Crozet, Buche apportaient un remarquable tribut aux lettres. Paul Gaulot (Lyon 1852), continue ses romans sentimentaux ou historiques, ses travaux d'érudition anecdotique : *les Grandes Journées révolutionnaires*, et d'autres récits d'autrefois, aussi un peu de théâtre. Marguerite Comert publie des poésies : *l'Âme et la Mort*, livre triste; « elle habite au pied de Fourvière, le coteau mystique par excellence, et ne croit pas à un ciel tutélaire; c'est une pessi-

miste. » (Emile Trolliet, *Revue suisse*, oct. 1898.)

En art, se font estimer les peintres Aimé Perret, Alphonse Stengelin, le graveur Jean Patricot (Lyon 1865), dont seront remarquables la *Vision d'Ézéchiel* de Raphaël, la *Judith* de Botticelli, les *Rois mages* de Gozzoli, etc., ainsi que ses fins portraits. Alexandre Séon (Chazelles-sur-Lyon, 1855) se voue à une peinture symbolique, simple de pensée et de lignes : *Narcisse*, *Crépuscule*, *Matinée de mai*, *l'Étoile*, *Soir d'été*, *la Passante*, *l'Ondine*, *Harmonies du soir*, *Mélancolie*, *Orphée*, etc. : « un missionnaire de la beauté », inscrit Roger-Milès à *l'Éclair* du 2 mars 1900.

La tradition poétique était maintenue dignement par Antonia Bossu (née en 1835). Vivant à Saint-Rambert-Ile-Barbe, elle donne à son recueil de 1898 le titre : *Au fil de l'eau*, avec une invocation à la Saône. Elle meurt à Menton le 9 avril 1901. Son gendre et sa fille, M. et Mme Jean Guillermain, ont publié ses *Œuvres posthumes*, prose et vers, avec une préface biographique de Fernand Clerget.

## Le Vingtième siècle

On l'a remarqué, bien peu d'événements se sont accomplis sans que Lyon y ait participé, par l'action violente, sinon par la parole, l'écriture, l'invention, l'œuvre d'art.

Même dans les périodes destructives, des talents préparent les reconstructions, évoquent l'enseignement de l'histoire, les travaux accomplis, pour éclairer les efforts nouveaux. Justin Godart façonnait alors, patient, tenace, une œuvre sévèrement documentée, littérairement écrite. *L'Ouvrier en soie*, véritable monument de la « fabrique », alliait les incidents mémoriaux, économiques et sociaux. Il donne ensuite : *le Rôle social de l'avocat*, *les Expériences sociales*, *le Compagnonnage à Lyon*, *la Réglementation du travail*, *Travailleurs et Métiers lyonnais*, et d'autres livres d'histoire lyonnaise. Et encore : *Guignol et l'Esprit lyonnais*,

*Marcel Roux, graveur lyonnais, et ce Journal d'un Bourgeois de Lyon en 1848, auquel nous avons eu souvent recours. Dans une préface à ce dernier, Georges Renard observait : « A ces études très sérieuses. M. Justin Godart apporte un complément d'un intérêt indéniable. Nul n'est plus Lyonnais que lui. Il a beau avoir été pendant la guerre sous-secrétaire d'État au Service de santé militaire, il a beau, comme député, remplir des missions en Albanie ou défendre le vote des femmes, la journée de huit heures, les lois de protection ouvrière, sa pensée revient sans cesse voltiger autour de sa ville natale. »*

A l'Exposition universelle de Paris (1900), le peintre-verrier lyonnais Lucien Bégule, qui voulait le retour aux principes du vitrail, montre cinq pièces, dont une Loïse Labé, jamais égalées.

Puis le docteur Gailleton, maire, est remplacé par le docteur Augagneur. Les divisions dans les syndicats ouvriers, les coups sournois des grèves partielles pour amener en France une grève générale, eurent une vive répercussion au congrès de Lyon (juin 1901). En face des « Rouges » se dressaient les « Jaunes », dont le Lyonnais Vachon. Mais la ville s'intéressa plus particulièrement aux

fêtes en l'honneur de Jacquard, fin novembre, pour le centenaire de l'invention.

En ces débuts du vingtième siècle, où le professeur Camille Latreille conférenciait sur le « théâtre du peuple », question en vogue, on continue d'exhausser ou d'élargir les quais du Rhône, on commence à clarifier le quartier de l'Archevêché, fouillis de voies étroites, enchevêtrées, obscures et humides. La Chambre de commerce, d'abord limitée à dix membres pour la soierie et cinq pour autres négoce, a peu à peu admis les filatures de laine et coton, la métallurgie, les produits chimiques, l'imprimerie, la passementerie, la chapellerie, l'alimentation. Après le nouveau pont Morand, on achève les ponts La Fayette et du Midi. On élargit des rues, on en perce de nouvelles, dans la ville centrale et aux Brotteaux. Le passé est évoqué en librairie : *Bibliographie de l'Histoire de Lyon*, par Sébastien Charléty; *Lyon des origines à nos jours*, par Kleinklaus, etc.

Deux ans encore, la Bourse du travail possède un organe : *le Semeur*. Le compositeur Ernest Garnier fonde l'Œuvre lyonnaise de la Chanson populaire, avec Jeanne Devevey-Joye, directrice du cours, et Jean Bach-Sisley. Le promoteur du

monument Pierre Dupont, Camille Roy, auteur des *Chansons de tout le monde* et d'une revue nouvelle, *la Chanson*, est appelé au dîner (8 octobre 1905) donné par le Caveau de Paris. A la joyeuse assistance, Roy fait l'historique du nouveau Caveau lyonnais fondé par lui dix-huit années auparavant, et célèbre en vers la reine de la chanson, Loys Amel, de la Comédie-Française, femme de l'acteur lyonnais Matrat.

A ce Caveau lyonnais avait débuté Xavier Privas (Antoine Taravel) (Lyon 1863). A Paris, il chante aux Soirées de *la Plume*, au Procope, à Montmartre. Il publie des recueils : *Pour les Fêtes*, *Chansons humaines*, *Chansons chimériques*, où « son talent souple, harmonieux, s'affirme délicieusement » (Étienne Bellot, *France républicaine*, avril 1905), *Chansons de révolte*, *Chansons d'aurore*, d'autres encore, et meurt en 1927. Lyon vient de lui élever un monument, œuvre du sculpteur Salendré, au jardin des Chartreux, qui tend à devenir un *campo santo* des lettres et des arts. Peut-être un jour — plus tard, bien plus tard — mon buste y ira-t-il aussi, celui si vivant que fit Joseph Bernard, ce Lyonnais de Vienne.

\*  
\* \*

De tout temps Lyon eut le goût des travaux de la pensée. Depuis Étienne Dolet, elle abrita des imprimeurs réputés, les Pitrat, les Mougins-Rusand, Rey, Audin, des presses duquel sortirent les éditions : *les Deux Collines*. On connaît celles de Scheuring, de Bernoux, Cumin, Masson, Lardanchet. La presse y compta des revues estimées, des satiriques au parler imaginé de Guignol, des journaux quotidiens tirant par centaines de mille, qu'on appelle « grand régionaux », pourvus du plus parfait outillage moderne.

Ces feuilles eurent des rédacteurs qui demeurèrent à Lyon ou portèrent leur talent à la capitale, quoique Lyonnais malgré tout de cœur, de tempérament et d'esprit. Des noms se pressent sous ma plume, depuis Philippon et sa *Caricature*. J'ai connu Adrien Duvand, Tony Loup qui finit tragiquement, Abel Peyrouton, Ferrouillat, Léon Delaroche, J. Cornély, Paul Bertnay, Emmanuel Vingtrinier, Paul Sigrist, Frédéric Cournet le « communard », Sarrus, Raoul Cinoh. Voici Léon Romier, C. J. Gignoux. Aujourd'hui j'entends

citer Champeaux (*Le Progrès*), émigré à Paris, Martin Basse (*Salut Public*), Henry Fellot, critique musical au même journal; P. Giriat Rousseion, critique d'art.



D'anciens groupements sont l'Académie de Lyon, la Société des Amis de l'Université, avec Pierre Villard à sa tête; les Heures, directrice M<sup>me</sup> Grignon-Faintrenie (théâtre d'art, concerts, conférences, leçons); les Petites Conférences, fondées par J. Bach-Sisley, il y a dix ans, sur une formule neuve, démocratique (le bas prix des entrées), qui ont révélé des sujets inconnus du cru, ignorés ou oubliés; les Grandes Conférences à tendances catholiques. La Société littéraire, historique et archéologique, est une sorte de vestibule de l'Académie; les Amis d'Anatole France, un groupe de jeunes très actif. Le Salon des Poètes (1901) fondé par M<sup>me</sup> Jean Bach-Sisley, actuellement présidente. L'inauguration eut lieu au Palais de Glace en une séance mémorable, où on entendait pour la première fois un jeune professeur

du Lycée Ampère, M. Edouard Herriot, qui préluait, en parlant de M<sup>me</sup> Récamier, à une brillante carrière oratoire et politique. A côté, les « Lamartiniens » ont pour président M. de Montauzan et pour secrétaire général M. Germain Trézel qui a réuni une *Anthologie des Poètes rhodaniens*. Il y a donc des poètes à Lyon ? Certes. Outre ceux que j'ai cités au cours de ces pages, plus près de nous il y eut Joseph Serre, philosophe chrétien qui publia une dizaine de volumes, « un grand idéaliste » disait J. Bach-Sisley dans une réunion du 10 juin 1925 ; il y a Louis Pize, le pasteur G. Blot, Tancrede de Visan, Emile Vitta, que d'aucuns considèrent comme un nouveau Verlaine ; P. Grosclaude, professeur au lycée, et des muses, Aline Henry, Brun de Satigny, Forest, Bournet. Quelques essayistes que les jours ont emportés.

Antoine Sabatier (Lyon 1854) a donné plusieurs recueils d'une poésie savante et colorée : *Sonnets en bige*, *Casques fleuris*, *Fleurs de mes jours* ; un drame : *le Baiser de Jean*. Pol Lovengard débuta avec *les Pourpres mystiques*, François Dellevaux avec *le Sachet d'amour*. René Gonnard célébra sa ville natale.

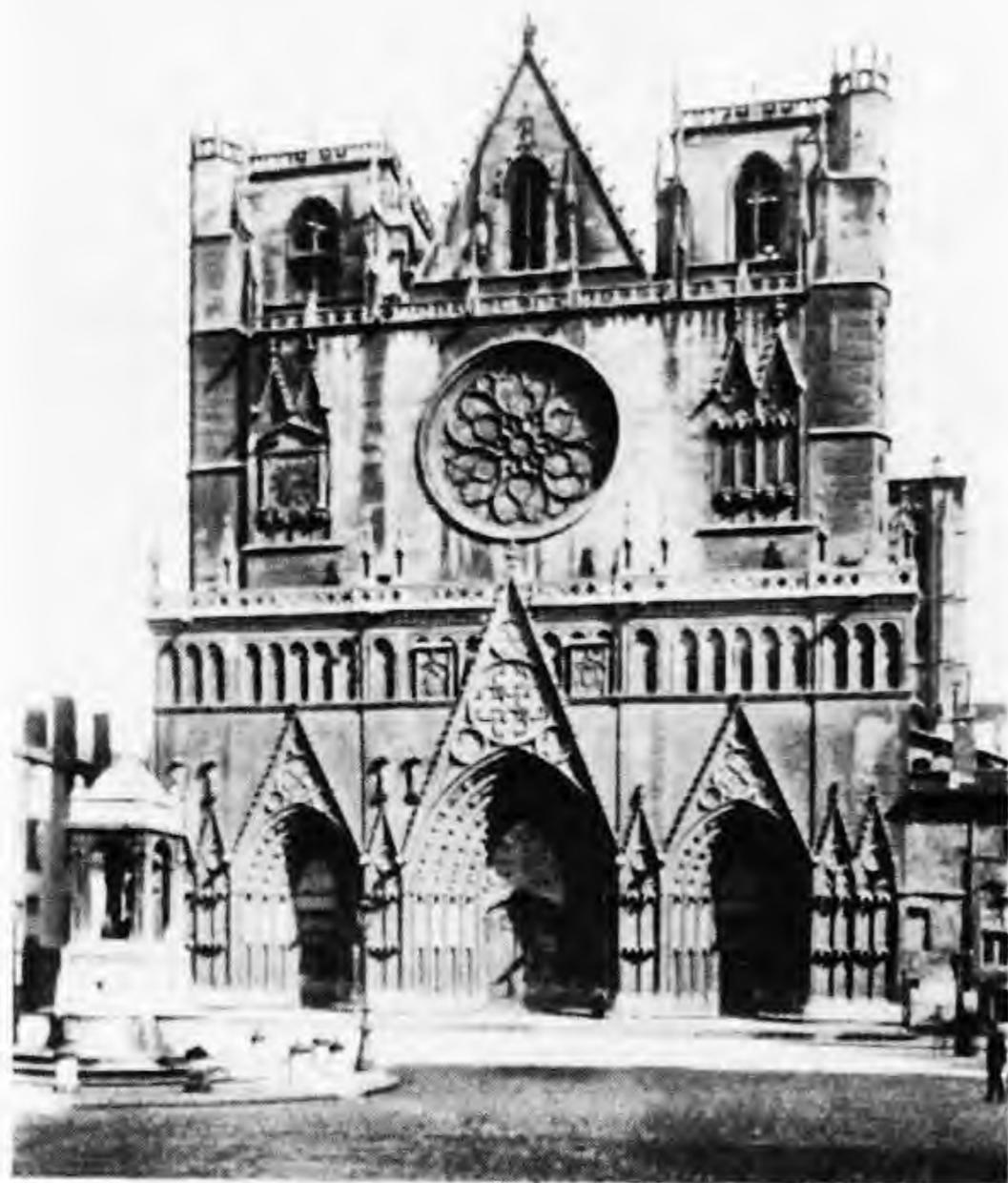
Pierre de Bouchaud (Chasselay au mont d'Or, 1862), poète, prosateur, conférencier, fait paraître *les Mirages, Recueil des souvenirs, poésies; Pierre de Nolhac, Michel-Ange, Raphaël, la Sculpture à Rome, Benvenuto Cellini, Étapes italiennes, etc.*, et meurt en 1925. — Sa femme, Madeleine de Bouchaud, a signé Cardeline de remarquables pensées : *Paroles au vent*, et des romans. — Il faut citer aussi parmi les disparus, Marcel Rogniat, Charles Morice, qui fit un instant figure de précurseur. L'œuvre nombreuse, variée, de Jean Bach-Sisley lui a valu un juste renom. En poésie : *Artistes et Poète, le Mage, Roman des soirs*; au théâtre : *Héliodora, la Plus Forte, Rousseau à Lyon, les Opprimés*; en prose : *Contes à ma belle, Pour quelques-uns, pensées*; en critique : *la Peinture à Lyon, la Musique française, Poètes et Chansonniers lyonnais*, travaux qui révèlent des aptitudes encyclopédiques. Ajoutons-y ses conférences, son Salon des Poètes. « Cette propagande multipliée, cette ombre mystique et cette clarté vibrante, cet amour de l'idéal, cette sagesse devant la vie, ce sourire et cette gravité, ce labeur courageux et cette calme persévérance, c'est Lyon tout entier qui s'anime devant nous. » (F. Clerget.)

Voici encore Louis Mercier, voici Joseph Mélon. J'ai connu aux armées, pendant la Grande Guerre, le docteur Anthelme Grivet, auteur de beaux drames classiques, de rimes et de pensées, et le jeune Jean Marc Bernard, réalisateur de magnifiques promesses, tué à l'ennemi.

Il y eut aussi de curieux bonshommes. Le chansonnier Jacques Vacher sembla un instant devoir marcher sur les traces de Pierre Dupont; Jean Sarrazin, robuste montagnard des Alpes, poète, chercha son gagne-pain dans la vente ambulante des olives aux consommateurs des brasseries lyonnaises; seille en bois, où nageait le fruit vert, brochures sous le coude, c'était une figure. Je me souviens encore de Jules Tairig (Giriat), qui laisse une œuvre délicate.

\*  
\* \*

Des prosateurs? Ici ou là, Gabriel Sarrazin, déjà vu, « un grand lyrique » (J. Bach-Sisley). Jean Appleton, Claude Farrère (l'officier de marine Bargone), Henri Béraud, fils robuste d'un boulanger, Marcel Batilliat, Eugène Joliclerc, Léon Chaîne et son fils Pierre Chaîne, auteur de l'amusante *Histoire d'un rat*; Emile Baumann (*Saint-*



**La Cathédrale Saint-Jean,**

*construite du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle,  
où se firent les conciles présidés par les Papes.*



**Le sanctuaire ancien de Fourvière (1566)**

*au premier plan,  
la Basilique moderne (1872-1894).*

Paul); Louis Chaffurin, Dupont-Ferrier, la romancière Julie Holtzem, et Caroline Schmitt, Glady Roy, David Cigalier, Georges Sibert. Et Noré Brunel, José de Bérays, Henri Dérieux, Jean Duffourt (*Calixte ou Introduction à la vie lyonnaise*) ; Jules Emile, traducteur de l'*Enéide* ; Roger Gignoux, devenu Parisien ; Frédéric Gunther, devenu Stéphanois ; Renaud Icard, Joseph Jolinon, encore des romanciers. Buche, professeur au lycée ; le P. Valensin, Vial, A. Salès, M<sup>me</sup> Sainte-Marie Perrin, qui laissa une œuvre intéressante.

Paul Gourmand (Lyon 1865) est envoyé par son père, négociant, à Manchester, qu'il ne quittera plus; il devait y mourir en 1923. Son œuvre a paru à Paris : des poésies, dont *le Dernier des Allobroges*; des drames, *William Wallace*; des romans, *Panem et Circenses* : le martyre de Pothin, Blandine et leurs compagnons; surtout, des livres de prose sociale.

Et maintenant voici Marcel Achard, reçu à moins de trente ans à la Comédie-Française.

Parmi ceux qui suivirent plutôt la législation ou la diplomatie, des noms se pressent sous ma plume : Berthélemy, ancien adjoint au maire,

doyen de la Faculté de droit à Paris; Crozier et Cambon, ambassadeurs; Louis Andrieux et Louis Lépine qui furent préfets de police avant d'être ambassadeurs et ministres; Emmanuel Lévy, de la Faculté de droit.

\*  
\* \*

La peinture a son Salon de printemps (quarante ans d'existence), président Yung, à tendances classiques; le Salon d'automne (vingt-cinq ans) présidé par François Maire; le Salon du Sud-Est, président Sénard; le Salon des artistes-femmes (Mme Devaux-Raillon); le Salon des Jeunes (Renaud Icard).

Il y a également un Salon des Arts décoratifs, outre les sections décoratives des autres (Sornay, meublier; Linossier, dinanderie; Piguet, fer forgé; Beyer, grès et verres, etc.) et une section importante, à l'École des Beaux-Arts (Repelin, professeur).

J'ai déjà cité, je crois, des peintres modernes, Saint-Cyr-Girier, Ponthus-Cinier, Miciol, les Bail: Antoine le père, et les deux fils Franck et Joseph-Charles Martin, qui nous a donné une suite de

« portraits » des personnages du théâtre Guignol.

Le peintre Victor Koos (Lyon 1864, mort à Paris) travaille plusieurs années avec Puvis de Chavannes. Ses tableaux personnels : *la Grappe*, *la Mère et l'Enfant*, *Cybèle*, *Fécondité*, sont des compositions précises, d'un riche coloris. *La Forêt chante* serait une tapisserie des Gobelins. Il a donné aussi *la Guerre*, *la Paix*, et quatre grandes évocations du travail : *la Pierre*, *le Bois*, *le Fer*, *la Campagne*.

Dans *la Peinture à Lyon, Croquis d'artistes*, J. Bach-Sisley en cite d'autres qu'on retrouve à chaque pas, le caricaturiste Abel Faivre, peintre de grande classe, avec sa *Femme à l'éventail*; feu Perrachon, amoureux des roses, qui n'est jamais allé demander à Paris la consécration d'un beau talent; Sarrazin, portraitiste, impressionniste; C. Yung, petit-neveu du paysagiste Guidrand, élève de Castex-Degrange; Barriot, le décorateur; Tony Tollet, à la fois décorateur, portraitiste, aquarelliste, professeur, dont les toiles d'histoire font époque. Et puis des femmes, Sophie Olivier, Marguerite Brun, Jeanne Garcin, Marguerite Cornillac, Amélie Kamienska.

Sculpteurs modernes? Tony Desjardins, Textor,

Gauquié, Bailly, Pagny, Joseph Bernard (né à Vienne), Vermare, Fix-Masseau. Divers que j'oublie.

Musique et musiciens? La Société symphonique (soixante-dix exécutants); l'Harmonie lyonnaise. la Société des Grands Concerts, directeur Witkowsky. Ch. M. Widor, l'organiste Claude Terrasse, le fantaisiste Gabriel Fabre.

La médecine lyonnaise célèbre, avec Ollier, la soudure des os; avec les légistes docteurs Coutagne, Laccassagne, Locard, la subtile intuition qui déchire les mystères de la physiologie et du crime.

Il y a d'illustres écoles d'arts appliqués, il y a la Martinière, une École nationale professionnelle, installée sur la colline de Fourvière dans les bâtiments de l'ancien collège des Minimes; voici une Société des Anciens élèves de l'École supérieure de commerce.

Et dans tous les noms que j'aurais dû graver avec amour et que j'ai oubliés, quel remords, j'aurais d'omettre Lejeune, le neurologue; Guiart, le biologiste, et parmi ceux qui, des bords du Rhône, ont lancé sur le monde les gestes de la science révélée, les frères Lumière et leur cinéma-

tographe; Paul Brenot, qui propage plus que nul autre en France le goût et la connaissance de la radiophonie!

\*  
\* \*

Ai-je évoqué des architectes ? Augustin Cho-  
mel; Hector Guimard, et son « art nouveau » qui  
fit tant verser d'encre, ses stations du Métropoli-  
tain; Tony Garnier, initiateur, peut-on dire, du  
béton armé, — voir les nouveaux abattoirs de La  
Mouche, et non loin le prodigieux Stade olym-  
pique; son élève, Michel Roux-Spitz, qui vous  
étonnera.

La politique ? Ses édiles sont de premier plan ;  
on les voit aux bancs du Parlement et du Gouver-  
nement, hardis, tenaces, réalisateurs. Avec Emma-  
nuel Lévy, Rambaud, Février, le budget muni-  
cipal est une merveille. Edouard Herriot a ressus-  
cité ces vastes marchés mondiaux, les foires, flo-  
rissantes sous les Romains, perpétuées au moyen  
âge, qui rassemblent pour des échanges heureux  
les négociants des quatre coins du monde.

Et, par l'énergie de ses eaux, cette cité n'aura-  
t-elle pas quelque jour la maîtrise des communi-  
cations fluviales ? Navigation de plaisance ? Les

hydroglisseurs n'ont peur d'aucun courant; de commerce? Quel tonnage incessamment renouvelé trouvera là son grenier d'abondance. Aux assises d'aménagement du Rhône à Valence (8 décembre 1929), M. Pradel, président de la Chambre de commerce de Lyon, l'a prouvé « Lyon, charnière de voies ferrées et fluviales », est le grand port français de demain.

A Paris, nous nous retrouvons quelques-uns, aux *Amis de Guignol*, que dirige avec humour Paul Laval, à l'*Association des Lyonnais*, vieille de plus d'un demi-siècle, dont j'ai accepté la présidence, combien peu méritée, voici plusieurs années déjà.



Au cours du dix-neuvième siècle, la ville a vu sa population augmenter rapidement.

Au recensement de 1924, elle comptait près de 600 000 habitants, rien que pour la portion centrale, car l'ensemble, bâti sans solutions de continuité, ni barrières, ni octroi, en totaliserait plus de 800 000. Sa situation, qui la fait centre de la moitié orientale de France, son port qui unit les

régions nord-est à la Méditerranée, sa fabrique devenue métropole mondiale de la soie, expliquent son expansion; elle a eu aussi sa part de l'émigration des campagnes, et celle du cosmopolitisme.

1914. Augustin Chomel achève l'église Saint-Augustin, vers le clos Jouve et le boulevard de la Croix-Rousse. Un peu plus tard, s'ouvre une Exposition internationale, au faubourg de la Mouche; la guerre la termine brusquement.

Dès la deuxième année du cataclysme, Lyon se ressaisit, prépare un nouvel avenir. Une foire internationale, renouvelant celles de jadis, destinée à concurrencer celle de Leipzig, est organisée dans le grand palais de la Tête d'Or, sur la berge, et dans des stands supplémentaires; elle aura lieu désormais chaque année du 1<sup>er</sup> au 15 mars. Lyon se préoccupe aussi d'enrayer la vie chère qui s'annonce; le maire Edouard Herriot, et son administration avisée, réussissent à rendre l'existence moins onéreuse dans un budget sévèrement équilibré.

Après la guerre, l'« union sacrée » fait place à des divisions plus âpres que jamais. 1919. Des grèves sont fomentées pour user l'émotion populaire causée par la vie chère. Au congrès de la

Confédération générale du Travail (Lyon, 15-20 septembre), rouges, réformistes, communistes, anarchistes, s'accablent de reproches. « La participation des délégués à la conférence de la paix est une méthode trop diplomatique! » raille l'un. « Dites si, oui ou non, nous avons trahi la cause ouvrière! » s'écrie l'autre. Dans cette tour de Babel, les délégués lyonnais eurent l'occasion d'évoquer un peu d'histoire, de dire qu'on parlait moins, qu'on agissait davantage, au temps des Canuts de 1831 et des Voraces de 1848.

En octobre suivant, est voté l'aménagement du Rhône, pour l'adapter aux nécessités économiques qu'imposent les accroissements rapides de population : puissance hydraulique, navigation, irrigation. La cité est entourée de communes importantes, de faubourgs qu'elle se refuse à incorporer, afin de maintenir la liberté administrative, l'élasticité économique. Cependant, elle amplifie encore ce développement urbain, de niveau avec la prospérité industrielle et commerciale; ses lettrés, ses artistes, ses savants, que j'ai signalés en jetant un coup d'œil, trop bref, hélas! sur les débuts du présent siècle, ont ajouté de nouvelles œuvres au trésor amassé depuis l'antique Lugdun.

Et comme le sens pratique veille sans cesse à côté de la foi, de la philosophie et de l'idéal, Lyon, en octobre 1928, s'est offert une Semaine d'art culinaire.

Le comité avait invité les restaurateurs à un concours, dont le jury ne devait accorder aucun prix en espèces. Cinq groupes permettaient toutes les admissions : restaurant ouvrier, restaurant prix fixe jusqu'à 12 francs, id. au-dessus de 12 francs, brasseries, grande-carte. Compteraient, avec la qualité de la cuisine, toutes les conditions d'organisation et de tenue. Ce fut un franc succès, et jovial, certes ! Un chroniqueur parisien rédigeait, d'enthousiasme : « Parmi ses concitoyens illustres, Lyon ne compte-t-il pas ces maîtres queux glorieux qui se nomment Luis Dupré, dit Piraud, dont les broches tournaient à la poulaiillerie de Saint-Nizier ; Déduit, qui illustra la tête de veau qui porte son nom, et Payet qui était sans pareil pour la confection des pâtés de bécasse, et Nicolas qui traitait les intelligences, et la mère Victor, maman des saint-simoniens, et la fameuse mère Brigdusse des Charpennes, et tant d'autres que nous énumère si joliment notre confrère Jean de la Semelle. C'est pour continuer ces nobles tradi-

tions que se multiplient ces jours-ci à Lyon, des manifestations qui eussent fait glousser de joie Brillat-Savarin et le bon Monselet. » (Jules Chancel.) Il oublie la célèbre « Mère Fillioux » et le maître Prosper Montagné.

Aujourd'hui, l'existence tend à effacer les disproportions, l'ouvrier n'est plus étranglé par un salaire de famine, il vit mieux, se distrait, examine, discute en liberté. Une tendance générale prépare une société plus solidaire et prévoyante. Espérons en la concorde finale!

En suivant le cours des siècles, j'ai signalé des personnalités originaires d'autres terroirs, soit pour leur séjour dans la ville, soit pour leur entr'aide aux heures de crise, la propagande de ses œuvres glorieuses. Ces propagateurs ne lui ont pas manqué, au début du vingtième siècle ; je crois cependant que nul n'a fait davantage que Fernand Clerget. Né dans les Faucilles, bien près du village de Gilbert, émigré jeune à Paris, il a façonné une sorte d'édifice encyclopédique, par l'action organisatrice, la parole, l'écriture. Ce chapitre-ci, abordant tous les genres, offre une nombreuse critique, où les travaux littéraires, artistiques et sociaux de Lyon tiennent une bonne

place. « Lyon est solide, dit-il, laborieux, tenace, comme il est souriant, philosophique, idéal, et je dis tenace autant par la fidélité au sol natal que par la patiente industrie, comme je dis idéal autant par l'instinct de justice qui souleva les Canuts en 1831 que par l'élan de ses écrivains, de ses artistes. C'est une ville sympathique. »

Terme d'appréciation auquel je vous demande de souscrire.

## Le Paysage et le Décor

Lyon ancien et moderne offre à ses visiteurs un tableau naturel immédiat, magnifique par ses fleuves et ses collines, pittoresque par ses environs; grâce aux moyens rapides de locomotion, il dispose d'un paysage plus lointain, non moins beau.

Vers l'est, le Jura couvert de forêts encore à demi sauvages s'allonge jusqu'au Rhône, ne laissant libre que le chemin jadis suivi par les Helvètes fuyant leur pays menacé. Au delà, c'est le Valromey, Gex, de hauts sommets, dont le Crêt de la Neige dépasse 1 700 mètres. Sur quatre chaînons parallèles, le plus à l'ouest, le moins élevé dresse encore des cimes de 1 000 à 1 100 mètres; il borde la vallée profonde, tortueuse, où coule l'Ain. Passé cette grande rivière, on aborde un dernier chaînon jurassique, le Revermont, où naissent en

d'agrestes combes les cours d'eau bressans. Alors c'est la vaste plaine mamelonnée qui se termine aux prairies de la Saône, laissant en arrière Bourg-en-Bresse et venant mourir devant Mâcon. A son sud, s'étale l'immense cuvette des Dombes, parsemée de marécages, d'étangs, entre des « poypes » ou buttes, des talus, dont la Côtière de Dombes s'allonge jusqu'à la Croix-Rousse.

La Saône franchie, le terrain se relève, formant ce Mâconnais où Lamartine a rendu inoubliable Milly, où une abbaye fit célèbre Cluny. Au delà, c'est le Charolais dont les pentes mènent vers Autun : l'ancienne Bibracte. Revenant au midi, on entre dans le Beaujolais, qui érige, de la Saône et Villefranche, par Beaujeu et Amplepuis, à la Loire et Roanne, ses monts, ses collines, que coupe l'Azergues allant, après un coude brusque, rejoindre la Saône près d'Anse et de Trévoux. A Lozanne, cette pittoresque Azergues reçoit la Brévenne, non moins rustique, surtout au vallon de l'Arbresle. Plus au sud encore, par des gorges où se resserre la Saône, vers Rochetaillée, enfance de Pierre Dupont, on gagne les monts d'Or, le très accessible mont Cindre aux flancs couverts de vignes, qui garde du temps jadis un ermitage.

A l'ouest, s'étagent d'autres sommets superbes, vers Tarare, ruche de toiles et de tisseurs.

Durant mon enfance de gamin libre, alors que mon excellent père m'accordait la pièce de dix francs de quelque excursion, combien de fois n'ai-je pas descendu jusqu'à Serrières par le grand bateau le *Gladiateur* ! J'avais gagné chaque fois plus avant ; Vienne ne me satisfaisait plus ; les Côtes-Rôties et leurs vignes grêles, leur terroir où croule la pierre à fusil, les Roches de Condrieu montueuses m'avaient attiré ; puis j'avais voulu revoir ces monts de l'Ardèche, lointains souvenirs de paysages ineffaçables ; et puis, je l'aime tant, ce vieux Rhône torrentueux et grondeur !...

Je l'aime tant, ce Rhône aux eaux fraîches dont j'ai suivi souvent le cours, pédestrement, le long des rives, sinon sur quelque esquif haletant secoué par l'ardente vapeur ! Ses eaux bleues, au sortir du Léman, si étrangement bleues qu'on croirait voir couler du ciel liquide, n'ont pas là-bas pour moi le charme qu'elles me prodiguent entre les collines du pays natal, et nul enivrement n'effacera ces errances de jadis, quand mon jeune cerveau, ignorant la peine humaine, s'éprenait des mirages naturels.

Je m'en souviens comme d'hier. Le bateau frappe l'eau rapide de ses énormes aubes et file ainsi qu'un oiseau gigantesque. Il évite par la science de son pilote maints bancs de gravier le long des rives. Nous avons franchi depuis un moment les bossellements terrestres où se blottissent les villages de Limony, de Charnas sur la droite, de Chanas à gauche, lorsque, après une courbe allongée, nous apercevons devant nous Serrières aux maisons blanches, baigné dans l'onde fraîche, et comme glissant du coteau. Et je trouvais cela délicieusement pittoresque en sa simplicité. Le chant du Rhône monte dans l'air pur, enflé par l'écho montagnard; l'arrêt du bateau, reposant ses roues, sera trop court à mon gré.

Chaque fois j'ai retrouvé la sensation, encore augmentée, plus émue, par l'adjonction de quelque détail au tableau primitif, un vol d'oiseau dans le ciel profond, une fumée blanche sur la cime des monts, un appel renvoyé par l'écho. Le Rhône lui-même semble ralentir sa course afin de goûter à ce charme, et repartir plus rapide à son destin fatal.

De Serrières, en remontant la rive, devant le mont Pilat, on arrive à un coude, un triangle dont

la base va de Condrieu à Givors, dont le sommet, franchissant le fleuve, est Vienne. De la Véga au Rival par le pays de Bièvre, le territoire mamelonné s'élève jusqu'à l'Isère; au delà de Grenoble, en Graisivaudan, la Grande Chartreuse dresse un de ses sommets à 2 000 mètres; plus loin encore, c'est l'Alpe géante. En revenant par La Tour du Pin, la longue vallée de la Bourbre recourbe une ligne de collines après lesquelles c'est la plaine striée d'ondulations du pays de Balme, dernier terroir des Allobroges s'achevant à Bron, Villeurbanne, La Guillotière.

J'ai visité, jadis, Joséphin Souly, aux Gloriettes, sur une arête abrupte où on parvient par une série d'escaliers. Là, sur une terrasse, se trouvaient la maisonnette et le jardin du sonnettiste. Au loin, par delà l'immense plaine du Dauphiné, dans une atmosphère bleue, ce sont les Alpes, le mont Blanc, qu'on dirait haletant et sans cesse secoué. Des déchirures de nuages restent accrochées dans les pics et s'en vont lentement, par flocon. Plus bas, des amas de pions blancs figurent des villes, des villages, puis les étendues vertes où l'on croit entendre la brise.

Plus bas encore, là, à droite, c'est Lyon avec



Confluent du Rhône et de la Saône, vu de Fourvière.

ses toits qui fument, ses avenues où les arbres se balancent; en face, le parc de la Tête d'Or, d'une teinte sombre, et son minuscule lac, une plaque d'acier.

Le Rhône court en longeant un méandre de collines noirâtres et jette à l'horizon son grondement noyé dans l'espace. Ce murmure est bien la musique de ce panorama. Vu d'ailleurs, du haut de Fourvière, il se modifie. Le spectateur a tout près, à ses pieds, la ville ancienne et du moyen âge; entre le Rhône et la Saône, la ville du moyen âge et des temps modernes; au delà du Rhône, la ville contemporaine, en larges agrandissements dans la plaine favorable de l'Isère. Les quais des deux fleuves développent plus de 40 kilomètres. Vingt-huit ponts, y compris ceux des voies ferrées, quinze sur la Saône, treize sur le Rhône, permettent des communications aisées. Mais la vue qui s'égaré, la pensée qui plane relie bien mieux tout cela sur le plan des siècles.

## Tableau de Lyon et de son influence

Un esprit peut remuer des hommes, entraîner des foules; l'ensemble d'une ville agit plus lentement mais d'une manière plus profonde et plus durable sur une nation. Paris, depuis le moyen âge, a mené les événements, et souvent son histoire se nomme Histoire de France. Lyon ancien joua ce rôle sur les Gaules, des Alpes à la Tamise, des Pyrénées au Rhin. A partir du treizième siècle, il n'est plus capitale, il continue cependant d'orienter bien des choses, par son renom passé, la primatie encore vigilante de ses archevêques, l'originalité ou la vigueur de ses œuvres. L'influence lyonnaise est définie, prouvée; toutefois, il est bon de faire plus intime connaissance, de toucher le foyer d'où émane cette influence, en cherchant dans la structure, sous les aspects des monuments, ce que l'âme de la population y a mis d'elle-même :

ses préférences, ses choix, au cours des siècles achèveront de la révéler, de mieux graver son caractère, et par celui-ci le secret de cette influence.

Soyons le touriste qui veut voir, mais aussi comprendre, et qui s'est renseigné sur la méthode. C'est dire que nous revoilà d'abord au sommet de Fourvière. De là, nous contemplons la ville et ses fleuves, au loin l'admirable panorama qui, par temps clair, s'étend jusqu'aux Alpes. Nous sommes dans l'ancien Lyon, de l'avis des chroniqueurs, mais le nouveau s'y manifeste. Entre la Saône et les quartiers aux rues étroites bordées de maisons séculaires, s'allonge, du nord au sud, une suite de quais commerçants. Près de la terrasse plantée d'arbres, d'où la vue est splendide, une basilique neuve se dresse à côté de l'antique chapelle. Celle-ci, c'est le passé, la foi naïve et puissante qui, au dernier siècle, surmonta le clocher de cette statue de la Vierge en bronze doré; à l'intérieur, nombreux sont les ex-voto. La basilique a une galerie ouverte, la galerie de la Bénédiction, d'où l'archevêque bénit la ville le 8 septembre; huit cariatides de Millefaud la soutiennent. Au fronton supérieur, Dufraigne a sculpté en haut-

relief les vœux de 1643 et de 1870. Les trois nefs et les trois travées, richement décorées, offrent à la vue des verrières de Descotes et Ader, de hauts-reliefs de Millefaud, Guillaume et Dufraine, le tableau votif du choléra de 1832 par Orsel. La crypte est peuplée de statues; on y voit une mosaïque romaine et des mosaïques vénitiennes par Mora.

En des jardins voisins, le passage Gay, avec ses boutiques d'objets religieux, mène à une Tour métallique, imitation d'Eiffel. De l'autre côté de la basilique, l'Antiquaille s'élève sur l'emplacement du palais romain; c'est par là qu'on a trouvé le plus de vestiges anciens. En bas l'église Saint-Just possède un *Saint Irénée et Saint Just* du sculpteur Legendre-Héral. En retrait, côté banlieue, et non loin de l'église Saint-Irénée, le chemin de Vaise borde le cimetière de Loyasse.

De Vaise industriel, dont l'église Saint-Pierre est une imitation du roman, les quais rive droite de Saône, en passant devant l'École vétérinaire et Pierre-Scize, mènent vers le sud. Dans ce vieux quartier, la statue de Gerson s'érige près de l'église Saint-Paul, où on voit des fresques du mystique Paul Morel. Continuant la Saône, nous

atteignons le pont Tilsitt, l'ancien archevêché, devenu Bibliothèque de la ville, qui renferme 500 000 volumes de 24 000 pièces d'archives ou manuscrits, dont beaucoup à enluminures. On y trouve également de remarquables estampes, un important fonds de la Guerre mondiale; un buste de Boileau, par Delacollonge, accueille les visiteurs. Tout près, s'élève le Palais de justice aux colonnes corinthiennes, œuvre de Baltard. En arrière, de Saint-Paul au Gourguillon, se tasse le vieux Lyon, avec de curieux détails qui ont résisté au temps. La maison des Ballioud, rue de la Juiverie, montre une galerie de Philibert Delorme. L'hôtel de Gadagne, rue de même nom, abrite le Musée du vieux Lyon, où l'on voit les bustes de Philibert Delorme, de Gérard Audran, des deux Coustou, de M<sup>me</sup> Récamier (par Chinard), de Coysevox; un portrait de Jean Cléberger, l'Homme de la Roche; des plans et vues, une foule d'objets historiques.

Voisine de la Bibliothèque, la cathédrale Saint-Jean est ornée de sculptures par Bayle et divers, de tableaux dont un de Lagrenée, de verrières du moyen âge, d'un vitrail moderne de Bégule. Elle montre aussi une horloge astronomique, anté-

rière, je crois, à celle de Strasbourg. Entre Saint-Jean et Saint-Georges, place du Doyenné, est érigé le monument au créateur de Guignol, Laurent Mourguet, sculptures de F. Girardet et Pierre Aubert. Saint-Georges, reconstruite par Bossan (style du quinzième siècle), a un portail embelli par Charles Dufraigne des statues de saint Pierre, saint Jean, et du combat de l'archange Michel contre le dragon. Plus au sud, c'est la Quarantaine, les Etroits, la Mulatière. Mais le vrai Fourvière, c'est l'antique chapelle des pèlerinages, ce sont les rues gardant encore des aspects, des détails de jadis.

Franchissons la Saône. Rive gauche, la route de Lyon à Trévoux se continue par les quais qui s'achèvent au pont de la Mulatière, sud de la presqu'île. Devant nous, jusqu'au Rhône, c'est la ville gagnée sur les alluvions, ébauchée aux âges gaulois, constituée sous la loi romaine, augmentée maison à maison, rue à rue, au moyen âge et aux temps modernes; c'est la ruche du travail, du commerce, de l'administration, la cité du tiers-état sous les règlements de la bourgeoisie : car le peuple ne devait montrer sa force que du haut de sa Croix-Rousse, au dix-neuvième siècle. Plus

d'un millénaire de labours manuels et intellectuels a gravité autour de la première place conquise sur Terre-Eaux, puis logiquement, y a bâti le palais qui résumait tout cela : l'hôtel de ville.

L'œuvre de Simon Maupin, réparée par Mansart, exprime bien, en lignes sobres et graves, la destination, l'utilité citadine. Une statue équestre de Henri IV, par Legendre-Héral, préside la façade principale, place des Terreaux. Au vestibule, les groupes en bronze de la Saône et du Rhône, des frères Coustou ; salle des Fêtes, les portraits de l'abbé Rozier par Genod, de Jacquard par Bonnefond ; aux autres salles, des plafonds de Blanchet, un panneau de Domer. La salle du Consulat rassemble des portraits de Philibert Delorme, Coysevox, Coustou, Jacquard, voisinant avec *la Fête du grand-père*, peinture de Genod. Denuelle a peint la voûte de la salle des Banquets.

Sur les Terreaux, se dresse une fontaine de Bartholdi : *les Fleuves allant à l'Océan*. Côté nord, la Grand'Côte ascensionne à la Croix-Rousse. Des Terreaux à la Saône, c'est le quartier de la Martinière, ainsi nommé de l'école fondée par Claude Martin ; on y voit l'église moderne Saint-Vincent, le palais Rameau construit par Clermont et

Riboud, avec des mosaïques en façade de Mangier et Guillermin. Une statue du sergent Blandan, bronze de Lamotte, est érigée place Sathonay, où avait joué son enfance. De là, on monte au Jardin des plantes, square avec monument Burdeau, par Alfred Boucher. Rapprochant de la Saône, nous suivons le cours des Chartreux ou promenade de Rouville. La vue est belle. Au jardin des Chartreux, monument Pierre Dupont, par Suchetet. L'église Saint-Bruno, sur plans de Jean Magnan complétés par Delamonce, puis Perrin, offre à son tympan une statue de saint Bruno par Fabisch, copie de celle de Houdon; à l'intérieur, une autre statue par Fabisch, celles de saint Jean-Baptiste et saint Bruno par Sarazin, des tableaux de Brenet, Hallé, Trémolière, des ornements sur dessins de Soufflot, de Servandoni. Le boulevard de la Croix-Rousse commence au jardin des Esses, monte au plateau, arrive à la place où la statue de Jacquard, bronze de Foyatier, triomphe sur ses frères les canuts qui voulurent le jeter au Rhône. En descendant vers le fleuve, la place Bellevue, bien nommée en raison des horizons alpins; Sully Prudhomme, par le sculpteur M.-L. Cladel, y revit, parce qu'il habita ce quartier. En quelques

minutes, nous voici au Rhône, place Saint-Clair ornée du buste de Soularv par Suchetet.

Cette rive droite du Rhône, qui limite la presqu'île jusqu'à la pointe Perrache, porte les noms successifs de cours d'Herbouville, quais Saint-Clair, de Retz, Jules Courmont (autrefois, de l'Hôpital), Gailleton (autrefois, de la Charité), Perrache. En revenant vers la Grand'Côte, nous rencontrons l'église Saint-Polycarpe, décorée par Desjardins; on y voit *la Cène*, fresque de Jannot, des peintures de Blanchet, Denuelle. Rue Saint-Polycarpe, le Musée de la Condition des soies, avec médaillon de Pasteur à la façade, renferme des cocons, des papillons et chrysalides, l'herbier des plantes alimentaires des vers à soie, diverses préparations, un album d'aquarelles, des soies ouvrées, des teintures, des plans.

Dans la presqu'île, tout chemin mène à la place des Terreaux, ce qui nous permet d'entrer, à côté de l'hôtel de ville, dans le palais des Arts ou Saint-Pierre. Le portail franchi, on peut gagner, entre la Loi et la Force, deux hauts-reliefs de Diébolt. le jardin intérieur; sous un portique, est un monument à l'architecte Gaspard André; diverses sculptures sont disposées : *Apollon*, par Vietti; *l'Age*

*de bronze*, de Rodin, et des œuvres de Legendre-Héral, Cugnot, Delhomme, Courlet, Delorme, Deschamps, Duret. La cour, encadrée de galeries, est un musée épigraphique où se voit une importante collection romaine. Le rez-de-chaussée présente encore de nombreuses sculptures : figures bibliques ou évangéliques, autels, œuvres du moyen âge, des frères Coustou, de Pradier, Foyatier, Bonnassieux, Chinard, Jayet, Fabisch, Vietti, Legendre-Héral et autres statuaires lyonnais. — L'escalier Puvis de Chavannes est orné de ses fresques *le Bois sacré*, *Vision antique*, *Inspiration chrétienne*, *le Rhône et la Saône* symbolisant la Force et la Grâce; aux salles de peinture, des primitifs, des maîtres anciens : Giordano, le Dominiquin, le Guide, l'Albane, Ruisdaël, le Guerchin, Breughel, Rubens, Jordaens Téniers, Van Dyck, Snyders, Goya, Ribera, le Pérugin, le Tintoret, Véronèse, j'en passe. La France est représentée par Philippe de Champaigne, Jouvenet, Vouet, Le Lorrain, Mignard, les Le Nain, Greuze, Prud'hon, Isabey, David, Gérard, Daubigny, Delacroix, Dautier, Courbet, Corot, Troyon, Diaz, Géricault, Millet, Manet, etc. Au milieu de leur salle, *Tigre et Cerf*, de Barye. Dans la collection Bernard (don

de 1875), figurent Ribera, van Loo, Ruisdaël, Boily, quinze à vingt autres. Aux salles Chenavard : Blanchet, Genod, Bonnefond, Révoil, de Boissieu, les Flandrin, Montessuy, Paul Chenavard, Puvis de Chavannes (*Automne*), Jacquand, Appian, et beaucoup de bons Lyonnais. Parmi les Français contemporains : J.-P. Laurens, Monet, Sisley, Berthe Morizot, Baud-Bovy, Fantin-Latour, Raffaëlli, H. Martin, Henner, Carrière, Renoir; plusieurs œuvres ou maquettes de Rodin. — Une galerie de dessins et estampes, considérable, renferme les cartons de Chenavard pour son projet du Panthéon, des œuvres de Meissonier, des collections de dessins de Boissieu, Ponthus-Cinier, Berjon, d'autres Lyonnais, et six salles de Français et étrangers, dont bien des noms sonnent aux premiers rangs. — Des sculptures et céramiques anciennes, des médailles et monnaies, les tables de l'empereur romain Claude (fragment de son discours au Sénat), des mosaïques, complètent ce musée où les œuvres, nombreuses, variées, révèlent un choix de valeurs vraies et un rapprochement des époques d'art. Le conservateur actuel est mon distingué confrère et ami, Léon Rosenthal.

Aux Terreaux, ville du moyen âge, les temps modernes ont ajouté le commerce des soieries. Mais tout Lyon est parsemé des actes de foi qu'étaient alors les églises, chapelles et couvents. Saint-Nizier, de l'ogival flamboyant, avec statues par Bonnassieux, Fabisch, Chinard, une *Notre-Dame-de-Grâce* de Coysevox, vitraux de Begule, est à la hauteur de son renom : une première église Saint-Nizier a été cathédrale jusqu'au sixième siècle. Tout près subsiste l'hôtel de la Couronne, maison aux bourgeois, avant l'hôtel de ville. Nous rapprochant du Rhône, voici le palais du Commerce et de la Bourse, avec deux façades, place de la Bourse, place des Cordeliers; on y voit un bas-relief hardi *le Rhône et la Saône* de Vermare, un buste de Aynard, des statues, des bustes, des peintures, par des Lyonnais, et un Musée historique des tissus, qui tient le premier rang mondial. Il renferme cinq cent mille échantillons de tissus, classés par l'ancien directeur Raymond Cox. C'est l'histoire depuis l'Égypte, Byzance, les musulmans, le moyen âge, pour les divers pays d'Europe. La tapisserie, la broderie, le tapis, le costume, l'ameublement, mènent cette encyclopédie aux dernières limites. La soie est à l'hon-

neur; revivent près d'elle les dessins pour la « fabrique », de Philippe de la Salle, Pillement, Ranson, Huquier, Bony, Blain de Fontenay, Berjon, etc. L'enseignement se complète dans une galerie qui suit l'évolution des métiers (les inventions de Jacquard, Thimonnier), et même, dans une moindre salle, des tissus anecdotiques.

Dans ce centre actif, voisinent le moderne et le contemporain : statue de Suchet par Auguste Dumont, place Tolozan, Grand Théâtre avec des portiques à libraires comme les galeries de l'Odéon parisien, l'église Saint-Bonaventure avec de beaux vitraux, monument de Sadi Carnot par H. Gauquié, place de la République, Théâtre de Guignol près celui des Célestins, l'Hôtel-Dieu, avec sculptures d'Elschoët, Mimerel, Charles et Prost, et un peu plus bas, la Charité, où Begule a retracé en verrières l'histoire de l'hospice.

Bellecour, où se dresse le *Louis XIV* équestre de Lemot, magnifique vue sur Fourvière, sépare la vieille ville de la contemporaine. L'École supérieure de commerce, rue de la Charité, possède un Musée colonial, curieux et varié. Tout près, le Musée des arts décoratifs contient des mobiliers, des armes anciennes, une partie du trésor de la

cathédrale, des dentelles, céramiques, ferronneries, etc. Saint-François-de-Sales, construite par A. Benoit, montre des œuvres de Janmot, Fabisch, Denuelle. Place Ampère, la statue du physicien, par Textor. Au jardin de la place Carnot, un monument de la République, par Peynot, surmonte les quatre fontaines de Tony Desjardins, primitivement place des Jacobins. A la basilique de Saint-Martin-d'Ainai, chapelle Sainte-Blandine sur l'ancienne crypte, sculptures de Fabisch, Bonnassieux, Calliat, une mosaïque de Mora, un maître-autel par Rusand, des fresques d'Hippolyte Flandrin, des colonnes provenant du temple à Rome et Auguste. Passé la promenade dite cours de Verdun, c'est le quartier Perrache, des bâtiments d'utilité publique, industrielle, une église récente, Sainte-Blandine.

Rive gauche du Rhône se succèdent le quai de la Tête d'Or (avenue du Parc), de Serbie, des Brotteaux, de la Guillotière, Claude Bernard, l'avenue Leclerc. Au rond-point d'entrée du parc, un Monument des soldats du Rhône morts en 1870, par Pagny, lion de Textor. Le lac et ses îles, un jardin zoologique, un jardin botanique, avec buste de l'abbé Rosier, de nombreux bosquets, font de la

Tête d'Or une agréable promenade. Le long du fleuve s'élèvent le palais de la Foire et ses services. Près du parc, le musée Guimet renferme le Muséum d'histoire naturelle et le Musée d'art et des religions d'Extrême-Orient. Aux Brotteaux, place Puvis-de-Chavannes, l'église de la Rédemption; place Morand, une Fontaine monumentale d'après Desjardins, avec statue de la ville par Bonnet. A la Guillotière, après la Préfecture et l'hôtel de la Mutualité, le quartier des Écoles groupe les Facultés, l'École centrale, l'Institut Pasteur, l'Institut de chimie. A la Préfecture, se voient des œuvres d'Alaux, Barrias (buste de Jules Favre), Sicard, Comerre, Domer, Restout, Begule, Coutan, Fournier (*les Gloires du Lyonnais et du Beaujolais*), etc.; dans le square les statues du général Duphot et de Victor de Laprade, par Bailly, de l'ingénieur Mangini par A. Boucher, et *la Muse de Pierre Dupont*, par Chorel. Dans la Guillotière, le monument des *Victimes du siège de 1793*. Bernard de Jussieu y a sa statue, par Aubert. Et au quartier neuf de la Mouche, il faut admirer ces merveilles d'architecture industrielle en béton armé, les nouveaux abattoirs et le stade, par Tony Garnier.

\*  
\* \*

Cette sommaire visite aux œuvres les plus significatives que Lyon a construites, meublées, ornées, par l'art de ses fils ou le choix dans les talents confirme l'impression donnée par son histoire. A Fourvière, règne encore la foi des ancêtres, leur tradition morale et héroïque ; les pèlerinages y restent fréquents, surtout en mai, les 15 août, 8 septembre, 8 décembre, pour les hommages à Notre-Dame. Dans la presqu'île, dominant le travail, le commerce, l'administration ; par leurs débats de vie commune, leurs obligatoires calculs, leurs peines, la nécessité d'une froide méthode, se maintiennent l'ordre, la raison, la tolérance ; celle-ci est enfin satisfaite : des temples protestants, une synagogue, existent à côté des églises, des clubs sportifs et autres près des groupements religieux, un Syndicat d'initiative place Bellecour. Rive gauche du Rhône, une ville surtout contemporaine fait équilibre à Fourvière qui est le passé ; la masse y a son parc, la géométrie ses rues à angle droit, l'instruction ses grandes écoles ; c'est la vie mieux aérée, l'enseignement pratique, l'expansion

citadine vers la plaine favorable, le souci du bien-être, du matériel, faisant contrepoids à l'antique idéal qui soutenait les martyrs.

Lyon est humain, simplement, robustement humain. Qu'il s'installe, construise, travaille, commerce, ou se voue à l'art, aux lettres, à l'invention, il a la foi qui le porte en avant, la raison qui le retient au sol. Il a donné au ciel Blandine, première martyre des Gaules; ses canuts ont mis des siècles à faire de Lyon la première ville de la soie. Mais être humain comporte des passions, des excès, des erreurs; la justice fait place aux haines, la tolérance au fanatisme, le goût artistique à la fausse originalité; Lyon se mêle aux tumultes, frappe en sourd, raille trop vite et trop fort, pousse l'hospitalité jusqu'à ouvrir sa porte aux décadences; bref, il prend sa part d'erreurs, puis se ressaisit, un peu étonné « d'avoir fait cela! » et il reprend sa vieille bonne voie, simplement, courageusement.

C'est sans doute cette vigueur morale, dont les sources remontent à un passé plusieurs fois millénaire et à la « marque romaine » qui font du Lyonnais un envahisseur. On le trouve partout, aux coins les plus en vedette, ayant « fait son trou »

avec une patience et une inflexibilité que rien ne peut démentir, ne s'arrêtant qu'après avoir atteint le but, et possédant les qualités nécessaires pour y parvenir. C'est pourquoi les Lyonnais sont une population forte et puissante.

Les villes en apparence stagnantes favorisent les penchants cérébraux, donnent libre essor aux tendances intellectuelles, toujours si lentes à s'affirmer. C'est de ces retraites fermées que partent les talents à la conquête d'un but. C'est là qu'on peut acquérir le repos du cœur et la confiance en soi, la force qui permettent de s'engager dans l'âpre lutte. Nulle cité plus que Lyon n'a cette ardeur secrète des villes repliées sur elles-mêmes. Si elle est distancée par un nombre qu'elle dédaigne tant il lui semble peu désirable, elle peut revendiquer d'être la première en production d'idéaux, celle qui a le plus contribué à la fermeté du sol et de l'esprit français.

## Table des gravures

---

	Pages.
La Saône et Fourvière au xvii <sup>e</sup> siècle. (D'après un artiste lyonnais). . . . .	32
Maison de Henri IV, construite par Philibert Delorme (xvi <sup>e</sup> siècle) . . . . .	48
L'Hôtel de Ville, vu de la place des Terreaux, construit par Simon Maupin (xvii <sup>e</sup> siècle) . . . . .	80
Pont de Tilsitt. Les funérailles de Mgr Bonald en 1870 .	96
Vestiges du grand aqueduc romain près de Saint-Just.	128
Un coin du parc de la Tête-d'Or . . . . .	128
Monorail aérien du pont Morand au parc de la Tête-d'Or, (1872). . . . .	144
La cathédrale Saint-Jean, construite au xv <sup>e</sup> siècle, où se tinrent les conciles présidés par les Papes . . . .	240
Le sanctuaire ancien de Fourvière (1566) et au premier plan, la Basilique moderne (1872-1894).. . . .	240
Confluent du Rhône et de la Saône, vu de Fourvière.	256



## Table des matières

---

	Pages.
I. — Ancienneté de Lyon . . . . .	7
II. — Lyon sous les Césars . . . . .	16
III. — Les Burgondes et les Franks. . . . .	30
IV. — Lyon n'est plus capitale. . . . .	40
V. — La Commune de Lyon . . . . .	51
VI. — Lyon devient français . . . . .	59
VII. — La Renaissance. . . . .	65
VIII. — La Pléiade lyonnaise . . . . .	75
IX. — Les Guerres de religion . . . . .	85
X. — Les Fondations religieuses . . . . .	93
XI. — Le Grand siècle . . . . .	101
XII. — La « Fabrique » . . . . .	113
XIII. — Lyon révolutionnaire. . . . .	121
XIV. — Maux et remèdes. . . . .	127
XV. — Vers l'esprit nouveau . . . . .	136
XVI. — A la veille de la Révolution . . . . .	146
XVII. — Girondins et Jacobins. . . . .	161
XVIII. — Siège de Lyon . . . . .	168
XIX. — L'Empire . . . . .	178
XX. — La Restauration . . . . .	187
XXI. — Quelques personnages . . . . .	195

XXII. — Pierre Dupont . . . . .	202
XXIII. — Le Second Empire . . . . .	206
XXIV. — La Troisième République . . . . .	216
XXV. — Le Vingtième siècle. . . . .	232
XXVI. — Le Paysage et le Décor . . . . .	252
XXVII. — Tableau de Lyon et de son influence . . . . .	258
TABLE DES GRAVURES. . . . .	275